CINEMA

l'Avant-Scène

LE 15 DU MOIS
NUMERO 7
15 SEPTEMBRE 1961
NF 2,50

au sommaire

LA FILLE AUX YEUX D'OR

UNE HISTOIRE D'EAU

textes intégraux

et notre supplément photo :

PARIS NOUS APPARTIENT

LA FILLE AUX YEUX D'OR

Production	MADELEINE FILMS (Gilbert de Goldschmidt)
Réalisation	JEAN-GABRIEL ALBICOCCO
Adaptation	PIERRE PELEGRI et J.-G. ALBICOCCO d'après la nouvelle d'Honoré de Balzac
Dialogue	PIERRE PELEGRI et PHILIPPE DUMARÇAY
Musique	NARCISO YEPES ainsi que le « Concerto Grosso op. 60 » de CORELLI
Interprétation	
La fille	MARIE LAFORET
Henri Marsay	PAUL GUERS
Eléonore San-Real	FRANÇOISE PREVOST
Paul de Mannerville	JACQUES VERLIER
Katia	FRANÇOISE DORLEAC
Mme Alberte	ALICE SAPRICHT
Sonia	CARLA MARLIER
Willy	FREDERIC DE PASQUALE
Chabert	GUY MARTIN
Dévorants :	
(a) du générique	JACQUES PORTERET
(b) du générique	SADY REBBOT
(c) du générique	MICHEL PUTTERFLAM
(chauffeur de taxi)	JACQUES HERLIN
... les autres dévorants	GASTON MEUNIER, IGOR GALAN, ROLAND FLEURI, JEAN JUILLARD, PHILIPPE MOREAU, J. ESPIJO et THIEBLEMONT
Un chauffeur de taxi	JEAN VIGNE
Un garçon de café	ANDRE SOLER
Equipe technique	
Images	QUINTO ALBICOCCO
1er Assistant réalisateur	JEAN VIGNE
Assistants stagiaires	E. BOIS DE CHESNE I. YESHURUN
1er Assistant opérateur	NICOLAS CITOVITCH
2e Assistant opérateur	DICK KAREL
Cameraman	JEAN MALAUSSENA
Photographe	RAOUL FOULON
Script girl	CHRISTINE DELBO
Stagiaire script	MARYVONNE BLAIS
Ingénieur de son	SEVERIN FRANKIEL
Perchman	ANDRE SOLER
Recorder	BERNARD SOUVERBIE
Monteur	GEORGES KLOTZ
Assistante monteuse	MONIQUE NANA
Stagiaire montage	INAM-UL-HAQUE
Régisseur général	ALAIN QUEFFELEAN
Régisseur d'extérieur	MAURICE GILLI
Directeur de production	JACQUES GARCIA et THEO MICHEL
Secrétaire de production	MICHELINE DELVAILLE
Bruiteur	DANIEL COUTEAU
Mixage	JEAN BOMPUNT
Décors	J. D'OVIDIO et F. DE PASQUALE
Ensemblier	PIERRE LEFAIT
Accessoiriste meubles	RAYMOND LEMARCHAND
Accessoiriste de plateau	JACQUES FAGEOL
Maquilleuse	CHRISTIANE SAUVAGE
Habilleuse	CHRISTIANE FAGEOL
Créateur des masques	MARIO FRANCESCHI
Robes	NINA RICCI - JEAN PATOU JACQUES HEIM
Bijoux	CIS
Coiffure de Mlle Prevost	CARITA
Laboratoires et Studios	ECLAIR
Pellicule	KODAK
Système sonore	WESTREX
Enregistrement sons	STE PARISIENNE DE SONORISATION
Procédé	NOIR ET BLANC
Durée	1 h. 45'
Distribution	WARNER BROS

Photo de gauche :
FRANÇOISE PRÉVOST
ET MARIE LAFORET

Photos : Madeleine Films
© J. G. Albicocco 1961.

J.-G. ALBICOCCO

1

L'Enlèvement d'un mannequin.
(page 11)

Françoise Dorléac.

Katia : Vous êtes fou... lâchez-moi... Non... Lâchez-moi... Lâchez-moi !

2

Chatteries...
(page 13)

Françoise Dorléac
(le chat alias Katia),
Paul Guers.

Henri : Félix... le baiser au scotch, tu l'aimes ?

3

Rêverie.
(page 14)

Marie Laforêt.

Son regard semble perdu dans un rêve... puis ses yeux s'animent, s'attachent à quelque chose ou à quelqu'un... juste une lueur fugitive.

4

PRÉMICES D'UN PARI.
(page 17)

Paul Guers, Jacques Verlier.

PAUL : Dis donc, ce n'est pas un succès !

HENRI : Pas sûr... elle a ma carte de visite.

5

FLASH DE MODE.
(page 18)

Françoise Prévost, Frédéric de Pasquale, Paul Guers, Jacques Verlier et Carla Marlier.

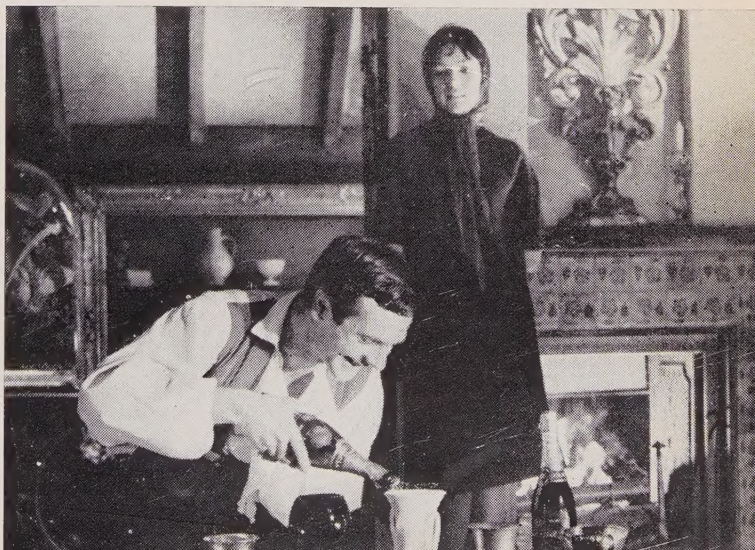
ELÉONORE : Dis, Sonia, tu as la plume sinistre... pas Buffet... Chagall... ça s'envole !

6

BAL COSTUMÉ.
(page 22)

Françoise Dorléac, Paul Guers.

HENRI : Une fois l'an, il jette ses revenus dans un bal costumé... Il paie ses dettes, quoi. L'année dernière, c'était la Nuit Romaine...



7

IN VINO... LA FUITE.
(page 26)

Paul Guers, Marie Laforêt.

HENRI : Vive Dieu !... la belle eau qui coule... Ah !... Ah !... Ah !...

8

INGRATITUDE.
(page 27)

Paul Guers,
Marie Laforêt.

LA FILLE : On vous attend ?

HENRI : Cinq petites bécasses à dédouaner.

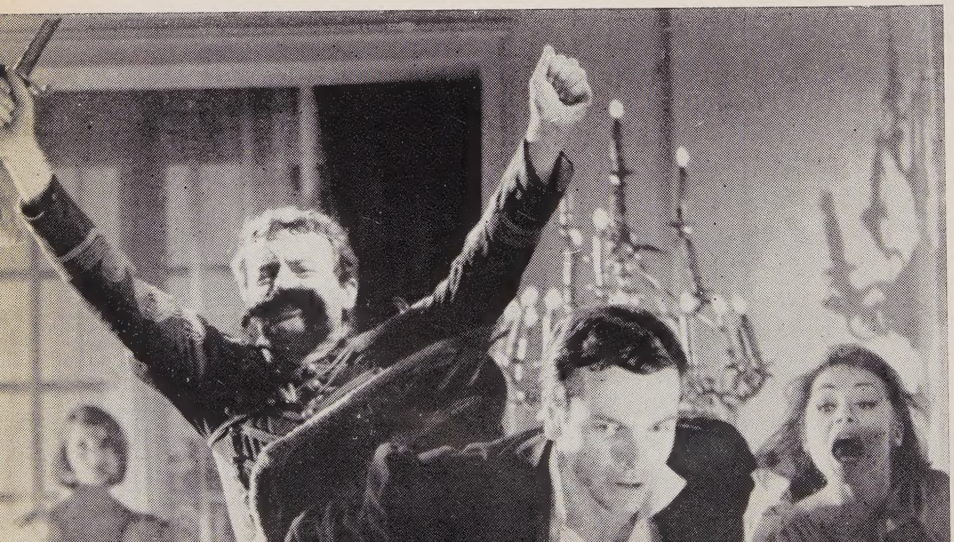
9

MAIGRE ALIBI.
(page 28)

Paul Guers,
Françoise Dorléac.

KATIA : Il ne fallait pas me laisser hier soir.

HENRI : Allez saute !



10

PRÉCIPITATION.
(page 28)

Paul Guers,
Françoise Dorléac.

CHABERT : Vive l'Empereur !

KATIA : Mes chaussures... !

André Bourin :

LA FILLE AUX YEUX D'OR
hier et aujourd'hui

Le fantastique de Balzac, nulle autre œuvre de *La Comédie humaine* ne nous en donne mieux la mesure, ne nous en fait mieux ressentir l'intensité que *La Fille aux yeux d'or.*

Qu'importe que son auteur nous affirme, comme il le fait dans une note de la première édition, que ce récit « est vrai dans la plupart de ses détails, que la circonstance la plus poétique et qui en fait le nœud — celle de la ressemblance des deux principaux personnages — est exacte » ! Ce que l'on éprouve en lisant cette troisième partie de l'*Histoire des Treize,* c'est le déferlement d'une imagination débridée et qui exige du lecteur une complicité totale, sans laquelle aucune adhésion ne saurait être possible.

Mais qui oserait résister à Balzac ? Qui pourrait demeurer de sang-froid devant les images hallucinantes qu'il fait défiler sous nos yeux ? Le Paris qu'il échafaude aux premières pages de *La Fille aux yeux d'or* et dans les méandres duquel il nous mène, haletant, ne peut être comparé qu'à l'enfer dantesque dont le poète de *La Divine Comédie* parcourt les cercles, l'un après l'autre, sous la conduite de Virgile.

Balzac aussi se fait notre guide infernal, nous poussant toujours plus avant dans « ce pays sans mœurs, sans croyance, sans aucun sentiment », afin de mieux nous étourdir, nous égarer, nous perdre. Au fond de ce volcan « qui jette feu et flamme par son éternel cratère », le lieu où il nous fait aboutir n'est autre que celui qu'évoquera aussi, mais plus tard, Baudelaire dans les pièces condamnées de ses *Fleurs du Mal.* C'est la cité de Lesbos recréée en plein XIX^e^ siècle dans un Paris — c'est Balzac qui le dit — voué à ces deux idoles : l'or et le plaisir.

C'est à la suite d'Henri de Marsay, héros de *La Fille aux yeux d'or,* que nous nous approcherons de ces lointaines sœurs de Sapho, que nous les découvrirons dans les grottes mystérieures où elles se cachent. Mais nous serons alors aussi envoûtés que Marsay lui-même : ce dernier par le charme de Paquita Valdès ; nous par les sortilèges de Balzac, par son alchimie verbale et son pouvoir de voyant.

Mais aucun œil, aujourd'hui, ne saurait avoir une vision identique à la sienne et les images qui surgissent de son récit, nul ne pourrait se les approprier sans qu'aussitôt elles tombent en poussière. Aussi, pour adapter une œuvre telle que celle-ci, Jean-Gabriel Albicocco — et avec lui Pierre Pelegri et Philippe Dumarçay — ont-ils dû chercher de secrètes correspondances, abandonner un décor envoûtant, certes, mais intransportable en notre temps, oublier que Balzac situait son histoire en 1815, faire fi de la duègne, des fiacres, des ombrages complices des Tuileries, changer même de quartiers — repétrir en somme ce récit afin qu'à son tour le spectateur de 1961 pût devenir le complice du cinéaste, comme le lecteur de 1830 l'était du romancier.

La projection d'une œuvre littéraire sur un écran : éternel débat, que chaque tentative nouvelle fait ressurgir. Mais à quoi bon l'évoquer ici ? Sinon pour dire que dans pareille entreprise le mot à mot est impossible et que quiconque respecte la lettre tue l'esprit.

Jean-Gabriel Albicocco ne s'est certes pas soucié de la lettre ! Il a bien fait. Ses philtres lui sont propres, et ils sont efficaces. Il y a de grandes beautés dans son film — beautés baroques parfois et qui traduisent comme une nostalgie d'un autre temps — beautés maléfiques dont chacun, je pense, éprouvera le pouvoir, d'où Paris n'est pas absent — encore qu'il s'agisse là d'un Paris nullement *balzacien* — et qui nous prouvent en définitive que plus d'un chemin mène jusqu'à l'enfer des corps et des âmes.

Bio-Filmographie :

JEAN-GABRIEL ALBICOCCO

Né le 15 février 1936 à Cannes, de parents d'origine italienne. Etudes secondaires...

... et, tout jeune, études photographiques avec, pour professeur, son père Quinto Albicocco qui est photographe d'art. Ce dernier en 1948 fonde le ciné-club de cinéma amateur de Cannes et crée le Festival du Cinéma amateur, à Cannes également.

De 1948 à 1951. Travaille beaucoup en 16 mm.

1951. Fait la connaissance de Marcel Ichac qui facilite l'engagement de J.-G. Albicocco en tant que cinéaste dans l'expédition polaire française. Avec cette mission, il restera un an en Laponie et au Spitzberg.

1952-53. Rentré à Cannes. (Entre temps, le père a abandonné depuis quelques années la photographie d'art et s'est révélé comme un de nos meilleurs chefs opérateurs).

Continue à travailler avec son père : quand Quinto était premier assistant opérateur, Jean-Gabriel était second ; quand Quinto était chef opérateur, Jean-Gabriel était cadreur... etc.

Fin 1953. Premier film qu'il signe comme cadreur, *La Dot de Sylvie*, court métrage avec les acteurs du T. N. P. réalisé par Armand Chartier pour le Ministère de l'Agriculture.

1953-54. Grâce à Marcel Ichac réalise son premier court métrage à 16 ans avec une Arriflex, un groupe électrogène et deux projos : *Ténèbres* (exploration d'une grotte au-dessus de Grasse) sort en complément d'un film à gros succès commercial : *Cet homme est dangereux...*, ce qui rapporte pas mal d'argent au jeune réalisateur et lui permet ainsi de filmer à sa guise.

1954. Tourne deux courts métrages, deux études plastiques ayant pour titre général *Les Essais*. Le premier, inspiré d'un poème de Rimbaud *Les Effarés*, étude d'images en clair-obscur.

Le second, *Je vous aime*, étude d'images lumineuses sur des visages de femmes. Ne réalise pas le troisième essai prévu. Préfère s'acheter une voiture.

1954. Pratique un peu tous les métiers du cinéma.

1955. Chef opérateur et chef monteur de *Closed Vision* (ou « Soixante minutes de la vie intérieure d'un homme ») film du lettriste Marc O.

1955. Signe avec Louis Malle l'image de *La Galère engloutie*.

Depuis cette époque a une grande admiration pour Malle.

Début 1956. « Monte » à Paris pour finir le montage de *Closed Vision* et fait la connaissance de Jules Dassin avec lequel il part en Crète pour faire un court métrage sur la préparation de *Celui qui doit mourir*. Le court métrage ne se fait pas, car le premier assistant de Dassin étant tombé malade, J.-G. Albicocco le remplace et reste cinq mois auprès de Dassin.

1956. Films de commande (souvent avec son père) industriels, pour l'Education nationale, publicitaires...

1957. Service militaire au Service cinématographique de l'Armée où il rencontre Pierre Pellegri (qui sera son scénariste plus tard), Robert Enrico, Frédéric de Pasquel qui, eux aussi, sont ses collaborateurs d'aujourd'hui.

1959. Après trente mois de service, reste en équipe avec ses amis du S. C. A... et cherche des contrats. Réalise une série de courts métrages pour la T. V. américaine intitulés *Bonsoir* et prenant chacun pour thème une jeune starlette (Pascale Petit, Annette Vadim, Mylène Demongeot, Juliette Mayniel, Vega Vinci... et — coup de foudre — Marie Laforêt). Ces films encore inédits aux U. S. A. [la censure les jugeant trop érotiques (*sic*)] doivent être programmés fin 61.

1960. Ecrit pour Marie Laforêt une première adaptation de la nouvelle de Balzac *La Fille aux yeux d'or*.

Fin 1960. Réalise, enfin, *La Fille aux yeux d'or* (voir générique page 3).

1961. Son film terminé est sélectionné par les Italiens eux-mêmes pour la Biennale de Venise.

1961. Mariage avec Marie Laforêt

PROJETS

— Le plus immédiat, un scénario original encore sans titre basé sur *la jalousie*. Equipe ultra-réduite. Lieu de tournage : Soulac, sur les bords de la Gironde. Photo Quinto Albicocco. Interp. Paul Guers, Philippe Noiret et Marie Laforêt.

— Travaille à une adaptation du *Bal du Comte d'Orgel* de Raymond Radiguet (vedette possible : Jean-Claude Brialy).

— Espère réaliser un jour *Ondine*, d'après Jean Giraudoux.

LA FILLE AUX YEUX D'OR

(DECOUPAGE ET DIALOGUE in-extenso)

Comme c'est le cas pour la majorité des films, l'opération-montage abandonna de nombreuses séquences — très courtes parfois — pour aboutir au rythme elliptique souhaité et répondre à certaines exigences non artistiques. Le résultat est bon puisque la version, telle qu'elle est présentée (à Venise ou à Paris ce 1er septembre), a reçu entre autres les félicitations de la presse à ce sujet

Toutefois nous avons vu également une version moins syncopée... et, après avoir questionné le réalisateur, il nous est apparu que certaines scènes tournées et coupées auraient pu figurer.

Aujourd'hui il est même question qu'une salle d'essai de la rive gauche présente, dans quelques mois, une version plus « copieuse » sinon complète.

Comme nous tenons toujours à publier découpage et dialogue in extenso, *nous avons donc ajouté à la version définitive quelques séquences sélectionnées par l'auteur... et, en fait, retirées pour des raisons commerciales, de censure ou de rythme. Celles-ci sont indiquées dans le texte qui suit par des parenthèses horizontales ouvertes ou fermées dont voici la clef :*

— début d'une scène coupée ⌐

— fin de la scène coupée ⌙

En ce qui concerne le début du film, c'est-à-dire l'action pendant que se déroule le générique, les deux versions très différentes sont publiées... étant donné que la première (coupée) ne nuit pas, bien au contraire, à l'unité du film.

L'AVANT-SCENE

⌐

Générique A

Ils sont venus
les noirs, les avides,
les creux.
Ils m'ont souri avec leurs dents
Ils m'ont piétinée
avec leurs cris de fous
Ils m'ont souillée...

Par un fondu noir, l'image s'ouvre lentement. Nous sommes à l'intérieur d'une vitrine. C'est la nuit.

Faiblement éclairée par les lumières de la rue, on distingue l'eau qui ruisselle et les gouttes qui éclatent sur la glace (crépitement monotone de la pluie contre la vitre).

Après un temps, on entend le ronronnement d'une voiture qui approche et, alors que la lueur des phares fait miroiter les méandres de l'eau qui ruisselle, apparaissent les deux premiers cartons du générique. Puis la voiture passe, pour nous laisser sur la même image du début. (Le thème musical, qui a éclaté avec le début du générique, s'arrête et cède au bruit de la pluie.)

La caméra avance sur la vitre, cadrant de très près les mouvements de l'eau (passage en marche de vingt-quatre à quatre-vingts images) mouvements qui ralentissent, définissant ainsi un thème abstrait, servant de fond au générique.

Sur cet effet, la musique reprend ses droits, soutenant l'effet de ballet, provoqué par le ralenti. Durant le dernier carton, la vitesse redevient normale.

La caméra recule pour dégager en plus grand la vitrine, tandis que le bruit d'une autre voiture approche. Ainsi de nouvelles lueurs de phares illuminent la glace.

La voiture s'arrête, les lueurs se figent, des portières claquent. Silhouettée par la lumière, la tête d'un homme. Celui-ci applique brutalement une ventouse contre la glace.

Tout se déroule au rythme rapide d'un ballet mécanique. En fait, on ne devine pas très bien où se trouvent « les » trois personnages... que nous apercevons en ombres chinoises.

Il pleut toujours et ces personnages sont éclairés par les lueurs de la voiture arrêtée. Nous sommes à l'intérieur ; eux, à l'extérieur.

Deux ombres apposent les ventouses. Un troisième personnage, d'un geste, dessine, du bras, un large cercle autour des deux ventouses apposées.

Soudain, le bruit d'une voiture qui approche les fige.

L'un d'eux disparaît, se précipite pour éteindre les phares de la voiture arrêtée.

L'image redevient sombre, et seuls les phares de celle qui passe éclairent la vitrine. A l'emplacement des deux ventouses, on distingue un couple d'amoureux qui s'embrassent

Une fois passée, l'image redevient sombre. Les phares de la voiture arrêtée se rallument, éclairant à nouveau le couple d'amoureux qui se sépare et se précipite sur les ventouses. L'un d'eux fait un signe.

Les phares s'éteignent. On entend un bruit de verre, tandis qu'apparaissent deux mains finement gantées qui glissent lentement le long de la section de la glace brisée alors qu'une torche s'allume.

En très gros plan, dans une cage, un perroquet subitement réveillé par la lueur, pousse un cri affreux... Puis, très rapidement, un autre très gros plan montre la tête d'un des personnages. Il est masqué d'une tête de hibou...

Même jeu suivant pour montrer la tête du deuxième personnage, masquée d'une tête de chat...

Le chat se redresse. Nous retrouvons le hibou, tout en gardant le chat en premier plan.

Les deux personnages sont habillés en smoking, leur tête est recouverte entièrement par le masque..., leurs mains sont gantées.

Leur silhouette est très élégante. Ils se meuvent avec une certaine désinvolture.

Soudain, la torche du chat s'allume (on ne voit que sa main). Puis, dans le plan, entre le hibou que nous suivons.

Tout en marchant, les deux hommes égrènent des noms fabuleux.

LE HIBOU. Cocos Micamia...

Nous suivons la progression du chat qui répond...

LE CHAT. Zamia Lhemanii...

... et s'éloigne légèrement. Lui tournant le dos, mais face à nous, le hibou observe un point au-dessus de la caméra.

LE HIBOU. Gobe-Mouches...

Le chat revient, après avoir tourné autour d'une pyramide végétale et la caméra continue son mouvement latéral.

LE CHAT. Cephalotus...

Le chat montre une fleur (jeu de la main) qu'il penche vers lui (image sur l'étrange forme de la fleur que nous voyons en très gros plan).

LE CHAT. Alocamia... Metalica qui ressemble à un morceau de tuyau...

Apparaît alors le troisième personnage, masqué d'une tête d'aigle... Il interrompt le chat.

L'AIGLE. ...de poêle découpé en fer de pique par un fumiste...

L'aigle rejoint le chat qui lâche la fleur, tandis que le hibou, seul, effeuille une marguerite... A chaque pétale, il nomme...

LE HIBOU. Re-Cephalotus... Re-Micamia...

LE CHAT, *en partant*. Revoici le Gobe-Mouches...

Le hibou écrase la marguerite...

LE HIBOU. Attrape-nigaud...

L'AIGLE. Rose de Chine...

LE HIBOU. « Nuit câline »... « Nuit d'amour »...

L'ensemble de l'arrangement végétal est très « jungle amazonienne. » Le chat se retourne brusquement.

LE CHAT. Vos gueules !

Surviennent tout à coup quatre chats et quatre hiboux (il y a trois glaces aménagées dans la verdure) et on entend le perroquet hurler de terreur.

Les trois personnages agitent leurs torches.

Le hibou et le chat, en faisant tourner la cage sur elle-même, illuminent alternativement le perroquet et leur masque, avec les torches qu'ils ont en mains, tout en égrénant.

LE HIBOU. Psittacide...

LE CHAT. Perroquet vulgaris...

LE HIBOU. Cacatoès...

LE PERROQUET. Shut..., shut..., shut...

Les torches s'éteignent sur ce gros plan.

LE HIBOU ET LE CHAT, *alternativement*. Captain Christy..., Félicitée..., Perpétue..., Madame Bernard..., Belle de Baltimore..., Reine des Iles...

En fin de mouvement, nous découvrons en très gros plan les trois masques.

L'aigle se retourne vers eux...

L'AIGLE. Elles sont toutes astringentes...

Sur le bord d'une vasque, un crapaud illuminé par la torche s'enfuit. La caméra se déplace sur le lit de mousse... qui couvre la surface de l'eau. Nous arrivons jusqu'à la rose (Elles sont plusieurs, leurs tiges, trempant dans la vasque, mais l'une d'elles est plus belle que les autres...)

(La musique soutient ce mouvement.)

Les trois hommes se retournent brutalement, sortis de leur envoûtement.

Le chat saisit la rose et rapidement, avec ses deux amis, se sauve.

Pour se venger, l'aigle fait tourner rapidement la cage du perroquet sur son axe. Ce dernier hurle encore plus fort.

Soudain, la lumière illumine le décor. (Nous sommes dans la boutique d'un fleuriste.)

Du haut d'un escalier métallique, masqué en partie par des lianes grimpantes, en robe de chambre, un vieillard stupéfait braque, sans conviction, sur les trois hommes, un vieux fusil de chasse. Il dévale l'escalier. Dans sa précipitation, il trébuche et tombe. Sous le choc, son arme se décharge. La vitrine s'émiette avec fracas. Le perroquet, après un moment de stupeur, se remet à hurler...

Précédant le générique définitif proprement dit, passe le texte ci-dessous se déroulant lentement, sans musique, avec pour toile de fond une gravure (style début du XIX^e siècle) empruntée à un frontispice d'un roman de Balzac. On peut croire, l'éclairage aidant, qu'il s'agit d'une tapisserie. Le dessin représente deux femmes très proches l'une de l'autre.

*« En 1834, Balzac écrivait l'*Histoire des Treize.

« Il y mettait en scène treize jeunes hommes qui, s'étant juré amitié et fidélité, s'aidaient mutuellement, sans souci de risque, à atteindre leurs buts : buts d'ambition, de fortune ou de plaisir.

« Mais les Treize *échouèrent une fois quand l'un d'eux, Henri de Marsay, s'éprit de* la Fille aux yeux d'or.

« Une femme frappa plus vite et plus fort qu'eux.

« Il existe encore de nos jours des Henri de Marsay, des « filles aux yeux d'or » et des clubs secrets d'hommes groupés par six, dix... ou treize.

« Du récit de Balzac est né ce conte moderne où les analogies sont innombrables, où Paris demeure le même chaudron de lumière et d'ombre, où « la fille aux yeux d'or » garde le mystère d'une vie cachée, où Henri et Eléonore vivent dans le milieu excitant et raréfié de la haute-couture. »

A la fin de ce texte, fondu noir... puis premier carton du générique (production) sur fond noir également..., les autres textes s'infiltrant, à intervalles irréguliers, dans l'action même des premières scènes. Dès ce premier carton, fond musical ne s'estompant que lorsque les protagonistes parlent.

Générique B

(définitif)

Deux visages d'hommes (deux dévorants) en gros plan. Ils sont dans une voiture dont on distingue la glace avant. Ils fument. Dehors, la nuit est déjà tombée. Leur visage n'est éclairé que par un lam-

padaire de rue, donc faiblement. Jeu avec la fumée, l'ombre et la faible lueur.

1er DÉVORANT (*Jacques Porteret*). Mais qu'est-ce qu'ils foutent, bon sang !

2e DÉVORANT (*Sady Rebot*). Tu as peur ?

1er D. Non, j'en ai marre, je trouve ça idiot.

2e D. Calme-toi, il est juste l'heure...

1er D. J'ai passé l'âge du canular... et puis, cette fois-ci, c'est un coup à finir la nuit au poste... et à y rester ! J'ai horreur de jouer aux mousquetaires... Draguer une fille pour Henri qui les a toutes dans son lit, sur coup de téléphone !...

2e D. Bien, que veux-tu, il vieillit !

1er D. C'est du vice.

2e Non, un pari.

1er D. Stupide !

2e D. Il risque de perdre... et toi, de gagner.

1er D. Oh ! oui, mais lui, il attend chez lui. Moi, je risque la taule pour kidnapping... Je n'ai pas une situation qui me permet...

2e D. A Londres..., quand il t'a sorti de ton zinc en flammes, il a fait un an d'hôpital...

1er D. Oh ! oui... je connais la chanson... un pour tous tous pour un. On n'est plus chez les boy-scouts !

2e D. Dans deux minutes, tu vas me parler de ta petite famille !...

1er D., *brusquement*. Allume tes phares !

Le 1er D. a ordonné, un peu inquiet par des bruits venant de l'extérieur. A ces mots, flashes rapides sur eux (l'un et l'autre en gros plan) et sur un troisième personnage qui s'avance vers la voiture (3e D.). Celui-ci va vers la vitre (flash noir) que le conducteur descend rapidement (aux trois quarts seulement). Le personnage se penche.

3e D. (*Michel Putterflam*). La présentation a pris du retard, mais tenez-vous prêts.

Fondu noir très rapide..., puis l'écran est parsemé de lumières vives, telles des étoiles qui blanchissent peu à peu l'écran (continuation du texte générique) alors que la musique reprend assez forte. Ces jeux de lumière sont l'effet de sunlights braqués vers la caméra et nécessaires à une présentation de grande couture à laquelle nous allons assister, toujours en fond de générique. (Pour la scène suivante, nous donnons les deux versions, étant donné que la seconde n'est qu'un montage beaucoup plus rapide de l'originale.)*

En plein objectif, le rayon lumineux d'un projecteur de scène éclate en étoiles ; un léger mouvement sur la droite cadre en très gros plan le visage de Katia, un mannequin qui sourit, pince un peu les lèvres, baisse la tête dans un mouvement balancé caractéristique des mannequins présentant leur robe.

Vus à travers l'intervalle de deux paravents qui situent l'entrée dans les coulisses, on découvre le podium et l'allée où Katia évolue, en présentant sa robe.

UN PRÉSENTATEUR, *off*. Dans le cadre du « Gala de la Dentelle », présenté par Katia, le numéro 211... « Lolita ». C'est une robe du soir courte de Nina Ricci.

Dans les coulisses, derrière les paravents décoratifs, le fouillis traditionnel. Devant une glace à trois faces, se prépare un mannequin, vêtu d'une robe de mariée, point final à une présentation de haute couture. Autour d'elle, s'empressent une habilleuse qui s'efforce de donner un maximum d'ampleur à la robe et une femme âgée assez distinguée qui ajuste le voile qui retombe sur le visage du mannequin. Prête, elle se présente vers l'ouverture qui mène au podium.

La caméra se déplace latéralement pour attraper Katia.

Dans cette agitation on entend des voix, des exclamations.

MARC, *au photographe de mode* (off.). Merde ! Ce n'est pas possible de travailler.

Travelling arrière découvrant Katia revenue et maintenant aux prises avec Mme Alberte qui essaie de dégrafer la fermeture-éclair de sa robe.

KATIA (*Françoise Dorléac*), *suppliante*. Madame Alberte.

MADAME ALBERTE (*Alice Saricht*). Tu as été sage. Tu peux garder la robe.

KATIA. Pour ce soir seulement.

MADAME ALBERTE, *refermant la fermeture-éclair*. Je suis trop bonne.

KATIA. Je ferai attention..., c'est promis...

Nouveaux flashes de lumières qui éblouissent l'écran (le générique va vers sa fin) tandis que l'on entend en off.

LE PRÉSENTATEUR, *off*. Cette robe de mariée est un modèle de Jacques Heim.

Retour coulisses, vers la sortie... Katia, prête à sortir, voit une ombre qui s'approche d'elle... Elle crie...

closerie des lilas
extérieur - nuit

Toujours les cris de Katia...

KATIA. Non, lâchez-moi..., au secours... (*ph. 1*).

... alors qu'on distingue un homme en smoking essayant de maîtriser Katia et l'entraînant de force vers nous.

Maintenue très solidement, Katia est brutalement poussée à l'intérieur d'une voiture.

intérieur voiture - nuit

Le personnage qui a poussé Katia pénètre à son tour dans la voiture. La scène est vue de la glace arrière. Katia semble horrifiée. Le personnage est en smoking... et dans la pénombre on peut deviner qu'il porte un masque (figurant un coq). Ce dernier sort un stylet au moment où la voiture disparaît. C'est une voiture-cabriolet grand sport, claire, immatriculée « Roma 37 - 1830 » (gros plan).

(Fondu enchaîné.)

appartement Marsay
le salon - nuit

En premier plan, une rose dans un vase (légère contre-plongée). Seul, un feu de cheminée éclaire la pièce. Au fond, la porte s'entrouve brusquement. Katia est poussée dans le salon, marque un temps... et se précipite comme une furie sur la porte dont on entend le bruit du verrou.

Dans la pénombre, une forme de l'autre côté de la pièce dont la main surgit en premir plan pour saisir la rose. En fait, ce personnage est debout devant le feu qui projette des lueurs fantastiques en dessinant sa silhouette de façon très imprécise. On ne remarque que la rose dans ses mains.

LA SILHOUETTE, *brutalement.* Asseyez-vous.

Katia, à ces mots, se retourne, pousse un cri. Elle est terrorisée, alors que l'on entend le personnage continuer d'une voix sèche et autoritaire.

LA SILHOUETTE. Vous avez un visage pâle, un scalp abondant, vos yeux sont copieusement charbonnés, ce qui leur donne un certain intérêt, sans plus...

Cette voix d'homme découvre enfin son visage à la lumière du feu : c'est celui d'un masque..., d'un masque de chat. L'homme-chat caresse dans sa main la rose qu'il hume. Après un silence, le « chat » se saisit d'un poignard sur la tablette de la cheminée et dit, avec un certain mépris comme pour lui-même.

LE CHAT. Quant à votre bouche.. elle imite sans doute la moue des jeunes chiots qui font encore leurs petites saletés sous eux, dans une corbeille.

Jouant avec le poignard, le chat — après un temps — s'approche de Katia et reprend son monologue mélodramatique tandis qu'elle pousse un gémissement.

LE CHAT. Douze hommes d'armes font que tout ici est possible. (*Puis, pour lui seul.*) ... Le meurtre ou l'amour... (*Il ordonne.*) ... Asseyez-vous.

Toujours rose et poignard en mains, le chat revient vers la cheminée, tandis que derrière lui, apeurée, Katia s'est assise en le fixant étrangement. Tout en parlant, le « chat » brandit le poignard et, d'un geste sec, coupe la tige de la rose tout en saccadant sa phrase.

LE CHAT. Je peux vous tuer... ou vous aimer. Les deux passionnément. Vous pouvez succomber ou céder...

Vous avez déjà choisi...

Il se retourne, le poignard dirigé vers elle.

LE CHAT. Merci...

En fond, on aperçoit Katia sur son fauteuil appréhendant l'avance vers elle du personnage : il se penche près d'elle, se démasque... Elle pousse comme un cri...

KATIA. Henri Marsay...

HENRI (*Paul Guers*), *enjôleur.* Katia, vous avez eu peur ?... Vous êtes soulagée..., flattée... C'est normal, mais vous m'en voulez...

Comme Katia lui sourit, Henri continue son petit jeu, tout en passant la rose sur ses lèvres.

HENRI. Si, si, je le vois...

Katia tend ses lèvres vers la rose.

KATIA. Donnez-la-moi...

Henri s'est approché et tend la rose à Katia.

HENRI. J'allais oublier...

Il lui prend la main droite, repose sa joue contre... et lui baise les doigts.

HENRI. ... Pour me faire pardonner...

Le visage d'Henri se crispe un instant, puis se détend, sourit.

KATIA, *off.* Non ! pour avoir le plaisir de vous la rendre.

Katia tend la rose à Henri, son visage est fermé...

Elle fixe Henri avec indifférence, mais cette expression ne dure pas.

Henri fait celui qui ne voit pas et se lève, puis tourne autour de Katia, se place dans son dos. Enfin, il lui reprend la rose par-dessus l'épaule.

A cet instant, Henri, penché vers Katia, revient à son « baratin », se fait câlin, chuchote presque :

HENRI. Enfin, Katia... Vous êtes assise à la terrasse d'un café...

KATIA. Oh ! sûrement pas !

Henri sourit... Il se fait plus boudeur, agacé... (Leur visage est en gros plan.)

HENRI. Vous lisez, et cependant vous sentez que je vous guette... Vous ne tournez pas la tête ?

KATIA. Pourquoi ?

HENRI. Tactique ! Moi, j'hésite...

KATIA. Pourquoi ?

Henri, penché sur l'épaule de Katia, la caresse avec la rose. Katia semble apprécier cette caresse.

HENRI. Je ne sais pas, moi, vous avez peut-être rendez-vous...

Elle porte la main là où la rose l'a caressée...

KATIA. J'ai rompu hier soir...

HENRI. Oui, mais depuis ?

KATIA. Depuis..., je cherche...

HENRI. Qu'est-ce que je peux faire ?

Katia se tourne vers Henri, qui tient la rose près de ses lèvres et, suppliante, elle chuchote :

KATIA. Donnez-moi la rose.

Henri la lui donne..., leurs lèvres s'approchent... et, au moment du baiser, il éclate d'un rire nerveux.

HENRI. Nom de Dieu..., c'est la première fois que ça marche...

appartement Marsay
la bibliothèque - nuit

A côté d'un homme assis à califourchon sur une chaise, un autre est à genoux. Celui qui est assis tient dans chaque main une bouteille d'alcool ; celui qui est à genoux, une bouteille de liqueur. Ils remplissent des verres posés sur une table. On découvre leurs compagnons dont certains ont rejeté sur leur crâne des masques insolites d'animaux. Leur visage est donc découvert : ce sont les dévorants. Ils parlent.

UN D. (*Gaston Meunier*). Ça t'amuse ?

UN AUTRE (*Igor Galan.*) Pas plus que toi... Chut !..., il est bon pour la paire de gifles.

UN D. Bah ! Qui te dit que ce n'est pas ce qu'il cherche !

VOIX DE KATIA. Aie !

VOIX D'HENRI. Ta bouche, il faudra l'allonger..., pas faire la lippe... Tes yeux prendront moins d'importance et plus de mystère... Le terme te convient... Moins de vert aux paupières, un blanc plus étale. Le visage est une surface... C'est moi qui ai dit ça...

(*Arrêt brusque de la voix.*)

En premier plan, nous avons maintenant le magnétophone qu'écoutent les dévorants tout en buvant.

UN D. (*Jean Juillard*). Il trouvera sûrement l'expérience intéressante...

UN D. Ah ! taisez-vous, voici notre minute de psychologie.

Gros plan du magnétophone dont les bobines reviennent en arrière, tandis que s'ouvre la porte du fond et qu'apparaît Henri qui fait un signe de tête pour saluer la compagnie, un sourire narquois et satisfait aux lèvres. Paul, affolé, regarde (et écoute) la bande du magnétophone filant en arrière pendant qu'Henri cherche des verres propres. Chacun le regarde en prendre deux dans un placard... alors que redémarre la bande.

VOIX D'HENRI. Ta bouche, il faudra l'allonger..., pas faire la lippe... Tes yeux prendront moins d'importance et plus de mystère... Le terme te convient. Moins de vert aux paupières, un blanc plus étale. Le visage est une surface... C'est moi qui ai dit ça. Tout Paris a le visage plat. Si tu m'écoutes, tu auras deux ans de plus, mais une beauté plus sincère, plus fabriquée... c'est pareil. (*Un temps.*) Ce n'est pas si mal... Calme-toi.

Elles vont creuser des petites rigoles et tu ressembleras à un vieil Indien fripé par le soleil... (*Très tendre.*) On fait la paix.

Pendant l'audition de ce texte, nous avons suivi Henri, ses deux verres à la main, de l'autre saisissant une bouteille de whisky qu'il met sous le bras pour pouvoir prendre également un seau à glace. Il passe devant la table des dévorants, puis, à reculons, en faisant des courbettes à l'orientale, se dirige vers la porte qu'il entrouve du pied. Henri referme la porte, tandis qu'un des dévorants s'est levé et la claque derrière lui.

appartement Marsay
le salon - nuit

Katia est assise devant le feu, sur la moquette, alors que l'on entend le bruit de la porte qui s'ouvre. Entrant dans le champ, par la droite, les mains d'Henri posent les verres, le seau à glace sur une tablette. Il prépare deux scotches et prend les verres en s'avançant vers Katia. Elle se retourne en miaulant, car elle a le masque de chat sur le visage.

KATIA, *plaintivement.* Miaou !

Katia avance ses mains sur lui en poussant de petits miaulements de gorge. Henri s'esquive.

KATIA. Henri, my scotch, please !

Henri lui tend un verre et se rapproche de Katia qui essaie de boire, mais le masque l'en empêche. Elle va l'enlever. Henri l'en empêche... et remplit une soucoupe de scotch. Tout en la tenant entre ses mains, il la présente à Katia qui se penche pour laper l'alcool comme un petit chat. (ph. 2).

HENRI. Félix..., le baiser au scotch..., tu aimes ?

KATIA. Tout dépend du barman.

HENRI. Rassurez-vous..., il connaît son métier.

Flash dans la pièce voisine. La lampe au sol donne un instant l'illusion qu'ils sont autour d'Henri et de Katia..., mais ils sont à l'écoute du magnétophone qui ne « dit » plus rien puisque la main de Paul vient de stopper l'appareil.

1er DÉVORANT. Il a encore gagné !

Sur ces mots, chacun fouille ses poches... et le magnétophone se couvre de billets de banque.

appartement Marsay
salon - jour

Henri, affalé dans un fauteuil, tient dans sa main droite le téléphone.

HENRI, *au téléphone.* Oui, c'est moi... (*Un temps.*) Oui... oui... j'attends !

Apparaît à la porte d'entrée la tête de Paul qui tient dans ses bras deux bassets. La livrée est de même couleur que le gilet de Paul.

PAUL, *enjoué* (*Jacques Verlier*). Dis donc, tu as engagé un chauffeur ?

HENRI. Pourquoi ? Tu ne fais plus l'affaire ? (*Henri, apercevant les deux chiens.*) ... Ça y est, ils m'ont vu, tu peux les faire sortir.

Paul ouvre la porte et, dans l'entrebâillement, fait passer les deux chiens puis referme.

Plan sur les deux chiens dans le vestibule devant la porte. Ils soufflent et grognent.

Paul devant la porte refermée se dirige vers Henri.

PAUL. Qui c'est la panthère ?

Paul fait signe à Henri de le suivre jusqu'à la fenêtre et montre du doigt. Henri écarte le rideau qui découvre sa voiture en stationnement. Elle est décapotée. A l'intérieur, sagement assise, une jeune fille attend.

HENRI. Connais pas !

PAUL. Dis plutôt que tu l'as oubliée...

HENRI. Impossible, je tiens un fichier !

PAUL. Qu'est-ce qu'elle fait là, alors ?

HENRI. Elle attend.

PAUL. Alors ?

Henri écarte à nouveau le rideau.

HENRI. Alors, j'y vais !

Et il pose le téléphone sur les bras de Paul, interloqué.

HENRI. Londres... Ils m'ont l'air en plein fog !

Henri sort son portefeuille de sa veste posée négligemment sur le bras d'un fauteuil, prend une carte de visite pour griffonner quelques mots.

PAUL. Qu'est-ce que tu fais ?

HENRI. J'écris... et toi ?

Paul, embêté, surpris, tenant le téléphone à la main, porte rapidement l'écouteur à l'oreille et obéissant...

PAUL. J'attends !

Henri saisit son Leica dans le tiroir de la commode, prend sa veste et passe devant Paul.

HENRI. Sois patient !... C'est un client.

On reste sur Paul tenant toujours son écouteur à l'oreille. (En off, le claquement de la porte.)

appartement Marsay
la chambre - jour

En premier plan, le lit. Katia, à moitié endormie, l'épaule et le bras dénudés, sort des draps et repose la main sur le sol. Il y a un certain désordre dans le lit, en particulier les deux coussins l'un sur l'autre, comme pour une personne. La porte s'ouvre. Toujours le téléphone à la main, tirant sur le fil, paraît Paul. Il se rapproche du lit. La caméra avance sur lui, pendant qu'il chuchote.

PAUL. Un ami d'Henri..., ami intime... Paul de Manner-ville..., le plus intime.

Paul, qui se penche sur Katia, l'embrasse furtivement. Cette dernière, a moitié endormie, se redresse à demi, regarde Paul les yeux mi-clos.

KATIA. Qu'est-ce que vous faites là ?

Paul balbutiant, en montrant le téléphone.

PAUL. Je suivais le fil.

KATIA. Sortez !

PAUL. Vous savez, ses secrets sont les miens...

Il s'approche toujours d'elle à genoux.

KATIA. Je lui dirai. (*Un temps.*) ...Vous avez peur... !

PAUL, *effrayé*. Il me tuerait !...

A genoux sur le lit, Paul recule comme il peut. Katia hurle.

KATIA. Henri !...

PAUL. Katia !

KATIA. Sortez !...

Au téléphone, que tient toujours Paul, l'interlocuteur se fait entendre.

PAUL, *au téléphone*. Oui, Marsay à l'appareil...

KATIA, *off*. Henri !...

PAUL, *hors de lui*. Il chasse !... (*Au téléphone.*) Excusez-moi, comment dites-vous ? (*A Katia.*) A votre nez ! Sous vos fenêtres !

KATIA. Tournez-vous !

Katia s'entoure du drap, obligeant Paul à sautiller pour laisser glisser le drap. Son dos reste dénudé. Sous le regard de Paul, qui se tortille, elle contourne le lit et se dirige vers la fenêtre.

PAUL, *au téléphone*. Oh ! delighted, sir... La mode de printemps ? Mais certainement !... Vous sortez quand ? Ça me paraît un peu court... J'aimerais mieux, oui... Nous ferons l'impossible..., c'est très français... Naturellement, j'attends votre lettre pour la bonne forme...

façade studio Marsay
extérieur rue - jour

La caméra avance lentement sur le visage de la Fille qui est assise dans la voiture d'Henri. Son regard semble perdu dans la rêverie, peut-être un peu de tristesse..., puis ses yeux semblent revivre, s'attacher à quelque chose — juste une lueur fugitive (nous sommes en gros plan). (photo 3).

Très proche, accroupi, Henri déclenche son Leica, sourit, réarme en vitesse, refait une photo, se lève et tend sa carte de visite à la manière des photographes à la sauvette des boulevards.

La Fille prend la carte d'une main négligente, jette un vague coup d'œil sur le papier. Un temps..., puis elle semble lire...

HENRI, *off*. Où dois-je vous conduire ?

A ces mots, elle sursaute, car, très rapidement, Henri s'est assis au volant...

HENRI. Ce n'est pas moi que vous attendiez ?

La Fille recule, effrayée, fronce les sourcils. Inquiète, son visage se ferme, alors qu'Henri ne semble pas affecté par le recul de la Fille.

HENRI, *continuant*. Alors, je me suis trompé de voiture !...

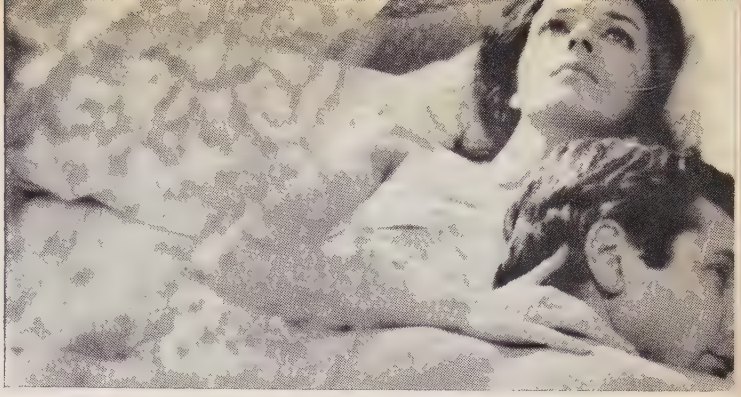
Il fouille ses poches, en sort des clefs, met le contact. (Bruit du moteur...)

HENRI. Non, c'est la mienne...

... et il se retourne, ravi...

HENRI. Donc, vous m'attendiez !... Non, ne partez pas, je vous invite...

La Fille réagit et, affolée, ouvre la portière, se lève, sort... Henri tend la main pour essayer de la retenir.



11 *(à gauche)*

MENSONGE...
(page 30)

Marie Laforêt, Paul Guers.

HENRI : Vous mentez souvent ?
LA FILLE : C'est la première fois.

12 *(en haut à droite)*

...ET VÉRITÉ
(page 30)

Marie Laforêt, Paul Guers.

HENRI : Le premier, c'est moi !
LA FILLE : ... Non, Henri..., ce n'est pas toi.

13

LE CONTE DE FÉE.
(page 32)

Paul Guers, Marie Laforêt.

LA FILLE : ... Sur mon cheval blanc, j'ai parcouru la forêt couverte de neige...

14

JALOUSIE ?
(page 40)

Marie Laforêt, Paul Guers.

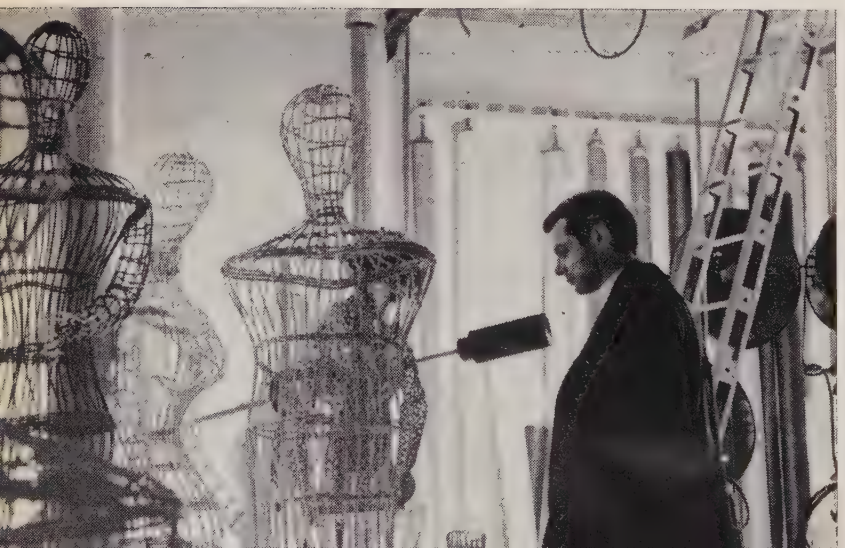
HENRI (*à la Fille*) : ... Ne sois pas bête... c'est une amie... ma meilleure amie... Léo, c'est tout dire : une copine...

15

IL N'Y A PAS D'ABONNÉ AU...
(page 41)

Paul Guers,
Marie Laforêt.

La Fille lutte, le visage crispé... tandis qu'Henri essaie de s'emparer de l'écouteur.



16

DÉCEPTION.
(page 43)

Paul Guers,

Henri contemple d'un œil morne son studio et se traîne, songeur, vers le labo.

HENRI. Attention, vous allez regretter !

La Fille l'évite.

HENRI. Non, c'est moi qui regrette.

Et la Fille se sauve pendant que Paul, sur le trottoir, mains dans les poches, sourire ironique aux lèvres, ravi de surprendre Henri sur un échec.

PAUL. Dis donc, ce n'est pas un succès.

Furieux, Henri donne un violent coup d'accélérateur.

HENRI. Non !

PAUL. Tu passes tes nerfs ?

Henri fait toujours tourner son moteur.

HENRI, *criant.* Hein ?

PAUL. Elle a de beaux yeux ?

HENRI. Et Katia ?

Le sourire d'Henri disparaît ; il fixe froidement Paul. Paul, un peu effrayé.

PAUL. Quoi, Katia ?

HENRI. Les yeux.

PAUL. Quels yeux ?

Henri finit par sourire et tourne la tête, un peu rêveur.

HENRI. Les yeux de Katia.

Paul se redresse, soulagé. Il fait un geste évasif et hausse les épaules, évitant le regard de son ami.

PAUL. Comment veux-tu que je le sache ?

HENRI. Si tu es sincère, tu te défends mal.

PAUL, *fat.* Je ne suis pas sincère !

Henri, debout près de Paul, regarde piteusement son ami.

PAUL. Tu n'as pas fait mieux. (*Un temps.*) Alors, donc, ce n'est pas un succès.

HENRI. Pas sûr !... Elle a ma carte de visite. (*ph. 4*).

PAUL. Et alors ?

HENRI. Alors... Henri Marsay vous attendra ce soir à 17 h. 30, sous l'horloge, dans le hall de la gare de Lyon.

PAUL. Très amusant.

HENRI. Tu paries ?

Henri a rejoint Paul et, tout en discutant, ils se dirigent vers un grand porche de l'avenue.

PAUL. Elle ne viendra pas.

HENRI. Tes chiens-chiens !

PAUL. Qu'est-ce que tu en feras ?

HENRI. Oh ! tu ne devines pas ?

PAUL. Non. Tu ne feras pas ça.

HENRI. Alors, tu suis ?

PAUL. Pour voir. Qu'est-ce que tu mets ?

HENRI. Mon tapis, ils ont pissé dessus.

Ils sortent du champ. La caméra cadre, sur la gauche de la porte cochère, un petit panonceau de marbre où est inscrit en lettres d'or : « Studio Marsay. »

studio photos Marsay
le plateau - jour

Avec Sonia qui s'avance sur le plateau, nous sommes aveuglés par les projecteurs. C'est un véritable mur de lumière vers lequel on avance lentement.

ELÉONORE (Françoise Prévost) *off.* Aujourd'hui, Mademoiselle, vous êtes une oiselle... on vous encage pour la postérité.

Sonia s'arrête, un projecteur plus puissant l'éclaire, venant du plafond. Un homme fait glisser latéralement un projecteur qu'il règle sur la gauche du cadre, alors que sortant du mur de lumière, une silhouette de jeune femme s'empresse auprès de Sonia.

MAGALI, *off.* Ginette ! beaucoup plus d'ampleur à la jupe !

Ginette, la silhouette agenouillée auprès de Sonia, glisse ses mains au-dessous de la jupe de Sonia, afin de lui donner plus d'ampleur.

ELÉONORE. *off.* Non, Magali, ça n'ira pas... on perd du temps !... Un autre jupon, allez !

Une fille entre dans le champ avec deux jupons, dont un destiné à Sonia.

MAGALI, *off.* Ajuste la taille !

Une des filles pince le tissu avec des pinces à linge alors que Ginette redonne de l'ampleur à la jupe.

ELÉONORE, *off.* Tu vois, Sonia, tu vas me donner de l'envolée..., de la race..., du lignage..

MAGALI. Ça va, Ginette, merci.

En premier plan apparaît une petite cage où sont enfermées des tourterelles. En même temps, deux hommes portent une glace en pied qu'ils placent devant Sonia.

ELÉONORE, *off.* Allez ! en cage !

Par le haut, apparaît une cage format humain. Un des hommes de la glace se place au-dessous dirigeant un autre homme anonyme au-dessus.

La cage se pose sur le sol. Sonia s'est écartée en riant. Un garçon porte sur les mains un couple de tourterelles. Sonia s'est retournée alors qu'Eléonore donne ses ordres.

Sonia pénètre dans la cage.

ELÉONORE, *off.* Sur le perchoir, croise les jambes... une patte repliée.

Sonia s'appuie sur le perchoir, replie la jambe gauche, mais elle est crispée car le perchoir balance. Le garçon lâche les tourterelles dans la cage, revient vers la caméra.

ELÉONORE, *off.* ... Non, pas comme ça... Tu as déjà vu une cigogne ?

Le jeune homme aux tourterelles pousse sa petite cage en avant.

Eléonore, assise, commande tel un metteur en scène d'Hollywood. Elle porte des lunettes fumées à cause des éclairages.

ELÉONORE (*Françoise Prévost*). Le cou est trop raide... Arrondis le col... pigeonne si tu veux.

SONIA. Rrou... Rrou... Rrou.

Le jeune homme lâche les tourterelles affolées qui battent des ailes autour de Sonia.

MAGALI. Emile, on peut y aller !

Emile place un ventilateur près de la cage.

EMILE. Oui, Madame.

ELÉONORE. Tiens-tois, Sonia ! Allez, hissez !

Emile suit la cage qui s'élève à un mètre du sol. A l'intérieur, Sonia, affolée, hurle de terreur.

SONIA (*Carla Merlier*). Je vais me casser une patte !

ELÉONORE. Plus frileuse, Sonia... c'est l'hiver...

Sonia obéit aux ordres, tandis que Willy le photographe s'impatiente de la longueur de ces préparatifs.

WILLY (*Frédéric de Pasquale*). Quand vous voulez... Vas-y, Sonia.

Sonia prend la pose, la cage oscille, ce qui effarouche les tourterelles qui s'envolent et battent des ailes.

Les flashes éclatent.

WILLY, *off.* Encore... A...ttention !

Les flashes éclatent à nouveau.

WILLY. ...soulagez...

Les projecteurs en premier plan s'éteignent, nous découvrons le visage d'Eléonore assise dans son fauteuil. Elle parle à Sonia.

ELÉONORE. Dis donc, Sonia, tu as la plume sinistre... pas Buffet, Chagall... ça s'envole.

Pendant qu'elle parle, Henri et Paul pénètrent sur le plateau. (ph. 5).

WILLY. Envoyez !

Les projecteurs se rallument. Le dialogue fuse, très rapidement.

ELÉONORE. Ça va, Sonia !

SONIA. Je cuis !

ELÉONORE. Non, c'est l'hiver.

VOIX HENRI. Capito.

ELÉONORE. Moins crispé, Sonia.

Flash.

ELÉONORE. Comment c'était, Willy ?

Eléonore tend sa main à Henri qui lui embrasse le bout des doigts.

WILLY. Chagall en diable !

Henri sourit, s'accroupit, pose sa tête sur l'épaule d'Eléonore qui lui arrange une mèche sur le front, puis à Sonia.

ELÉONORE. Bon, descendez la perruche.

HENRI. Non, un instant.

ELÉONORE. Ça ne te plaît pas ?

HENRI. On pourra choisir ?

Henri se lève, on reste sur Eléonore qui sourit.

HENRI. Coupe le ventilo, Willy ! Tu coupes la moitié de l'ambiance.

Un panoramique suit Henri et cadre Sonia dans sa cage. Nous avons l'envers de l'image au début de la séquence. Les projecteurs forment de grands cercles noirs.

HENRI. Sonia, assieds-toi les jambes dehors. (*A Willy.*) ...Willy, un mille de plus pour décrocher... tu la piques en instantané...

Sonia s'est déplacée tant bien que mal. Elle a pris la position indiquée par Henri. Les assistants ont mis un matelas sous la cage.

HENRI. ...creuse le dos, ...sors les seins, rejette la tête..., tu as compris, la robe se jette dans le vide..., présente-moi la cage, tu t'envoles.

Nous voyons Sonia dans sa cage.

HENRI. ...Sonia, attention, ma chérie... (*Hurlant.*) Envole-toi !

Les flashes éclatent tandis que Sonia saute et qu'Henri se met à rire.

Sonia est maintenant assise sur le matelas, un peu secouée. Magali s'est précipitée, aide Sonia à se relever. Eléonore entre dans le champ, se retourne vers Henri.

ELÉONORE. Content de toi ?

HENRI. Qu'est-ce que tu en penses ?

Henri la prend dans ses bras, lui embrasse le bout du nez.

ELÉONORE. Tu es un génie.

HENRI, *en l'entraînant.* C'est pour ça que je ne suis pas cher...

Eléonore se dégage et se dirige vers une table où se trouve une petite mallette d'homme avec une chaîne d'or.

ELÉONORE. Ça veut dire ?

HENRI. Ça veut dire que je ne suis pas riche...

Eléonore le rejoint, passe le bras autour de celui d'Henri qui se dégage lui aussi.

ELÉONORE. Les filles ?

Il lève les bras, d'un geste d'impuissance. Ils partent en direction d'une autre pièce tout en discutant.

HENRI. Les filles..., le studio..., Davis au Portugal.

ELÉONORE. Toujours pas de nouvelles ?

Dans le petit bureau, en bas, Henri prend une large enveloppe, bourrée. On suit Eléonore par la porte.

HENRI. Si, sa note de whisky !

ELÉONORE. Il boit beaucoup ?

Henri, dans le bureau du bas, revient vers Eléonore et lui fait signe de passer la première. On reste sur lui.

HENRI. Les photos sont correctes, mais il n'a pas d'idées.

Il aperçoit devant lui les bassets terrorisés de Paul. Henri se penche et les attrape par le cou.

HENRI. Il faut trimer, Léo, pour faire sa griffe...

...et les jette dehors.

ELÉONORE, *off*. Toi, tu es fatigué !

Il se redresse, prend le courrier sur une tablette près des escaliers.

HENRI. Dis donc, il pense à moi, ton journal.

studio photos Marsay
le bureau - jour

Eléonore pénètre dans le bureau.

ELÉONORE. Quinze jours fin de mois, comme d'habitude.

Henri regarde les lettres.

HENRI. C'était hier !

Lorsqu'il croise Eléonore, il lui donne la première enveloppe prise en bas (les photos de Davis).

HENRI. L'Autriche, comment ça va ?

ELÉONORE. Magali part ce soir.

HENRI. Et l'équipe ?

Eléonore s'assoit près d'une lampe et regarde les photos une à une.

ELÉONORE. Tu les mets demain dans l'avion, si tu es d'accord.

HENRI. Pourquoi ? Tu fais la grasse matinée ?

ELÉONORE. Oui... A Rome !

HENRI. Tu flirtes avec Valentino ?

Eléonore, tout en regardant les photos, fait déjà deux paquets, les bonnes et les mauvaises.

ELÉONORE. Avec Veneziani. J'adore la mode italienne.

Continuant son choix, Eléonore, de profil, fait une moue de désapprobation.

ELÉONORE. Ne t'inquiète pas. J'en ai pour une journée. J'aurai le temps d'aller jeter un coup d'œil à Innsbruck.

HENRI. Tiens, ton canard qui fait surface !

Henri « précise » le courrier qu'il vient de lire.

HENRI. Nous vous informons que nous virons ce jour au crédit de votre compte...

ELÉONORE. Combien ?

HENRI. Curieuse...

Henri se lève, s'étire en bâillant, se dirige vers un petit meuble, l'ouvre et en sort un verre qu'il montre à Eléonore.

ELÉONORE. Jamais le matin, tu le sais bien.

Henri se sert à boire et revient vers les photos qu'il examine.

HENRI. Tu connais Pise ?

ELÉONORE. J'y suis passée.

HENRI. Ça ressemble à ça ?

Eléonore s'est approchée.

ELÉONORE. Tout à fait.

HENRI. Eh bien ! c'est Lisbonne. Sacré Davis... il a la gueule de bois !

Eléonore penchée vers les photos.

ELÉONORE. J'en étais sûre ! Ingrid ne porte pas de soutien-gorge.

Henri a passé le bras droit sur les épaules d'Eléonore, et du doigt, lui montre un cliché.

HENRI. Tiens, tu vois, là au bout, il y a des crabes inouïs !... gros... énormes.

ELÉONORE. A Madagascar, ils font la voirie !

HENRI. Le patron les grille au madère avec des palourdes et des clams.

ELÉONORE. Tu ne la trouves pas un peu exubérante ?

HENRI. Qui ?

ELÉONORE. Nicky.

HENRI, *riant*. C'est une nature... Tu vois quelqu'un d'autre pour les modèles « jeune fille » ?

ELÉONORE. Katia... Une fille qui présentait hier soir au Gala de la Laine. C'est vrai, tu n'étais pas là...

Henri derrière son bureau, boit une dernière goutte, pose le verre.

HENRI. Elle débute !

ELÉONORE. Oh !... Elle débute bien.

A ces mots, Henri compose un numéro de téléphone.

appartement Marsay
la chambre - jour

Vêtue d'une fourrure, errant dans la chambre, à demi nue, Katia cherche le téléphone qui sonne et décroche.

KATIA. Miaou...

studio photos Marsay
le bureau - jour

Henri sourit, tend l'écouteur à Eléonore qui s'est levée, surprise. Elle s'assoit sur le bureau.

HENRI. Eléonore, voici votre Katia.

Eléonore prend l'écouteur.

ELÉONORE. Vous êtes vraiment Katia ?... Enchantée, Mademoiselle.

Elle adresse un sourire à Henri qui triomphe et se penche vers Eléonore, l'autre écouteur à la main.

ELÉONORE. ... Madame San Real... j'aimerais savoir si vous êtes en exclusivité... ? (*Un temps.*) ... Ah très bien.

Eléonore se retourne, voit Henri écoutant. La caméra se rapproche, alors qu'Eléonore donne une tape sur la main d'Henri, qui tient l'écouteur.

ELÉONORE. Aimez-vous l'Autriche ?... Alors passez au bureau de Monsieur Marsay.

appartement Marsay
la bibliothèque - jour

Lorsque la porte de la bibliothèque s'ouvre, nous apercevons Eléonore, assise sur le bureau, qui se retourne vers Henri. Elle consulte sa montre.

ELÉONORE. Disons midi... Bien, à tout à l'heure.

Elle raccroche.
La caméra recule. On dégage l'entrebâillement. Henri fait signe à Eléonore de passer... Car nous sommes dans le même appartement et nous apercevons Katia à demi nue, un drap roulé autour d'elle.
Elle aussi vient de raccrocher et tourne la tête vers Henri.

HENRI, *présentant.* Madame San Real... Katia.

Eléonore est dans l'embrasure de la porte. Surprise, elle a un coup d'œil vers Henri, qui le lui rend.

KATIA. Madame, je suis confuse...

HENRI. Très jeune fille... C'est ce que tu cherchais, non ?

ELÉONORE. Katia... votre nom me donne une idée !

Henri a pris Katia dans ses bras. Ils sont tous les deux et il l'embrasse dans les cheveux.

HENRI. J'étais sûr qu'elle te plairait !

ELÉONORE. Saumon... anguille fumée... champignons à la grecque.

Henri, tenant dans ses bras Katia qu'il embrasse sur la tempe.

HENRI. 20.000 par jour, plus les frais...

ELÉONORE. Je vous invite.

Henri fait un clin d'œil à Eléonore et s'éloigne.

HENRI. Bien sûr, c'est moi qui paie.

Eléonore regarde en souriant Katia qui semble désemparée.

gare de Lyon
trottoir extérieur - jour

L'horloge de la gare de Lyon. Il est 17 h. 30 Une silhouette bondit que nous suivons durant quelques secondes, puis nous dépassons cette silhouette. C'est Paul qui fonce à travers la foule des voyageurs. Près d'un pilier, la Fille est là qui attend..., ce qui stupéfie Paul...

salle d'armes - jour

En premier plan, les pieds de deux escrimeurs. Un employé se dirige droit vers les escrimeurs dont on ne voit que les jambes.

L'EMPLOYÉ. C'est pour vous, Monsieur...

L'escrimeur se démasque, c'est Henri. L'autre escrimeur s'approche et se démasque également. C'est Eléonore. Henri prend le téléphone tendu.

HENRI. Allô !... Marsay... Qui ? Remets-toi mon vieux, je ne comprends rien...

Par jeu, Eléonore prend l'autre écouteur. Henri, tout en parlant, se tourne vers elle et lui tapote la main. Elle sourit.

HENRI. Mais calme-toi ! Qui est là ? Quelle fille ?

gare de Lyon
cabine taxiphone - jour

Une cabine téléphonique entrouverte de la gare de Lyon.

PAUL. ... Je n'aurais jamais cru qu'elle viendrait !

Passe en premier plan une jeune femme. Elle fixe Paul. Ce dernier lui jette un coup d'œil... Il ferme la porte. On ne l'entend plus, mais on le voit trépigner. Un vieux monsieur entre dans le champ. Patiemment, ils attendent.

PAUL. Mais... à la gare de Lyon, bien sûr ! (*Un temps.*) ... Qu'est-ce que je fais ?

salle d'armes - jour

HENRI, *riant.* Bon. Mets ta montre à l'heure... C'est ça, mon vieux, à ce soir !

Henri raccroche, très lentement..., pensif, un instant.

gare de Lyon - jour

Paul sort de la cabine et se précipite jusqu'au coin où se trouvait la fille.

Il n'y a plus personne. Il tourne sur lui-même.

studio photos Marsay
le plateau - nuit

Un fond de lumière.

(Il s'agit d'un rassemblement de boîtes américaines floods.)

Se détachant, en silhouette, une robe du soir à crinoline, époque romantique (1830).

Les épaules sont masquées par une capeline dont la capuche est entourée d'une collerette d'hermine et qui cache le visage de la femme qui se tient immobile.

On entend la voix d'Henri.

HENRI, *off.* Tout ça fait fâcheusement moderne...

Le mur de lumière s'éteint. Seul un projecteur au plafond fait tomber son rayon sur la silhouette qui se détache maintenant sur un fond noir.

ELÉONORE, *off.* ... encore !

Le rayon lumineux se resserre et son effet se limite à vue d'œil.

On entend toujours Eléonore qui ordonne :

ELÉONORE, *off.* ... N'ayez pas peur...

Un déclic, le projecteur s'éteint. C'est le noir.

ELÉONORE. ... vous êtes excessif en tout !

Assise dans un fauteuil, Eléonore se tourne vers nous.

ELÉONORE. Combien vos ampoules font-elles de bougies ? ... Un candélabre, voilà l'idée... Sans candélabre, pas de romantisme...

Nous nous rapprochons des bras et des mains alors qu'un projecteur sur aérostat s'illumine lentement, se juxtaposant aux mains qui semblent tenir une boule de feu...

ELÉONORE, *off.* A vous, jeune homme, prenez place, on répète...

On discerne toujours des pieds de projecteurs et les projecteurs, des câbles suspendus, ces éléments créant des équilibres graphiques qui donnent à l'image un certain insolite.

La silhouette d'un homme apparaît.

Chemise à jabot, pantalon à pont, bottines, redingote.

La caméra recule, suivant latéralement l'homme qui s'approche de la silhouette immobile de la femme.

Eléonore a la main tendue vers un projecteur placé sur un pied, un peu au-dessus d'elle. Elle est juste éclairée en contrejour par le projecteur, à effets déjà vus...

ELÉONORE. Attention ! Monsieur, votre texte.

Un déclic, elle allume le projecteur à sa main. L'homme est brusquement éclairé à la face. C'est Henri. Il cligne des yeux, réagit.

HENRI. Moins de sauce, je n'ai plus vingt ans...

Il sort du champ, alors que nous avançons sur le visage de la femme caché sous la capuche. C'est un masque de chat.

ELÉONORE, *off.* Votre texte, Monsieur, on répète.

Henri, de dos, éclairé par trois projecteurs, à la face (ce qui nous le donne en silhouette) déclame faussement.

HENRI. Un fat qui s'occupe de sa personne, s'occupe d'une niaiserie, de petites choses... et qu'est-ce que la femme ?

Eléonore sortant de l'obscurité, une bougie à la main.

ELÉONORE. Mais non, mais non...

Et dans un murmure, à l'oreille d'Henri :

ELÉONORE. ... Et qu'est-ce que la femme ?

HENRI, *amusé.* A ton avis ?

ELÉONORE. Je te le demande.

Henri répète son texte, vers Eléonore, comme une déclaration d'amour, d'une voix très basse, très douce...

HENRI. Une petite chose... un ensemble de niaiseries...

ELÉONORE. C'est toi qui le dis.

HENRI. Non. C'est Balzac.

L'image est noire, composée de graphismes constitués des éléments de studio. Sur le côté droit de l'image, un carré lumineux, la porte de la salle de maquillage. Katia passe sa gaine. On entend Henri continuer, en chuchotant, sa tirade.

HENRI, *off.* Avec deux mots dits en l'air, ne la fait-on pas travailler pendant quatre heures... ?

Katia est sortie de la salle de maquillage, elle s'avance sur le plateau. Henri s'est placé derrière la silhouette immobile.

ELÉONORE. Là, tu te penches, tu lui baises l'épaule, tu murmures...

Henri dégrafe la capeline qui tombe. On découvre le squelette d'osier d'un mannequin de vitrine.

HENRI. Elle est sûre que le fat s'occupera d'elle puisqu'il ne pense pas à de grandes personnes...

ELÉONORE, *off.* Tu n'as pas l'air trop convaincu...

HENRI. Je ne suis pas un cabot. J'aurais l'air d'un crétin.

ELÉONORE Ça fera plaisir à Paul.

Eléonore arrange quelques mèches sur le front d'Henri — il penche la tête vers Eléonore — son front s'appuyant sur celui d'Eléonore.

HENRI. De toute façon, je m'ennuierai.

ELÉONORE. Et comme je ne serai pas là, tu boiras trop.

HENRI. Et comme d'habitude, je ne placerai pas mon texte.

(*On entend une sonnerie...*)

ELÉONORE. Tiens, ça doit être mon taxi...

Henri lève la tête et embrasse Eléonore sur le front. Elle lui donne un baiser sur le nez avec le doigt. Puis elle prend et ouvre une mallette de cuir noir qui est posée près du fauteuil, en sort une enveloppe. Henri saisit la mallette.

ELÉONORE. Billets... passeports, tout y est... L'avion est à dix heures..., je compte sur toi...

Henri se dirige vers la porte de sortie au moment où un chauffeur de taxi l'ouvre...

LE CHAUFFEUR (*Jean Vigne*). Madame San Réal...

ELÉONORE. Oui, oui, j'arrive tout de suite... Au revoir, Katia...

studio photos Marsay
laboratoire - nuit

A travers tous les éléments d'un laboratoire photographique... En fond, la porte s'ouvre. Il règne une ambiance électrique propre au lieu.

Au-dessus des cuves, des lampes jaunes et vertes, le plafond est constitué d'un clayonnage lumineux et d'une paroi lumineuse. Sur ce fond, la silhouette d'Henri. Il s'arrête devant les cuves et allume une des lampes plates au-dessus de ses mains en plongeant les mains dans la cuve de lavage... Seul, un rayon lumineux éclaire les yeux d'Henri. Il sort une photo de l'eau que nous fixons en très gros plan. C'est le visage de la fille surprise dans la voiture. Léger mouvement pour ne cadrer que le visage figé de la fille...

avenue Foch hôtel particulier Manerville
extérieur - nuit - pluie

De l'autre côté de l'avenue, une voiture, et quelques silhouettes costumées, trois jeunes femmes, deux hommes. Ils plaisantent, jouent. Les filles relèvent leur robe car le sol est mouillé.

Un autre homme, en retrait, ferme une voiture... L'autre dirige les trois jeunes femmes vers nous.

On dégage, en premier plan, la voiture d'Henri qui aide Katia à sortir. Il remonte la glace, claque la portière. Katia arrange sa capuche. Henri lui prend le bras.

HENRI. Qui est Paul, Katia ?... C'est un chien de berger qui fume mes cigarettes et s'inspire de mes cravates.

Un autre groupe d'invités passe en riant.

HENRI. Paul, c'est Paul de Mannerville. Une fois par an, il jette ses revenus dans un bal costumé. Il paie ses dettes.

Le premier groupe d'invités les rejoint alors qu'ils s'engagent dans la partie jardin de l'avenue.

Nous sommes placés sur le trottoir de la contre-allée. Traversant la partie jardin, le groupe déjà vu et qui plaisante. La caméra s'avance sur eux... jusqu'au moment où ils se trouvent sur le même trottoir. (ph. 6).

UNE PERSONNE. L'année dernière, c'était la nuit romaine.

Descendant la contre-allée, une 300 *S. L. pleins phares, éclaire le groupe qui traverse un à un ; la voiture ne ralentit pas, alors que l'on entend un son de clochette, actionnée par le chauffeur.*

Un homme a pris Katia dans ses bras pour l'arracher au danger, simulant un sauvetage. Katia pousse un cri.

Un homme, passant la tête par la portière de la Mercédès. C'est le Hibou (*un des* 13). *Il souffle dans une espèce de flûte qui provoque le bruit d'une sirène. La voiture passe. Henri traverse.*

La caméra, le cadre en P.R. *pour le suivre,* en mouvement latéral. *Il traverse la rue, s'arrête soudain.*

La Mercédès se range, les phares éclairent la fille contre la grille.

Elle est affolée.

Henri de face, intrigué, fait quelques pas en avant.

Derrière Katia qui fait quelques pas vers nous... qui appelle Henri...

Entrent dans le champ, en premier plan, *la tête du hibou et de l'aigle.*

Entre dans le champ Henri, la caméra les suit.

Entre dans le champ une ombre qu'Henri bouscule.

Il se retourne, en s'excusant.

La silhouette de Balzac.

Sur la contre-allée, une autre voiture descend auréolant la silhouette de Balzac.

Henri apparaît sur le grand trottoir. Il cherche du regard.

Derrière lui, une jeune personne à crinoline a soulevé sa robe pour courir, poursuivie par un demi-solde.

Elle se cache devant Henri, puis se dégage et sourit tout en se précipitant vers sa voiture. Il démarre.

Vue de la voiture dont nous cadrons le montant du pare-brise et le déflecteur... la Fille courant sur le trottoir.

Il la dépasse.

La voiture s'arrête, Henri sort.

La Fille apercevant Henri, ralentit, se retourne et repart en courant. Henri se précipite derrière elle.

La Fille courant, poursuivie par Henri.

Elle vient droit sur la caméra. Henri la rejoint et l'entoure de ses bras... en riant.

HENRI. Il faut savoir ce que vous voulez ?

Ils sont essoufflés.

HENRI. Vous avez peur ?

Elle fait non de la tête, hors d'haleine, affolée...

HENRI. ... Pourquoi vous sauver ?

Pleurant de colère, elle cherche à se dégager, mais il resserre son étreinte.

HENRI. ... pour la forme ? Rien à faire, vous êtes venue..., je vous ai vue, je ne vous quitte plus...

La pluie s'est mise à tomber, plus forte. Ils lèvent tous deux la tête ; durant ce mouvement, la caméra s'est à nouveau reculée.

Il la lâche.

HENRI. Ah ! il va falloir que je vous protège.

La Fille affolée, reprend son souffle, regarde Henri... qui lui sourit et regarde le ciel.

La Fille ébauche un sourire alors que redouble la pluie. C'est ce qui décide Henri : il la prend par la main et, en courant, regagne sa voiture.

Plan vu à travers le déflecteur entrouvert. (Nous sommes à l'extérieur.) La Fille est assise dans la voiture. On sent la porte se refermer, elle écarte une mèche mouillée sur son visage.

avenue Foch
intérieur voiture de Marsay
pluie - nuit

Plan vu de l'intérieur, à travers les glaces, où l'eau ruisselle. Henri contourne le capot. Il ouvre la portière, entre, s'assoit, claque la portière, secoue sa tête trempée, s'arrête, son regard fixe le rétroviseur... dans lequel se réfléchit le regard de la fille qui le fixe... (On entend le crépitement de la pluie.)

Henri tourne la tête vers la fille, sourit... La fille baisse la tête.

Henri sort un mouchoir et éponge le visage mouillé de la fille.

HENRI, *off.* Moi, j'adore les femmes.

Il regarde la fille et essaie de se convaincre pour parler juste. Il essuie le visage.

HENRI, *off.* Je les baigne, je les lave, je les accroche sur un fil, avec des épingles à linge...

Il éclate de rire...

HENRI. Je fais la lessive, quoi...

La caméra recule. La fille s'est retournée vers lui...

HENRI. ... un vrai petit raton laveur... Vous, ce n'est pas pareil...

La caméra se rapproche, resserrant le cadre sur les deux visages.

Ayant sorti un paquet de cigarettes, Henri en propose une à la fille ; elle refuse par un mouvement de la tête. Elle laisse tomber sa tête, un peu à la renverse sur le dossier.

LA FILLE. (*Marie Laforêt*). Vous vous donnez bien du mal !...

HENRI. Je sais, je sais. On cherche, et puis les choses sont à portée de la main. Tiens... je vous ai vue à la gare...

Il jette sa cigarette et remonte la glace.

LA FILLE, *off.* Vous y étiez ?

Henri se retourne. Il vient de refermer la glace. Il continue, mal à l'aise... Sa phrase sonne faux...

La gêne d'Henri n'est plus feinte.

HENRI. Je n'ai pas osé vous aborder. Que voulez-vous, je ne suis plus de l'époque.

LA FILLE, *off.* Vous y étiez ?

LA FILLE, *insistant.* Non ?

Henri s'emporte, se fait brutal, concède la première manche. La sincérité de la fille le déroute. Une voiture passe illuminant le visage d'Henri.

HENRI. Non ! et alors ? Vous vous installez dans ma voiture, vous me traînez sous les horloges, vous venez rôder sur mon chemin...

Il a pris la fille par les épaules et la secoue.

La fille veut se dégager pour partir. Mais Henri la tient énergiquement.

HENRI. Non, ne t'en va pas... Reste !

On cadre la fille qui, fixant Henri, dit dans un souffle :

LA FILLE. Ce serait tellement bien si vous m'aimiez !

Elle se retourne comme si elle avait honte.

HENRI, *off.* Mais je vous aime, Claudine... J'adore votre nom... Il ne vous plaît pas ?

Il continue, observateur.

HENRI. Josiane... je suis sûr que je vous aime... (*Un temps.*) Vous ne me croyez pas ?

LA FILLE. Non.

Henri éclate... dogmatise, sans se prendre au sérieux, mais inquiet, surtout déconcerté. La fille regarde dehors.

HENRI. Et voilà... tout est dans le ton... Il ne faut pas dire... « Je vous aime, Elisabeth !... » (*Un temps.*) ... Il faut dire... « Elisabeth, je vous aime ! »

Elle s'arrête dans son jeu.

Elle se retourne :

LA FILLE. Vous le dites trop bien...

Il jubile intérieurement, il joue les reproches...

Dans ses yeux, une lueur amusée. La fille regarde Henri avec tendresse, apeurée.

On recule légèrement, durant le mouvement d'Henri qui se penche à son oreille et chuchote. Dans le regard de la fille, la tendresse se brise... Elle sursaute.

avenue Foch
intérieur voiture de Marsay
pluie - nuit

Henri, réfugié, le dos à la portière, ressort le mouchoir mouillé..., il plaisante..., il le tâte..., il n'est pas très sec... Tant bien que mal, il fait une boule.

La fille, un peu honteuse... Elle n'ose regarder Henri qui lui soulève le menton avec la main. Elle ferme les yeux.

Elle ouvre les yeux. La caméra s'est avancée sur elle...

Elle renifle un peu. Henri la mouche.

Une voiture passe, illuminant le visage de la fille, durant la scène. Elle baisse la tête, penaude.

HENRI. Souriez... Un sourire, vous ne savez pas sourire ?

Elle esquisse un maigre sourire.

HENRI. ... C'est une grimace... Froncez le nez, plissez les sourcils, laissez remonter vos lèvres...

Elle suit ses indications, mot à mot. Elle est comique à faire rire, ce que ne manque pas de faire Henri.

La caméra recule. La fille laisse tomber son visage sur le bras d'Henri qui repose sur le dossier. Il pose sa joue contre la chevelure de la fille.

LA FILLE. Vous vous moquez de moi...

HENRI. Vous me le rendez bien... Une douzaine d'escargots... ça vous fait peur... ?

Surprise, elle ne comprend pas.

HENRI. ... une entrecôte Bercy ?... Une bouteille de Morgon... ?

Elle lève la tête, le regarde, ahurie, prête à rire, si c'est une blague...

Il mime l'acte de manger...

HENRI. Vous ne comprenez pas, je vous invite au « Pied de Cochon »...

La fille le regarde, un peu triste.

HENRI, *off.* D'accord ?

avenue Foch
extérieur voiture de Marsay
nuit - pluie

Henri sort de la voiture. Il pleut toujours. Il se penche et, par le déflecteur, s'adresse à la fille.

HENRI. Je resterai là... jusqu'à ce que vous disiez oui...

Il relève la tête avec une mimique d'inquiétude. Il fixe un point à l'horizon.

HENRI, *faussement poétique.* La pluie... les astres... les lourdes senteurs de la glèbe... (*Encore plus emphatique.*) ... c'est l'étreinte baveuse des limaces... frotti, frotta... frottez vos cornes...

Un temps.

Il renifle, car ces gouttes lui chatouillent le nez.

La voiture. L'avenue. A côté de la voiture, Henri, trempé. Il hurle !

HENRI. ... Oui, vraiment, la nature est le grand révélateur...

Il se penche à la portière qu'il entrouvre, vu de l'intérieur.

HENRI. ... Hé ! la muette... on va manger ? Il pleut ici... il pleut...

La fille, la main devant la bouche, regarde, éperdue, Henri. Dans un souffle, elle dit :

LA FILLE. Je vous aime...

Aussitôt Henri se précipite à l'intérieur. Mais elle sort.

HENRI. Hé !

La fille s'enfuit (en off. on entend la portière qui claque.) Henri entre dans le champ et suit la fille.

Au loin, une station de métro. Elle y pénètre.

façade maison fille
petite porte rue
nuit - pluie

Une rue en pente. Plus haut le réverbère, la pluie toujours plus fine, quelques échardes de brouillard. La fille marche rapidement et arrive à une petite porte encastrée dans le mur.

La fille fouille son sac, sort une clé.

Le visage d'Henri sort du noir, il sourit. Tandis que la fille ouvre, pousse la porte, Henri s'est avancé.

HENRI. ... Je meurs où je m'attache.

La fille referme la porte.

Henri suppliant. La pluie qui tombe.

HENRI. ... Vous n'allez pas me laisser dehors par un temps pareil ! (*Se mettant à hurler.*) ... Barbara !

La porte s'entrouvre sur le visage de la fille qui réapparaît dans l'entrebâillement.

LA FILLE. Je vous en prie, ne criez pas comme ça !

Henri montre d'un signe de la tête la pluie qui tombe et, profitant d'un moment d'affolement de la fille, entre.

LA FILLE, *suppliante.* Je ne vis pas seule !...

Il se retourne vers elle, sourit, tend la main vers la chevelure de la fille, lui enlève son foulard, caresse la chevelure qui se développe.

HENRI. Vous me laissez entrer... pour me dire ça ?

maison fille
petite cour service
extérieur - nuit - pluie

Henri s'avance dans la petite allée et vient vers la caméra, se retourne.
La fille est restée près de la petite porte.
La fille en premier plan.
Il lui montre la porte, puis lui fait signe de venir.
Elle s'avance vers lui.

maison fille
escalier - nuit

La petite porte. Seule une lucarne fait une tache de lumière sur le palier.
Un visage de marbre au profil grec, abrité dans une niche, semble monter la garde.
La fille se dirige lentement vers la porte et se retourne, hésitante. Elle veut s'échapper. Il la retient, en la prenant dans ses bras.

LA FILLE. Je n'ai pas la clé.

HENRI. Alors... c'est ouvert !

boudoir fille - nuit

La fille et Henri entrent. Un petit chat les regarde. Sans doute, habitué à surprendre sa maîtresse seule, il s'enfuit, mais sa maîtresse le rattrape.
Henri entre, fait quelques pas, descend deux marches, regarde autour de lui en hochant la tête admirativement.
La fille est restée devant la porte, sur le palier ... et Henri la regarde curieusement. En fait, il subit un malaise. Il marque un temps, fait un pas en avant vers elle, baisse la tête dans un mouvement brusque ... tandis qu'elle allume une lampe. Elle s'est assise sur le coin de la marche, près de la porte. Elle garde son imperméable.

HENRI. Nous voici au cœur de la place...

La fille, pelotonnée contre le montant de la colonne, tient le petit chat dans la main.
Henri se retourne, joue la comédie, camouflant ainsi son malaise.

HENRI. ...ma vieille expérience de stratège me dit que...

Il tourne sur lui-même, cherchant autour de lui. Nous reculons, dégageons le lit en premier plan, alors qu'il s'est approché de la grille.

HENRI. ... me dit que...

Il voit le lit et se retourne vers la fille, la regarde.

La caméra recule alors qu'il prend une opaline rose sur un meuble, fait semblant de verser à boire à l'intérieur.
Il s'approche de la cheminée, pose un pied sur les chenêts, fait tourner son opaline comme s'il s'agissait d'un verre à dégustation.
Il espère qu'elle va comprendre... qu'il cherche à boire.

HENRI. Je me souviens... c'était en 1830..., 1831 peut-être... Bref au lendemain d'Austerlitz ou de Waterloo... peu importe. Nous attendions Grouchy... c'était Godot. Sale temps !

La fille le regarde, surprise, un peu désemparée, déconcertée.

HENRI. J'entre à la tête de mon 6e Légers dans la bonne vieille ville de Clamecy... ou d'Arras, peu importe... (*Un temps.*) ...On m'héberge...

Ayant enlevé sa redingote, il se retourne, regarde la fille, espérant un geste... mais rien.

HENRI. ... On me chauffe... je m'endors... Soudain...

Elle le regarde, un peu triste.
Henri la fixe, se demandant si elle marche ou si elle est plus forte que lui. Déconcerté, il continue.

HENRI. Au milieu de la nuit...

Il sent qu'elle se moque de lui, du moins il le croit et décide d'en finir.

HENRI. La soif...

Il s'avance sur elle, menaçant, jouant le désespoir. Nous reculons pour dégager la fille. Elle se recule, comme si elle avait peur, passant de gauche à droite du cadre.

HENRI. ...La soif avec un grand F..., l'atroce torture des voyageurs perdus dans le désert.

Il s'arrête, prend une mine pensive, sourit.

HENRI. ... Bref, je descends à la cave et là...

Il se penche, la tête derrière la cheminée, inspectant la décoration, s'avance, regarde autour de lui, admirant chaque détail, allume une petite lampe sur un meuble.

HENRI. Je constate que toutes ces bonnes vieilles futailles avaient été éventrées.

Il prend un vase étrusque sur l'étagère d'une vitrine, le regarde.

HENRI. ... Par qui ? (*Il se tourne vers elle, lui montre le vase.*) ... par les Ostrogoths.

La fille sourit.

LA FILLE. Vous avez soif ?

Henri entre dans le champ, un vase à la main qu'il observe à la lumière.

HENRI. Je me dessèche...

Elle sourit.

LA FILLE. Quelle boisson, colonel ?

HENRI, *montrant le vase.* Beaucoup...

Elle lui fait signe d'être discret.
Alors que la fille disparaît, Henri se dirige vers une vitrine, y prend plusieurs vases qu'il dispose sur une petite table. Comme réapparaît la fille. (Elle tient dans ses bras deux bouteillles de champagne.) il la contemple.

HENRI. Un mirage...

On recule, dégageant la fille. Il l'embrasse sur le front...

HENRI. ...l'oasis, la terre promise... (*Un temps.*) ... Chanaan...

... et commence à déboucher.
La fille s'éloigne, retournant à la cheminée.
Le bouchon saute, la fille jette une bûche dans le feu. Henri exulte.

HENRI. ...Vive Dieu !... La belle eau qui coule !... Ah ! Ah ! Ah !

Henri remplit, en promenant le goulot au-dessus, les récipients alignés. Puis il pose la bouteille et, tenant un récipient dans chaque main, il lève le premier. (ph. 7).

HENRI. ... A mon cheval..., à César...

Puis le deuxième.

HENRI. ...A Napo, le deuxième...

et boit.
Prenant un troisième il le lève à nouveau...

HENRI. ...A Alexandre, brave et vieux compagnon...

...Puis s'arrête, regarde la fille... et finit de boire.

HENRI. ...Qu'est-ce que vous faites ?

La fille s'est assise près du feu et regarde Henri.

LA FILLE. Moi, je vous regarde !

HENRI. Non... dans la vie, comme on dit.

LA FILLE. Je travaille...

HENRI. Vous gagnez beaucoup ?

Il tend une coupe, mais elle refuse. Il boit d'un coup.

LA FILLE. J'étudie.

Il la regarde, hoche la tête. On discerne déjà les premiers symptômes de l'alcool.

HENRI. Oh là là !

Il verse tour à tour le fond de champagne d'un récipient dans l'autre. Finalement, il boit ce qui reste.

HENRI. ...Vous lisez ?

LA FILLE. Oui...

Henri essaie de se lever. Il titube, perd son équilibre. Finalement, réussit à se redresser.

HENRI. Vous lisez trop..., non, pas trop... Vous lisez mal... Mal à propos. A propos, vous m'aimez, Catherine ?

LA FILLE, *dans un souffle.* Oui...

Henri boit le contenu du récipient qu'il tient à la main.

HENRI. C'est une erreur... Ah ! (*Il boit.*) J'ai tout fait pour vous prouver mon amour...

Le visage d'Henri reflète la mélancolie propre aux gens saouls. Il parle bas, tout près du visage de la fille.

HENRI... Faux... ! J'ai tout fait pour vous aimer.

Il fixe la fille, puis son regard se perd dans le vague, sa tête tombe, se redresse.

HENRI. En vérité je ne vous aime pas, Virginie ! et je ne vous aimerai pas.

Il prend une autre bouteille qu'il débouche consciencieusement, marmonnant.

HENRI. Et pourquoi vous aimerais-je, d'ailleurs ? ...Ce n'est tout de même pas une obligation ? (*Il rit.*)

Le bouchon saute. Il sursaute, regarde le champagne qui déborde et pousse un hurlement de joie. La caméra recule jusqu'à Henri, à genoux devant la fille qui le regarde tristement.
Il boit à même la bouteille.

HENRI. ...Vous n'avez pas soif ?... Dis-toi bien, Henri, qu'elle n'a pas soif...

La caméra recule alors qu'Henri essaie de se lever, titubant, se cramponnant à la bouteille qu'il tient à la main, comme s'il s'agissait d'un point fixe.

HENRI, *hurlant.* A l'abreuvoir ! ... Un puits... Elle résiste ! Elle fait la sourde oreille... Elle sort...

Il revient vers la fille et se penche.

HENRI. La voilà, la vérité...

Il se penche plus près.

HENRI. ...En vérité, je ne vous aime pas et je ne vous aimerai pas... Même... Même si tu t'appelais Martine...

Il boit.
Le visage tiré, les yeux plissés par la fatigue et par l'alcool, le regard perdu dans des rêves éthyliques, il marmonne.

HENRI. ...Et surtout... surtout.., surtout, je ne voudrais pas vous aimer.

Il se tourne, porte la main à sa mâchoire qu'il fait

jouer avec force grimaces, laisse tomber la bouteille. La caméra recule, se dirige vers le lit que nous dégageons en premier plan.

HENRI. ... Dormir..., dormir...

Il tombe sur le lit.
La fille n'a pas bougé.

boudoir de la fille - nuit

Après un panoramique sur les voilages où jouent les effets de feu, le visage de la fille est auréolé de lumière (gros plan).
Elle éteint la lumière de la salle de bains. Elle est vêtue d'un kimono de soie blanche brodé d'or, et, dessous, semble nue.
Elle revient, nous reculons afin de suivre à travers le voilage sa silhouette car elle se penche sur Henri qui dort et l'embrasse au front... puis s'avance vers les lèvres.
La fascination l'emporte très vite sur un reste de crainte. Seul le feu inonde la pièce de sa lumière.
La fille dénoue la cravate d'Henri et entr'ouvre le col de la chemise.
Ses doigts glissent le long du cou jusqu'à la poitrine. Enfin elle s'étend contre lui, se serrant dans ses bras.

FONDU NOIR TRES LENT

boudoir de la fille - matin

A la fenêtre on voit que le jour se lève.
Une lumière blanche éclaire le boudoir.
Quelques pigeons sont venus se réfugier sur la tablette de la fenêtre et dans la pièce.
Henri dort... La fille se penche sur lui..., le regarde dormir... puis doucement se lève.
Peu à peu Henri se réveille : il se redresse, regarde autour de lui, s'assied sur le bord du lit, se passe la main dans les cheveux, fait claquer sa langue pâteuse, regarde sa montre — elle semble arrêtée — la secoue, écoute, rien de plus. Il lève la tête.

HENRI. Quelle heure est-il ?

LA FILLE, *off*. 9 h. 30.

HENRI. Hein ! Bon Dieu !... Vous ne pouviez pas me le dire !

La fille, maternelle, sourit.

LA FILLE. Vous aviez besoin de dormir.

Henri s'est levé d'un bond, il cherche sa redingote là où il l'avait posée la veille, près de la banquette... Dans le mouvement, il marmonne, hargneux.

HENRI. Maternelle avec ça !

LA FILLE. Je vous fais un café ?

HENRI. Ma veste...

LA FILLE. Dans la salle de bains.

HENRI. Hein !

Henri, penché devant la glace, se regarde. Il a triste mine, décoiffé, pas rasé, il passe la main sur sa joue.

HENRI. Oh là là là ! J'ai bonne mine.

Il se redresse, et prend sa redingote ; se retourne, vient vers elle, en enfilant une manche, puis sort de la salle de bains — on recule — il passe l'autre manche.

LA FILLE. On vous attend ?

HENRI. Cinq petites bécasses à dédouaner. (*ph. 8*).

Elle fait un geste d'impuissance.

LA FILLE. Je ne sais pas s'il y a du lait, par exemple.

Elle se retourne. D'un côté la salle de bains où Henri se peigne, de l'autre, le coin cheminée. La fille se dirige vers la porte.
Henri ressort.

HENRI. Hé ! le rasoir..., crac... crac... crac...

Elle se retourne, le regarde sans comprendre.

HENRI. Oui, bon.

On le suit en panoramique à travers la grille. Il se dirige vers la porte du boudoir et sort.
La fille se précipite derrière lui.
Une porte claque. Elle se précipite à la fenêtre...

hôtel particulier Manerville
façade - matin

A toute vitesse sur la contre-allée, arrive un taxi, il freine, en sort Henri qui se précipite comme un fou chez Paul...

salon

Dans le salon, un spectacle de lendemain de bataille. Vautrés dans les fauteuils, quelques invités costumés somnolent encore dans les dernières fumées de l'ivresse.
Un Chabert fait des moulinets avec son sabre.
Surgit en premier plan Henri, Chabert l'apercevant se précipite et se présente.

CHABERT (*Guy Martin*). Chabert !

Henri le regarde, interloqué.

HENRI. Très honoré...

En premier plan de dos. Chabert ; il prend Henri dans ses bras le serrant à l'étouffer.

CHABERT. Dans mes bras, Honoré...

Henri est furieux, cherche à se dégager... tandis que Chabert lui barre le chemin.

HENRI. Imbécile.

CHABERT. On ne passe pas...

Chabert fait un saut en arrière...

HENRI. Mais foutez-moi la paix, non de Dieu !

Il essaie de passer, réussit, court vers une porte... poursuivi par Chabert...

La porte s'ouvre, apparaît Henri, derrière lui s'écrase Chabert. Katia est là, en sous-vêtement, près du lit de Paul. Elle pousse un cri en essayant de cacher sa demi-nudité.

Chabert écarquille les yeux.

CHABERT. Ventre du diable, la belle jument !

Henri se retourne vers Katia.

HENRI. Allez, on s'en va ! Ecoutez, Chabert, ça suffit...

...et pousse Chabert au dehors.

KATIA, *off.* Hein ! qu'est-ce qui se passe... ?

HENRI. On s'en va !

La porte s'ouvre, réapparaît la tête de Chabert.

CHABERT. La consigne...

HENRI. On ne passe pas.

Henri reclaque la porte, tandis que Katia tient un coussin sur son ventre... le dos collé au mur...

HENRI. Allez, habille-toi ; tu prends l'avion.

Il tire sur le coussin.

Katia se réfugie derrière le fauteuil...

KATIA. L'avion ?

La caméra se déplace latéralement pour suivre Katia dans sa fuite.

HENRI. Mais oui, l'Autriche. Tu ne te rappelles pas, non ?

KATIA, *minaudant.* Il ne fallait pas me laisser hier soir.

HENRI, *furieux.* Allez, saute... (*ph. 9*).

KATIA. Je vais pleurer... tournez-vous.

HENRI, *off.* Tu parles.

KATIA. Sale brute.

Bruit de bousculade, d'argenterie, de porcelaine.

La porte s'ouvre : Paul entre avec un plateau de petit déjeuner.

PAUL. Tiens, Henri...

Henri, imitant Paul, lui répond sur le même ton...

HENRI. Tiens, Paul.

Paul en premier plan, propose...

PAUL, *gêné.* Un petit café ?

KATIA. Ma robe...

PAUL. Juste un petit café et vous partez...

Henri prend sur le fauteuil la robe XIX^e^.

KATIA. De quoi je vais avoir l'air ?

HENRI. Et moi, de quoi ai-je l'air ?

PAUL. Tu comprends, tu laisses la petite à ma porte... Tu files comme un fou...

KATIA. J'ai trop bu.

PAUL. C'est vrai... elle ne tenait pas debout.

Henri regarde Katia, il tourne le dos à Paul.

HENRI. Ouais, tu l'as bordée.

KATIA. Je ne sortirai jamais comme ça...

Le salon : la porte s'ouvre et apparaît Henri tirant Katia. Chabert s'interpose.

CHABERT. On ne passe pas. C'est la consigne.

La caméra a suivi Chabert dans son mouvement avant.

HENRI. C'est la jument.

Chabert présente les armes.

CHABERT. Vive l'Empereur ! (*ph. 10*).

A la porte, toujours Paul et son plateau.

KATIA. Mes chaussures, Paul, mes chaussures !...

Paul se précipite dans la chambre — il disparaît, on entend un vacarme de vaisselle brisée.

autoroute sud - voiture - jour

Par un travelling auto on cadre la voiture d'Henri qui file très vite en direction d'Orly.

KATIA. Henri, j'ai l'air d'un vieux chiffon !

Elle tourne vers elle le rétroviseur et y jette un coup d'œil.

HENRI. Ah ! Bon début.

Il ramène le rétroviseur.

KATIA. Je sens que je vais pleurer.

Elle remet le rétroviseur vers elle.

HENRI. Mais laisse ça tranquille.

Il remet le rétroviseur en place.

KATIA. Je n'ai pas de brosse à dents.

HENRI. Je sais, pas de brosse à dents, pas de pince à épiler..., pas de faux cils...

KATIA. Mais qu'est-ce que je vais faire ?

aéroport d'Orly - jour

Henri et Katia arrivent à Orly. La scène est traitée en silhouette. En fait, cette séquence a été réalisée en reportage, caméra à la main.

Henri et Katia rejoignent les mannequins et Willy affolés.

Ils lèvent tous le nez vers un avion qui passe au-dessus de leurs têtes. Ils sont agités, très pressés. Bien qu'il n'ait pas d'autorisation (ni de billet, puisque, lui, ne part pas) pour aller sur le terrain, Henri les conduit tous en courant. Un policier le poursuit.

L'AGENT. Vos papiers...

HENRI, *essoufflé... en courant.* Je ne les ai pas... Je vous expliquerai... On va rater l'avion.

L'AGENT. Vos papiers...

HENRI. Je ne peux pas... pas sur moi, comme ça, tout de suite...

L'AGENT. Voyons les papiers...

HENRI. Vous êtes un drôle, vous...

Un autocar prend en charge l'équipe... Il file vers le bout de la piste...

Et...

Henri ressort devant les bâtiments. Son costume provoque un attroupement.... car il est encore en redingote.

Il s'enfuit en courant et bondit dans sa voiture. Il est tout de même satisfait : l'équipe est partie.

appartement Henri
salle de bains - jour

Henri ouvre les robinets de la baignoire et revient à son bureau...

bureau

...En déboutonnant sa chemise, il regarde le studio à travers les persiennes, se ravise et met en marche le magnétophone qui enregistre les appels téléphoniques lorsqu'il est absent.

MAGNÉTOPHONE. M. Marsay est absent, je suis l'enregistreur automatique, veuillez laisser votre message s'il vous plaît...

VOIX DE DAVIS, *au magnétophone.* Hello Henri, c'est Davis... je viens de rentrer, j'ai couché des filles, je fais un petit somme..., je passe au studio dans la soirée... Au revoir.

Henri jette un coup d'œil sur le plateau où une équipe de cinéma publicitaire opère.

On entend un deuxième message.

MAGNÉTOPHONE. M. Marsay est absent, laissez votre message s'il vous plaît...

VOIX DE LA FILLE, *au magnétophone.* Véronique, Chantal. Marie-Josée attendront Henri Marsay à 17 heures à la Bûcherie, rue de la Bûcherie.

Henri qui retirait son pantalon, marque un temps de surprise, tandis que débute un nouveau message...

salle de bains

Henri entre dans la salle de bains, se laisse glisser dans la baignoire, et disparaît sous l'eau en imitant avec le tranchant de sa main, la sirène d'un bateau.

café "La Bûcherie" - soir

Vu à travers une vitre avec dégoulinade de pluie, l'intérieur d'un café. La fille attend...

La caméra recule, dégageant la devanture du café et Henri qui regarde à l'intérieur...

La fille, assise à une table, lit un livre... Elle consulte sa montre, un peu inquiète. La caméra s'avance sur elle, dégageant derrière elle un étudiant qui soudain s'intéresse à elle.

LE JEUNE HOMME. Quelle heure avez-vous, s'il vous plaît ? (*Un temps.*) ...Vous lisez ?

La caméra avance en gros plan sur la fille dont le visage marque une certaine anxiété. Elle ne semble pas entendre.

LE JEUNE HOMME, *off.* ...Qu'est-ce que vous lisez ?... Ah ! j'ai pas lu ! (*Un temps.*) Est-ce que je peux vous offrir quelque chose ?

La fille se lève, laisse un billet sur la table, sort rapidement.

rues - soir

Dans la rue, la fille jette un dernier coup d'œil autour d'elle, à sa montre, puis s'éloigne.

Henri, caché sous une porte cochère, sourit.

Images des rues...

La fille apparaît au coin d'une rue. Un mouvement latéral nous fait découvrir la fuite de la ruelle où l'on distingue à nouveau la silhouette d'Henri.

Il pleut.

parvis église Saint-Séverin
soir

L'averse surprend la fille... qui se couvre la tête avec son livre..., se précipite vers l'église, y pénètre...

Henri entre dans le champ. Un mouvement travelling le suit alors qu'à son tour il pénètre à l'intérieur.

église Saint-Séverin
intérieur - soir

La fille, à l'intérieur de l'église, contourne la colonne..., s'avance doucement au milieu des chaises. Il fait très sombre.

La caméra se déplace latéralement, la suivant jusqu'à un prie-Dieu où elle s'agenouille.

Nous la cadrons en gros plan. Son visage est trempé, des mèches mouillées collent à son front.

Un temps pendant lequel elle prie, le visage baigné de larmes, puis la voix d'Henri lui parvient mystérieusement.

VOIX HENRI *très grave.* Ne pleurez plus, mon enfant...

Elle sursaute, prête à se lever, à fuir peut-être, mais la voix la retient.

HENRI, *off.* ...Ne bougez pas...

Le visage d'Henri apparaît...

HENRI. ...Comment vous appelez-vous, Martine ?

LA FILLE. Elisabeth...

VOIX HENRI. Vous mentez, Véronique... Avez-vous connu la tentation ?

LA FILLE. Oui...

Henri, à droite, la fille à gauche. Nous dépassons Henri pour cadrer la fille qui veut se retourner, mais la voix l'en empêche.

VOIX HENRI. Reste là... (*Un temps.*) ...date et lieu de naissance ?

La fille, de face, se prête au jeu...
Durant la scène, on reste sur la fille sans jamais voir Henri qui se cache derrière le pilier.

LA FILLE. Les Antilles... 19 ans...

HENRI. Vos parents ?

LA FILLE. Il était beau, je l'adorais, ma mère aussi...

HENRI. Riches ?

LA FILLE. Très riches jusqu'au cyclone...

HENRI. Racontez...

LA FILLE. Un matin, je me suis réveillée avec Léon dans les bras...

HENRI. Léon ! ?

Elle pouffe, puis prend un air grave.

LA FILLE. Mon caméléon... Maman berçait le hamac, le rocking-chair avait les pieds dans l'eau..., mon père se balançait comme d'habitude, comme si rien ne s'était passé...

...Par la fenêtre, on ne voyait plus les plantations de canne à sucre...

Maman disait que Dieu avait fait la moisson...

Beaucoup de tristesse..., l'évocation devient pénible.

LA FILLE, *continuant.* ...On a mis le rocking-chair sur le bateau, on l'a installé sous une véranda, dans le Vaucluse... (*Un temps.*) ... Il a passé le reste de sa vie à essayer de faire du rhum avec du blé...

HENRI. Mais vous ?

LA FILLE. Je cueillais des coquelicots... Je n'aimais pas l'école...

L'ombre d'Henri.

HENRI. Paresse... deux pater...

Elle se retourne à moitié.

LA FILLE. Je suis très gourmande.

La caméra recule. En premier plan, la tête d'Henri qui s'agenouille derrière la fille.

HENRI. Vous avez connu la tentation ?

La caméra revient sur la fille en gros plan.

LA FILLE. Oui.

HENRI, *off.* Vous avez cédé ?

LA FILLE. Non.

HENRI. Alors, vous avez su résister...

LA FILLE. Non !

HENRI, *off.* Allez et péchez en paix...

parvis église Saint-Séverin
soir

Sur le parvis de l'église, apparaît la fille qui regarde le ciel. Il ne pleut plus.
Derrière elle, Henri est là qui lui prend le bras. Elle laisse retomber sa tête sur son épaule... (ph. 11).

HENRI. Vous mentez souvent ?

Elle se dégage, le fixe, fait non de la tête, revient vers lui et pose son front sur la poitrine d'Henri.

LA FILLE. C'est la première fois...

boudoir de la fille - nuit

L'image du visage de la fille en très gros plan. (Le cadre légèrement cassé, la scène se déroule dans un monde un peu irréel créé par la matière du voilage en premier plan.)
La fille sur le dos, Henri couché sur elle, la joue sur l'épaule gauche de la fille. La main gauche de la fille se pose sur la nuque d'Henri qu'elle caresse.
D'abord un cri..., puis une exaltation qui se calme, rythmée par le halètement saccadé des phrases... et un souffle qui revient.

LA FILLE. Je ne l'aimais pas... Je te jure que je ne l'aimais pas...

La caméra recule... lentement, on dégage la nuque d'Henri, son visage et la main de la fille.

LA FILLE. ...Je t'aime..., je ne me rappelle même pas de son nom...

La caméra est à la hauteur du visage de la fille ; nous la cadrons alors qu'elle penche la tête, sa joue sur l'oreiller...
Dans un souffle, un soupir de sensualité...
La caméra glisse latéralement sur les deux corps enlacés. Le visage d'Henri somnole. La fille s'étire un peu, dégageant légèrement le bras qui enserrait le cou d'Henri. (ph. 12).

HENRI. Tu mens !

La fille, le visage au-dessus d'Henri qui n'a pas bougé.
Quelque chose soudain en elle, un cri...

LA FILLE. Je ne l'ai pas aimé... même pas une seconde...

Elle dit la deuxième partie de la phrase à son oreille comme si elle voulait se cacher derrière Henri.

HENRI, *très sec.* Le premier, c'est moi !

LA FILLE. Non ! Henri... ce n'est pas toi...

La caméra avance rapidement sur Henri qui se retourne à son tour.

On perd la fille qui s'est levée, hors du lit... et à travers les voilages, nous avons juste le temps de voir la fille à demi nue disparaître dans la salle de bains.

Henri s'étire, se retourne, regarde autour de lui.

Vu à travers la grille de séparation de la chambre, Henri a noué le drap autour de lui, à la romaine.

HENRI. Qui, alors ?

Il s'éloigne et disparaît vers le passage qui mène à la coiffeuse. Ils se rhabillent.

LA FILLE. Nos parents s'opposaient au mariage, alors nous sommes partis tous les deux, Hermann et moi...

HENRI, *comme pour lui-même.* Comme des grands !...

Henri revient vers la caméra et s'intéresse à une panoplie d'armes dont il prend un poignard et le contemple.

La fille est maintenant dans la salle de bains.

LA FILLE, *off.* On s'est embarqués à Nantucket.

HENRI, *forçant la voix.* Nantucket ?

LA FILLE. Eh bien ! oui quoi ! Nantucket !

HENRI, *sur le ton de l'évidence.* Ah ! oui, sur un baleinier.

Dans la cheminée, il jette une bûche et travaille le feu avec le poignard pour l'attiser.

LA FILLE. Le Pequot, capitaine Achab pour être précis... Je te passerai la houle, les banquises... C'était merveilleux... Je me penchais par-dessus bord et les cachalots venaient me manger dans la main...

Henri, comme s'il connaissait l'histoire, met ses mains en porte-voix.

HENRI. Une femme à la mer... !

La fille passe la tête à la porte de la salle de bains.

LA FILLE. Alors Hermann s'est jeté à l'eau pour me secourir.

Henri fait la brasse.

HENRI. Il nageait, nageait...

LA FILLE. Comme un poisson... Et il a été avalé.

HENRI. Tout cru ?

Ils sont l'un contre l'autre.

HENRI. ...Et depuis ?

LA FILLE, *très naturellement.* Je poursuis mes études...

Henri montre le chat qu'il tient.

HENRI. Très bien... Qu'est-ce que c'est que ça ?

La fille se précipite, le prend dans ses bras...

LA FILLE. Un lion...

HENRI. Il faut appeler un chat un chat...

Il se retourne, montre les livres dans les rayons, derrière lui.

HENRI. ...Et ça !

La fille a toujours le petit chat dans les bras.

LA FILLE, *comme un gosse.* Livre...

HENRI. Exact...

Il se dirige vers la porte-glace. La caméra le suit dans son mouvement, il montre la glace. La fille joue toujours, mais déjà perce en elle un peu d'inquiétude.

LA FILLE. Miroir...

HENRI, *ne jouant plus.* Et derrière...

La fille ne répond pas, elle fourre son nez dans la toison du chat...

Henri prend plusieurs billets de banque dans sa poche..., les montre à la fille.

HENRI. Et ça, qu'est-ce que c'est ?

LA FILLE. Argent.

HENRI. Tu le gagnes ou tu le voles ?

LA FILLE. Curieux...

HENRI, *devant la porte.* Et qu'est-ce qu'il y a derrière la porte... ?

LA FILLE. Un escalier.

HENRI. Très bien. Il conduit où ?

Elle passe ses bras autour du cou d'Henri, veut l'embrasser. Henri se dégage.

LA FILLE. Au château... (*Un temps.*) Tu ne peux pas savoir ce que c'est pour une petite fille de se réveiller toute seule dans un château presque désert.

Henri s'est penché en avant pour attraper sur une petite tablette placée près du lit des cigarettes et son briquet.

HENRI. Où est donc le prince charmant ?...

LA FILLE. C'est toi...

Henri a pris une cigarette, va l'allumer..., éclate de rire...

HENRI. Oh !... Je suis trop vieux.

Le lit. La caméra au fond de l'alcôve... La fille s'est mise debout, traverse le lit.

La caméra recule dans le passage aménagé en penderie, dans laquelle la fille fouille. Henri a saisi un cendrier sur la cheminée, le tient à la main, regarde stupéfait la fille qui lui donne la robe de chambre en le serrant avec ses bras. Elle l'embrasse, très câline.

LA FILLE. Alors, bien alors c'est moi ! Tu vas être superbe comme ça...

Devant une petite armoire, elle se précipite, ouvre les tiroirs, en sort des sautoirs qu'elle tient entre ses mains.

Le reflet d'Henri, vêtu de la robe de chambre, dans la glace-porte...

La fille le rejoint et le couvre de sautoirs, pose sur son front un diadème, puis le pousse vers le lit.

HENRI. Tu es folle !...

LA FILLE. Oh ! si, on va jouer, allez !...

HENRI. Tu es folle, tu vas m'étrangler.

LA FILLE. J'espère.

HENRI. Ça tombe.

LA FILLE, *riant*. Non, non, non. (*Un temps*). Allez, tu dors...

Henri soulève la robe comme une dame de cour et se dirige vers le lit.

LA FILLE. Dors.

La fille apparaît près de la colonne, gaillardement, elle avance... Coup d'œil, à droite et à gauche, elle semble chercher quelque chose, puis se penche, ramasse le coussin éventré, le secoue sur sa tête, le jette, s'avance jusqu'au palier qui précède la chambre. (ph. 13).

LA FILLE. ...Sur mon cheval blanc, j'ai parcouru la forêt couverte de neige..., je me suis arrêtée au pied du château endormi...

La caméra la suit dans son mouvement. Elle est couverte de la laine du coussin... On dirait des flocons de neige.

LA FILLE. Tu dors ?

Henri est allongé, reposant sur le coude, merveilleusement déguisé. A travers le voilage, il ressemble à une jeune femme.

HENRI. Mm... Mm... Je dors...

LA FILLE, *off*. Alors, tais-toi...

La fille derrière la grille, glisse comme un voleur.

LA FILLE. Tout doit être endormi, les escaliers, les couloirs, les esclaves. Devant moi, les portes s'ouvrent sans bruit...

Elle disparaît derrière la cloison.

HENRI. Et tu glisses sur de merveilleux parquets poussiéreux, avec de petits patins feutrés, très très soigneusement découpés dans de très très vieilles couvertures...

La fille apparaît à nouveau derrière les voilages. Il s'est recouché.

LA FILLE. ... Je me penche, j'effleure ses lèvres des miennes..., la Princesse s'éveille... Henri ! tu m'écoutes ?

Henri n'ouvre pas les yeux.

HENRI. Je n'ai rien senti...

La fille recommence son jeu.

LA FILLE. Je me penche...

Henri étend le bras et attire la fille contre lui, l'embrasse tandis qu'ils roulent sur le lit.

LA FILLE. ... Henri, ce n'est pas du jeu. Arrête, Henri ! arrête ! ! !

Ils chahutent sur le lit.
Elle entoure sa poitrine de ses bras, le serre fort contre elle.

LA FILLE. ... Je t'aime, toi...

Le visage de la fille se glisse le long d'Henri. En fait, on voit son visage remonter à la hauteur de la tempe d'Henri qu'elle baise, tout en marmonnant.

LA FILLE, *en lui embrassant la tempe*. ...Sous les yeux, sa peau était douce.

Henri regarde du coin de l'œil la fille. Il sourit narquois, tandis qu'elle lui mordille l'oreille.
Avec son doigt elle caresse le tour de l'oreille. Henri se retourne, regarde la fille qui l'embrasse sur les lèvres.
Elle glisse la main, dégage l'épaule d'Henri qu'elle mord puis passe doucement ses lèvres sur la morsure, pose sa joue, et caresse la peau avec le doigt juste à la naissance du cou.

LA FILLE. ... Mon père l'invitait quelquefois au château pour jouer aux échecs...

Elle dessine la forme de la pomme d'Adam avec son doigt, le menton d'Henri, sa poitrine, alors qu'elle continue son évocation.

LA FILLE. ...Jonathan déplaçait une pièce, il levait sa coupe et derrière le cristal...

Henri donne de petits baisers le long de l'épaule et du cou de la fille.

LA FILLE. ... Je voyais son œil sévère..., j'étais fascinée...

LA FILLE, *continuant*. ... Un soir il est monté dans ma chambre...

Henri se redresse et la regarde.

LA FILLE. ...Je l'ai vu ouvrir la porte, s'approcher de moi...

Son regard qui, jusqu'alors, semblait perdu, se fixe sur Henri qui l'observe.

LA FILLE. ...Il faut me pardonner, Henri !

Il pose sa joue sur l'épaule de la fille qu'il vient de dénuder. A son tour, il mordille la naissance du bras.

HENRI. Te pardonner quoi ?

LA FILLE. Tout ce qu'il y a avant toi...

HENRI. Il n'y a rien avant moi...

LA FILLE. Tous mes souvenirs...

HENRI. Tu les inventes...

Le visage d'Henri apparaît par le haut du champ. Il embrasse les yeux. Elle attire le visage d'Henri contre elle. C'est son visage que l'on garde dans le champ. Elle lui souffle à l'oreille, un peu désespérée.

LA FILLE. Je t'aime, Henri...

Henri se relève, s'assied au bord du lit. La fille, surprise, se redresse à moitié.

(SUITE PAGE 37)

1 GIANI ESPOSITO (*Gérard*)

PARIS NOUS APPARTIENT

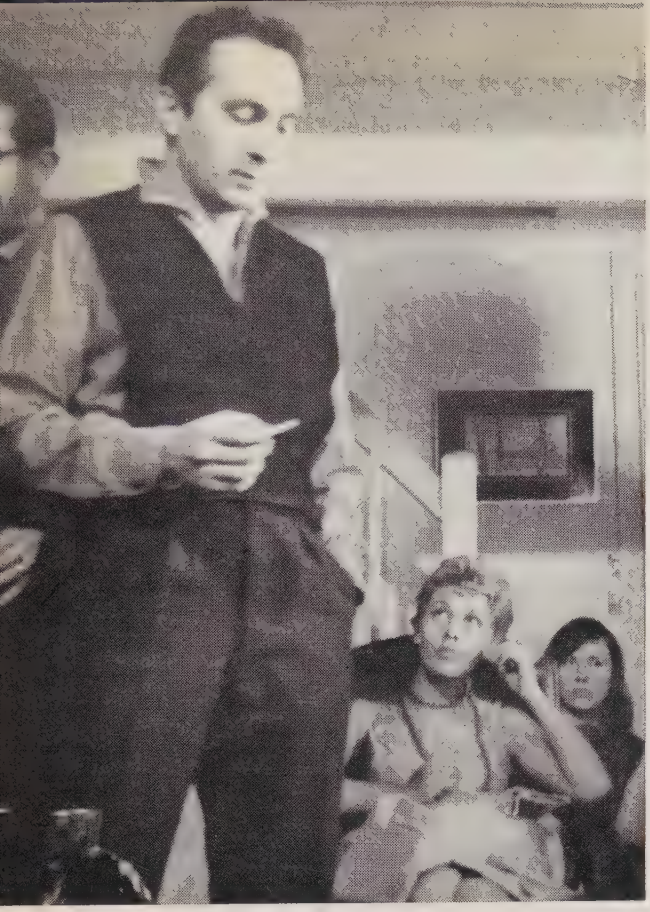
2 *Photo de travail :*
JACQUES RIVETTE, LE RÉALISATEUR, DISCUTANT AVEC FRANÇOISE PRÉVOST ET FRANÇOIS MAISTRE

Réalisation	JACQUES RIVETTE
Scénario et dialogue	JACQUES RIVETTE et JEAN GRUAULT
Images	CHARLES BITSCH
Assistants	JEAN HERMAN et ISABELLE PHAT
Montage	DENISE DE CASABIANCA
Son	CHRISTIAN HACKSPILL
Musique	PHILIPPE ARTHUYS
Interprétation	
Anne	BETTY SCHNEIDER
Gérard	GIANI ESPOSITO
Terry	FRANÇOISE PREVOST
Philip	DANIEL CROHEM
Pierre	FRANÇOIS MAISTRE
Jean-Marc	JEAN-CLAUDE BRIALY

et BIRGITTA JUSLIN, NOELLE LEIRIS, MONIQUE LE PORRIER, MALKA RIBOWSKA, LOUISE ROBLIN, ANNE ZAMIRE, PAUL BISCIGLIA, JEAN-PIERRE DELAGE, JEAN MARTIN, HENRI POIRIER, JEAN-MARIE ROBAIN, ANDRÉ THORENT

ainsi que les silhouettes de CLAUDE CHABROL, JACQUES DEMY, JEAN-LUC GODARD

(*Photo de gauche :* Georges Pierre.)



3

Claude Chabrol
André Thorent,
Louise Roblin.

— Juan est mort...
Il s'est tué.

PARIS NOUS APPARTIENT

Si j'essaie de résumer d'un mot l'aventure de
je n'en trouve pas d'autre que celui-ci : une
avortée, peut-être, mais ce risque n'était-il p
ture ? Aventure de quoi ? D'une idée, d'une
proposée, écartée, reprise, déformée, refu
enfin d'avoir tout voulu ramener à elle. U
une histoire construite sur une idée ; j'a
d'une intrigue à forme policière, de ra
idée ; c'est dire qu'au lieu de dévoiler en f
première, le dénouement ne peut ici que l'
eu lieu que le lieu. »

Aucune idée ne peut prétendre expliquer l
l'étendue du réel qui, parce que réel, la dé
contradictions. Et bien sûr, on peut croire à
que l'on va découvrir le sens de l'unive
appartient ; et Péguy peut en effet le dire
au même moment, que Paris n'appartient

Giani Esposito, Françoise Prévost,
Betty Schneider.

Gérard : Toute cette pourriture, cette corruption, cela ne vous dégoûte pas ? Si vous avez envie de rester jusqu'à la fin... moi pas.

4

ris nous appartient,
ıture — inachevée.
e propre de l'aven-
ıothèse, tour à tour
avilie — épuisée
ım est, en général,
ssayé, en m'aidant
ır l'histoire d'une
e partie l'intention
ir : « Rien n'aura

ınde, épuiser seule
ra toujours par ses
gt ans, ou à trente,
et que Paris vous
ais c'est qu'il sait,
ersonne.

Jacques RIVETTE

5

Betty Schneider
et Jean-Claude Brialy.

JEAN-MARC : Qu'est-ce que tu penses, toi, de ce *Périclès* ?... Si ce n'était pas signé Shakespeare...!

6

Anne Zamire.

— Vous trouverez son adresse, mais ne dites pas qui vous a parlé de lui.

Paul Bisciglia,
Betty Schneider,
Henri Poirier,
et Giani Esposito.

Une répétition du *Périclès* (Acte IV, Scène III.)

7

8

Daniel Crohem
et Françoise Prévost.

TERRY : C'est de ma faute. Tout est de ma faute. J'ai cru l'aider... J'ai tout précipité.

PARIS NOUS APPARTIENT

Betty Schneider,
Henri Poirier.

— « Est-ce le vent d'Ouest »... ? (*Périclès*. Acte IV, Scène II.)

9

(SUITE DE LA PAGE 32)

HENRI. Tu me fatigues, mon amour...

Il se retourne vers elle, le visage dur, bien décidé à dire ce qui lui pèse.

HENRI. ...Tu me fatigues avec tes voyages, tes dentelles, tes vieux messieurs, ta vie princière... Tout ça, c'est vieux..., ça sent le moisi... (*Hurlant dans sa direction.*) ... C'est dépassé... ! ! !

Elle s'est redressée, livide.

LA FILLE. Tais-toi, Henri. Je t'en supplie !

Henri, fou de rage, adopte un ton sec, scandant bien ses mots comme pour frapper encore plus fort.

HENRI. Ton père était clerc de notaire dans une petite ville de province ou de petite banlieue et ta mère reprisait les mêmes chaussettes depuis trente ans...

Il se dirige nerveusement vers la cheminée et adopte le ton d'une mère fière de sa progéniture...

HENRI. ...Oui ! Madame, ma fille est à Paris, à la Sorbonne, elle fait sa licence de lettres... (*Un temps.*) ...Elle loge chez sa tante..., une sœur de mon mari...

La fille, qui s'est levée, s'approche de lui, le suppliant, sans être bien sûre de sa fureur.

LA FILLE. Tu as trop d'imagination, Henri.

HENRI. Venant de toi, c'est flatteur...

Elle tourne autour de lui, affolée...

LA FILLE. Je ne te cache rien...

Henri se retourne vers elle, puis se précipitant contre la glace qui dissimule la porte, tape dessus, comme un fou.

HENRI, *menaçant.* Allez, donnez-moi la clef !

La fille éclate de rire et essaie d'ironiser.

LA FILLE. Les petits poissons l'ont mangée...

Brusquement Henri la gifle. Elle en reste suffoquée, va s'écrouler.

HENRI. Christine... Virginie... Caroline et puis quoi encore ?

Il la rattrape par le col de son kimono, la ramène contre lui. Il détache bien ses mots.

HENRI. ...Comment t'appelles-tu ? Quel est ton nom si tu préfères ? C'est une question simple, ça !... Tu es étudiante, tu ne gagnes pas ta vie, alors comment manges-tu ? Qui te donne de l'argent ? Capito ?

Il la lâche. La fille le regarde, affolée, des larmes dans les yeux.

LA FILLE. Je t'aime. Ça ne te suffit pas ?

HENRI, *cynique.* Henri Marsay veut savoir avec qui il couche...

La fille, livide, tente un dernier geste vers lui, sanglotant...

LA FILLE. Avec moi, Henri...

...Et se jette dans ses bras. Il la caresse, la console, s'attendrit.

HENRI. Mon petit oiseau sous la pluie..., calme, là, calme, bien calme..., calme-toi...

court de Squash - jour

La caméra se trouvant au fond du court, Henri et Paul disputent avec acharnement une dernière balle. Henri frappe avec force, avec brutalité, avec rage. Paul se démène de façon désordonnée, n'est plus qu'un pantin dans les mains d'Henri qui fait le point et gagne la partie.

HENRI. Est-ce que je peux encore quelque chose pour toi, mon cher Paul ?

Paul, adossé au mur, se plie, courbé par l'essoufflement.

PAUL. Oui, j'ai oublié ma serviette...

La caméra se déplace latéralement pour dégager la porte qu'Henri ouvre. Il regarde Paul avec ironie.

HENRI. Ah ! tu fais des progrès. J'allais te demander la tienne.

Paul se dirige vers la porte.

PAUL. Je suis désolé, Henri... je l'ai oubliée...

Les deux hommes s'éloignent dans le couloir. Au passage, la réplique d'Henri.

HENRI. Alors, pourquoi me demandes-tu la mienne ?...

porte club de Squash - jour puis intérieur voiture Henri

Vue à travers la glace ouverte de la portière, la porte du Club. Henri, suivi de Paul, ouvre la portière.

Paul s'assied à droite. Il se met de profil.

PAUL. Où allons-nous ?

HENRI. Je vais t'apprendre à dominer Paris.

Henri met la clé de contact.

Paul, qui cherchait un paquet de cigarettes, le trouve vide.

La voiture démarre lentement.

La voiture s'arrête devant un tabac.

HENRI. Tu prendras deux Regalias. Il est moins coûteux de t'offrir un cigare que de te prodiguer ma cervelle.

PAUL. Ah ! Tu comptes avec tes amis...

HENRI. Avec eux seulement.

cabine ascenseur Tour Eiffel jour

Paul regarde Paris.

PAUL. C'est drôle, hein ? Je n'y suis jamais monté !

HENRI. Pendant dix ans, j'y suis monté deux fois par jour... le matin avec le soleil et le soir avec une femme.

Tour Eiffel - 3e étage - jour

Nous sommes au 3e étage de la tour Eiffel. En premier plan, accoudé à la balustrade, Henri.

Plus loin, au coin de la terrasse, Paul. Ce dernier se retourne et se dirige vers Henri qui s'adosse à la balustrade, allumant un cigare. Paul s'accoude. Il fume également un cigare.

HENRI. Ah ! la bonne chose qu'un cigare ! Voilà ce dont un homme ne se lassera jamais ! (*Un temps.*) ...Es-tu déjà monté en avion, Paul ?

PAUL. Oui...

HENRI. Tu as déjà lâché des bombes ?

PAUL, *surpris.* Non.

Henri tend la main en montrant un point dans l'infini.

HENRI. Eh bien, tu vois, tu les lâches ici... Elles tombent là-bas...

Il tape sur son cigare, faisant tomber la cendre.

HENRI. ...Secoue ta cendre, Paul. Secoue, secoue...

Paul, dont le cigare semble éteint, tire dessus, bêtement...

HENRI. ... Elle vole vers Puteaux, Suresnes, Courbevoie. Secoue, Paul..., secoue. (*Délirant.*) ... Il faut alimenter le grand pot au noir... Il faut que chacun ait sa part de Regalia...

Paul essaie d'allumer son cigare, mais le vent l'en empêche.

HENRI. Secoue aussi sur Neuilly... Tu répands la bonne odeur... mais c'est toi qui fumes... (*Un temps, puis, pensif.*) ...Ma parole, l'homme est un bouffon.

Ils quittent la balustrade.

HENRI. ... Tu penses aux chienchiens, Paul.. ?

Henri se penche sur le vide à nouveau.

Paul, désarçonné par ce brusque changement de ton, vient à côté de son ami.

PAUL. Tu n'es pas sérieux...

HENRI. Très sérieux.

PAUL, *affolé.* Je ne te comprends pas...

HENRI. Nous avons parié, tu as perdu...

PAUL. Mais je te les rachète.

HENRI. Combien ?

PAUL. Cinquante mille...

HENRI. D'accord.

Paul suit rapidement son ami qui s'éloigne.

PAUL. Bon, tu les auras demain.

Henri se retourne.

HENRI. Tout de suite.

PAUL. Mais..., je n'ai pas la somme sur moi.

HENRI. Fais-moi un chèque.

PAUL. Mais...

Il soupire, sort son chéquier, et suit Henri.

façade Sorbonne - jour

La façade de la Sorbonne. Des élèves sortent.

En premier plan, en amorce, l'arrivée de la voiture d'Henri.

La fille, sur le trottoir en face, souriante, s'approche.

La caméra s'avance latéralement, accompagnant la fille jusqu'à ce qu'on dégage la portière et le visage d'Henri.

LA FILLE. Ah ! Tu m'espionnes ?

Henri sort la tête et gentiment dit.

HENRI. Non, j'attends.

La fille se précipite et s'assied très heureuse.

LA FILLE. On va chez nous ?

La voiture démarre.

quai d'Anjou - île Saint-Louis jour

Les quais... La voiture s'arrête le long du trottoir, de façon que l'on cadre la fille qui regarde à l'extérieur, étonnée.

LA FILLE. Je croyais qu'on allait chez moi ?

HENRI. J'en ai pour une seconde...

LA FILLE. Je vais avec toi.

Il sort, tandis que la fille entrouvre la portière. Henri se tourne vers elle, ironique.

HENRI. Tu m'espionnes ?

La fille se dirige vers Henri qui la prend gentiment dans ses bras. En se faisant câline, elle dit.

LA FILLE. Non, je t'accompagne.

Par panoramique, on découvre l'enfilade des immeubles sur les quais de l'île Saint-Louis.

Ils se dirigent vers la porte de l'un d'eux...

île Saint-Louis
escalier immeuble d'Eléonore
jour à effet

Plongée dans les escaliers : la lumière s'allume. En riant comme des enfants, ils commencent à grimper les escaliers. Soudain la lumière s'éteint.

LA FILLE. Henri, tu allumes ?

On distingue avec peine la fille, juste un morceau de rampe et une fenêtre. La fille cherche à tâtons la rampe.

LA FILLE. ...Henri... J'ai peur. Là, tu es content ?

Henri a dû se cacher, elle s'énerve...

LA FILLE. ...Allume, on ne voit rien. (*Un temps, puis un peu effrayée.*) ... Henri..., Henri, tu es là ? ... J'ai peur...

Une main se colle à sa bouche, une autre sur le cou, elle étouffe un cri...
C'est Henri. Il rit, l'embrasse ; elle se réfugie dans ses bras.
Henri s'éloigne d'elle, monte quelques marches, lui tend la main...

HENRI. Donne-moi ta main...

On les suit en panoramique dans l'escalier obscur.

LA FILLE. C'est ici que tu conduis tes victimes.

Henri sourit et de la tête fait un mouvement affirmatif.

LA FILLE. ...Le poignard ou le poison ? ...Tu les étrangles, hein ?...

Henri se penche sur elle..., l'embrasse... Ils sont sur un palier... et avancent pour prendre l'autre moitié d'escalier.

LA FILLE. ... Avec un bas ? ... Non, avec un fil de soie... Tu les regardes mourir et tu fais une photo.

HENRI, *désinvolte.* Deux par sécurité.

LA FILLE. Classique obsession sadique d'origine professionnelle.

La fille s'adosse au mur et joue la terreur. Henri s'avance sur elle, comme pour l'étrangler. Elle sourit.

LA FILLE. ...Et naturellement, tu les enterres.

La fille qui recule.

HENRI, *grogne affirmativement.* Mm..., m...

LA FILLE. La nuit, tu reviens les déterrer ...et tu prends une autre photo...

Elle est adossée contre le mur. Il l'embrasse.
Elle le repousse...

LA FILLE. Vous êtes découvert... Monsieur Syberten.

En amorce, les marches de l'escalier à gauche. Henri s'avance sur elle, adopte le ton menaçant de l'assassin qui va éliminer un témoin.

HENRI. Et alors...

La fille monte les marches de dos. Elle recule, jouant la frayeur...

LA FILLE. Le tribunal décide que, déclaré coupable de meurtre avec préméditation... (*Un temps.*) ...Bris de grille, violation de sépultures, exercice monstrueusement incongru de votre profession...

La fille reculant toujours..., grimpant ainsi les marches... Elle montre du doigt Henri.

LA FILLE. ...Vous, Robert Syberten, serez livré par le shérif du Comté de Los Angeles... au directeur de la prison d'Etat..., lequel sera chargé de vous mettre à mort le neuvième jour du mois de septembre... de l'année mil neuf cent soixante et un... du Seigneur..., de la manière prévue par les lois...

L'escalier en haut. Henri penché sur la fille..., elle est maintenant assise sur une marche..., se cache le visage... quand apparaît une silhouette.

L'OMBRE. Dieu aie pitié de votre âme...

Penché sur la fille, on distingue un vieillard long et sec. La fille pousse un cri...
Cenci (c'est le vieillard) tient très courtoisement les mains de la fille, l'aidant à se relever. Affolée, elle se redresse, monte rapidement sur le palier. L'homme salue courtoisement et descend.

LA FILLE. Qui est-ce ?...

Henri, devant une porte, sort son trousseau de clés de sa poche, ouvre.

HENRI. Cenci..., François Cenci..., il habite au-dessus...

La fille se dirige vers la porte au moment où il l'entrouvre.

île Saint-Louis - appartement
Eléonore San Real - jour

Ils entrent. La fille s'avance en regardant autour d'elle la décoration insolite et raffinée des lieux. Sur un mur, une grande tapisserie Renaissance, de vieux meubles florentins font le pendant avec un coin de bibliothèque constituée d'un puzzle d'étagères.
La fille se rapproche et son regard se fixe sur...

LA FILLE. C'est toi... ?

Pendant ce temps, Henri a ouvert un secrétaire dans le coin bibliothèque. Il fouille dans un dossier.

HENRI. Quoi ?

Une photo de bébé nu, couché sur une fourrure dans une pose très classique (gros plan de la photo). Elle insiste, comme si elle était sûre du contraire.

LA FILLE, *off.* Là, c'est bien toi ?

Henri s'est approché de la fille, regarde la photo, cligne de l'œil à la fille.

HENRI. Non... c'est elle !

LA FILLE, *affolée.* Qui est-ce ?... Allez, son nom ? C'est une question simple, ça !

Henri regarde la fille, souriant. Elle comprend que ce jardin secret lui est interdit et rompt les armes avec gêne, tandis que, debout près du lit, Henri a saisi le téléphone sur la tablette de nuit.

Il a étalé le dossier pris dans le secrétaire, sur le lit et se penche dessus, cherchant un papier.

Il fait le 10. *Dans la pièce silencieuse, on entend la tonalité téléphonique.*

La fille semble s'occuper du répertoire musical, mais son regard se porte sur Henri.

LA FILLE. Tu aimes Corelli ?

HENRI, *absorbé.* Beaucoup... (*A l'écouteur.*) L'Autriche, S. V. P. ...

LA FILLE. Moi, j'adore Corelli.

HENRI, *absorbé.* C'est ton droit !

La fille a tourné la tête vers lui, elle l'observe avec curiosité et inquiétude. Il raccroche, refait le 10, *attend.*

HENRI. ...Je suis Médicis 38-02... Je voudrais l'Autriche... Je voudrais l'hôtel de l'Alpe à Innsbruck..., oui, de l'Alpe..., avec préavis pour Mme San Real...

La caméra s'avance en gros plan sur la fille qui semble lutter contre une émotion violente. (ph. 14).

HENRI, *off.* ...Eléonore San Real... c'est ça... Merci.

Henri, qui sent que la fille n'est plus près de lui, sans se douter de rien, désinvolte, souriant, se retourne et raccroche.

La fille le regarde, affolée. En elle, quelque chose s'est brisé.

HENRI. Ne sois pas bête, c'est une amie...

Il la fixe, croyant à de la jalousie.

HENRI. ...Ma meilleure amie...

La fille n'a pas bougé. Elle semble être paralysée et fixe, désespérée, Henri, qui tend les mains, lui caresse la chevelure, la serre dans ses bras, prend son visage entre les mains pour la calmer.

HENRI. Léo... c'est tout dire..., c'est une copine.

Il veut l'embrasser. Elle se dégage en détournant la tête.

La sonnerie du téléphone la délivre.

Henri, qui ne comprend rien, lâche la fille et saisit le téléphone.

HENRI. Allô !... Allô !... Léo...

En premier plan, nous avons la main d'Henri. Sur la partie droite, la fille sort.

HENRI. Comment ça va ?... Moi, très bien... Je suis chez toi... Oui... elle est là...

Henri, assis sur le bord du lit, ouvre le dossier, sort une photo épinglée à une lettre.

HENRI. Oui, je l'expédie ce soir pour New-York...

Il éclate de rire à une plaisanterie d'Eléonore.

île Saint-Louis
quai d'Anjou - jour

La fille approche du parapet pour surplomber la Seine. Au-dessus d'elle, les arbres perdent leurs feuilles.

Elle est rêveuse... Sur le trottoir, bordant le parapet, le vieux Cenci...

CENCI. Une figlia del Tevere... François Cenci... Tout à fait ravi, Mademoiselle.

Il passe derrière la fille et se penche à son tour.

CENCI. ...Le temps est humide... en automne, rien ne vaut le bourgeon de sapin.

Il la regarde, voit qu'elle est triste et lui tend une tabatière ouvragée Renaissance Italienne, pleine de bonbons... Elle n'ose pas porter le bonbon à sa bouche. Elle semble croire à un poison. Comme il comprend. il en prend un.

CENCI. Je les fais venir d'Italie...

Elle porte le bonbon à sa bouche, renverse la tête, fermant les yeux, attendant la mort... (*Gros plan.*)

CENCI, *off.* Très, très heureux, Mademoiselle.

Elle ouvre les yeux... une larme. Un temps très long. Elle reste pensive... Sur son visage, une infinie tristesse qui suit le désespoir...

HENRI, *off.* Il t'a offert un bonbon.

Elle fait signe que oui de la tête...

HENRI, *off.* Crache, crache...

Elle crache le bonbon...

La fille pleure.

Henri est maintenant près d'elle. Il a un disque sous le bras.

HENRI. Tu aimes Corelli, je crois.

LA FILLE. C'est mon droit.

HENRI. Tiens.

Il lui tend le disque...

(*Sur cette image débute la musique de Corelli.*)

boudoir de la fille - nuit *

Le bras du pick-up sur le disque qui tourne... (musique de Corelli qui enchaîne).

Henri, allongé sur le côté, face à la cheminée, feuillette une revue d'art. La fille est allongée en travers, la tête reposant sur la poitrine d'Henri. Elle joue avec le chat. La sonnerie du téléphone se fait entendre.

La fille se retourne, on discerne dans son regard une anxiété croissante.

Le téléphone en premier plan. En second plan, Henri et la fille qui se regardent.

D'un geste rapide, il étend le bras, pose la main sur l'écouteur.

Il discerne son trouble. La fille a une réaction rapide, muette, le suppliant du regard de ne pas décrocher.

Elle est à genoux, près de l'appareil. Henri lève le doigt, libérant l'écouteur. Elle hésite avant de décrocher.

Le visage d'Henri se coule près du sien et, en même temps, par jeu, met son oreille près de l'écouteur...

Il fait de sa curiosité un jeu amoureux. Elle raccroche.

LA FILLE. Tu es méchant.

HENRI. Ne t'inquiète pas, on va rappeler...

Elle se tourne vers lui, se justifiant sur un ton amoureux et faussement dégagé.

LA FILLE. Tu comprends, Henri ? Je ne veux pas qu'on nous dérange... Nous sommes chez nous..., ici.

HENRI. Justement, tu exagères...

LA FILLE. Pourquoi ?

HENRI. C'était peut-être pour moi.

LA FILLE. Tu as donné mon numéro ?

La fille est subitement inquiète, mais toujours tendre. C'est presque un reproche qu'elle adresse à Henri qui se lève et, désinvolte, se dirige vers l'entrée où se trouve sa gabardine.

HENRI, *jouant.* Ah ! non..., au fait... ! Alors, c'était pour toi... Elle va être furieuse, tu sais...

LA FILLE, *inquiète.* Qui ? Qui va être furieuse ?

Henri revient vers la fille, sourit en insinuant.

HENRI. La femme de tonton...

La fille se calme et triomphant avec discrétion, l'embrasse.

LA FILLE. Tu es jaloux ?

Henri s'assied de nouveau près d'elle.

HENRI. C'est trop beau ! Tu n'oses pas y croire ... eh bien tu as raison : je ne suis pas jaloux.

Il la prend dans ses bras... et elle joue la déception.

LA FILLE. Alors, tu es curieux.

HENRI. Pourquoi ? Tu n'as pas de secret pour moi !

La fille le regarde, elle ne joue plus...

LA FILLE. Henri, on ne va pas recommencer ? N'es-tu pas heureux ?

HENRI. Son nom ? C'est une question simple, ça.

La fille sursaute, gênée, alors que retentit à nouveau la sonnerie du téléphone. Un certain effarement.

En premier plan le téléphone. En second plan, l'un près de l'autre, la fille et Henri.

Dans un même mouvement, ils se jettent tous les deux vers l'appareil. C'est elle qui décroche.

Henri se jette sur elle, saisit l'écouteur qu'il arrache. Elle essaie de le lui arracher à son tour, le boxe de ses poings rageurs, le griffe. Il lâche l'écouteur. On devine un peu plus loin l'écouteur. Henri tend la main pour l'attraper. La fille lutte pour l'empêcher.

Le regard d'Henri se porte sur le combiné.

La fille lutte toujours, son visage se crispe. Elle secoue la tête négativement, alors qu'Henri saisit l'écouteur et se recule violemment. De son dos, il heurte le pick-up que nous dégageons, alors que la caméra recule. Le bras du pick-up dérape, crissant la musique qui déraille et s'arrête. Le socle du téléphone bascule. (ph. 15).

La fille, terrorisée, fixe Henri qui a maintenant l'écouteur à l'oreille. Puis elle se jette sur les mains, tirant sur le fil. Elle arrache le fil et se laisse aller, le front contre la tapis, essoufflée.

Henri la regarde, jette l'écouteur, se jette sur elle, la relève brusquement et la tient aux épaules, la secouant brutalement.

HENRI. Mais, tu as peur !

LA FILLE. Lâche-moi, Henri !

HENRI. Je le vois bien que tu as peur..., mais qu'est-ce qui te fait peur ?

Elle se dégage des mains d'Henri et le regarde, désespérée.

LA FILLE. Ne me touche pas, Henri...

HENRI, *dur et ironique.* Tu crèves de peur...

Encore plus affolée, la fille se jette dans les bras d'Henri, s'y blottit, sanglote.

LA FILLE. Emmène-moi, Henri..., loin..., très loin...

HENRI. A Pékin... ou à Nantuket ?

Il réussit à se dégager, se recule.

HENRI... Ah non, j'y suis !... au bois dormant..., mais on dormirait debout..., qu'en penses-tu ? Bien mieux ! On pourrait peut-être demander asile au vieux Jonathan.

LA FILLE, *suppliante.* Chez toi, Henri...

HENRI. Enfin une idée saine..., chez moi..., mais d'accord..., tout de suite..., tu es prête ?

Elle se blottit dans les bras d'Henri... se serrant très fort contre lui.

LA FILLE, *câline.* Tu me garderas près de toi..., tu me cacheras (*Un temps.*) ...Epouse-moi, Henri...

HENRI, *sursautant.* Epouser qui ?

Il écarte légèrement la fille qui lève vers lui son visage, naïvement...

* Cette scène est beaucoup plus rapide dans la version définitive, plus elliptique.

LA FILLE. Moi !

Henri la regarde, déconcerté, sourit..., son regard se durcit..., il tient la fille à bout de bras.

HENRI. Mais qui, toi ?... Véronique ? Virginie ? Josiane ou Marie Valentine ? (*Plus dur.*) ...Monsieur Henri Marsay, acceptez-vous de prendre pour épouse... (*Un temps.*) ...Mademoiselle ?...

Il fait semblant de chercher le nom... et hausse les épaules, découragé.

HENRI, *reprenant.* ...Là c'est la panne, tu comprends ? La noce est dans l'eau...

A ces mots, Henri se dirige vers l'entrée, prend sa gabardine, se retourne près du seuil...

HENRI... Laisse-moi 24 heures pour enterrer ma vie de garçon !

La fille, debout, regarde Henri qui, grimpant les deux marches, va sortir. Elle hurle.

LA FILLE. Henri !

Il se retourne, alors qu'elle se précipite vers lui, et dit, gentiment.

HENRI. C'est moi.

LA FILLE. Mais... je vais mourir !

HENRI. Tu as tout ce qu'il te faut ?

La fille est en plein désarroi...
Un instant plus tard, on entend le moteur d'une voiture qui démarre.
Elle éclate en sanglots.

rue - près de l'appartement de la fille - nuit

La rue en pente.
La voiture d'Henri file vers le haut de la côte. Soudain, elle s'arrête.
Henri coupe le contact et revient vers la maison de la fille.

intérieur cour de service boudoir de la fille

En fond, la petite porte qui s'ouvre. Henri apparaît et ferme la porte derrière lui.
La fenêtre du boudoir de la fille est allumée.
Henri se dirige vers la petite porte de l'escalier.

escalier boudoir de la fille nuit

La lucarne où se dessine la silhouette d'Henri qui s'approche du boudoir et, doucement, après avoir écouté, entrouvre la porte.

boudoir de la fille - nuit

Vue du coin chambre, la cheminée où brûle un feu de bois. Une lampe sur le sol éclaire seule le coin vitrine, près de l'entrée. La porte entrouverte, la silhouette d'Henri se reflétant dans la porte-glace ouverte à moitié. Un rais de lumière passe et zèbre le tapis.

hôtel particulier - nuit

La porte-glace n'est que le recto d'un des deux panneaux bibliothèque, cette dernière constituant une espèce de loggia. En amorce, une rampe de fer forgé. Les premières marches d'un escalier semi-circulaire qui s'enfonce dans l'obscurité. Henri se déplace le long de la rampe.

Il ouvre une porte et nous découvrons, grâce à la lueur de sa torche, une chambre vide, luxueuse.

A travers les éléments géométriques de la rampe de l'escalier, la silhouette d'Henri se dirige vers les escaliers.

Retentit la sonnerie du téléphone. Le faisceau de la torche balaie la pièce et éclaire en premier plan l'appareil téléphonique. Nous sommes dans un immense salon meublé à l'ancienne.

Tapie dans un recoin de la pièce, se tient la fille affolée.

La caméra avance sur Henri alors que, près de l'appareil, il hésite à décrocher, obéissant à son amour-propre ainsi qu'à la crainte inconsciente qu'on éprouve devant l'ultime révélation.

Il se retourne, regarde autour de lui.

(*La sonnerie se fait toujours entendre.*)

En premier plan, il éclaire avec sa torche une table de billard. Sur le tapis, des boules, deux queues. Il s'approche du billard, pose sa torche et fait quelques points.

Durant ce jeu, nous avançons sur lui et l'on entend le bruit des boules qui se carambolent. (*Sonnerie du téléphone. Bruit de boules.*)

Gros plan du visage de la fille chez qui monte l'angoisse. Elle est à bout de nerfs. On sent qu'elle va se mettre à hurler. Le bruit des billes et de la sonnerie du téléphone la rend folle.

En fond, Henri jouant avec les billes, seulement éclairé par la torche. La sonnerie s'arrête. Henri pose les billes et repart en inspection.

Sur un piano, un cadre de dos qu'il éclaire. Henri le retourne ; il est vide. Soudain, le bruit d'une porte qui claque faiblement.

Vue prise de dessous le piano : en premier plan, les jambes d'Henri, au fond, une porte qui se ferme. Henri l'éclaire avec sa torche, c'est ce qui nous permet de voir le pêne tourner.
Henri sourit.

La fille, à droite, en premier plan. La porte s'ouvre lentement sur le fond, le rond lumineux de la lampe-torche éclaire une penderie. Apparaît la silhouette d'Henri qui se dirige vers la penderie, contourne un lit dans lequel il bute.

Violemment, Henri ouvre la penderie, éclaire des vêtements féminins, en sort des robes, s'arrête surpris et regarde devant lui..., tandis qu'on distingue des cintres, des chemisiers à cols masculins, des robes. Il saisit les cintres, se retourne, regarde les chemisiers avec curiosité.

HENRI. Çà, ...alors !

De dos, face à la penderie, Henri jette les chemisiers sur le lit, fouille encore, ouvre des tiroirs où il trouve des lingeries de femme. Dans sa main il tient un bas de soie. Soudain son regard se fixe.

On distingue dans le tiroir des lingeries de toute sorte. Déconcerté, Henri éclate de rire, tandis que la fille se met à hurler, ce qui arrête son geste.

HENRI. Çà alors...

LA FILLE, *off.* Henri !

Il se retourne, la caméra se déplace latéralement de droite à gauche pour dégager derrière la porte la fille qui, le front contre le mur, n'osant pas regarder Henri, supplie.

LA FILLE. ...Tais-toi, je t'en prie...

Henri rit de plus belle.

LA FILLE. ...Tais-toi... tais-toi... tais-toi... tais-toi...

Elle se retourne. On n'entend plus Henri.

LA FILLE, *à bout...* Parle, Henri, fais ce que tu veux, tue-moi, mais ne ris plus...

Henri s'approche d'elle, joue avec une breloque et la fixe.

LA FILLE. ...Parle, Henri, parle... parle-moi...

HENRI, *désinvolte.* Le tribunal vous déclare coupable de cachotterie au deuxième degré, de mensonges avec préméditation...

Il lève la main dans laquelle il tient toujours le bas de soie, le regarde, le tend entre ses mains... et le plisse autour du cou de la fille, comme pour l'étrangler.

HENRI. ...D'exagération grave et désordonnée des sentiments..., de parodie d'affection...

LA FILLE. Je t'aime, Henri... ça, c'est la vérité..., je ne t'ai jamais menti...

HENRI. Tu m'excuseras, je n'ai pas de fil de soie.

Il se penche sur elle pour tirer.

LA FILLE. Tu seras très malheureux, après...

HENRI, *souriant, glacé.* Penses-tu ! Je n'ai pas de mémoire...

LA FILLE, *à voix très basse.* Tue-moi, Henri... tue-moi...

Les mains d'Henri serrant le nœud qu'il fait avec le bas.

HENRI. Classique obsession féminine d'origine littéraire.

Elle ferme les yeux, elle commence à suffoquer.

HENRI. Que Dieu ait pitié de votre âme...

Il fait un joli nœud autour du cou, comme on noue une cravate. La fille ouvre les yeux.

Henri prend sa torche, revient sur la fille, sourit en regardant le bas de soie noué autour de son cou et sort.

HENRI. Très, très joli...

La fille se jette sur le lit en sanglotant.

studio Marsay
le plateau - petit matin

La porte du studio s'ouvre. Henri allume un projecteur à côté de la porte d'entrée. Nous découvrons une forêt de mannequins d'osier. (ph. 16).

Henri regarde ça d'un œil morne, se dirige vers la porte du labo. Dans celle-ci, une photo enroulée sur un fil de nylon, sèche.

De sa main, Henri déroule la photo. Le visage de la fille apparaît. Il la contemple un instant et d'un geste brusque, il tire sur la photographie qui se décroche. Il l'emporte avec lui en sortant du labo.

studio Marsay
le bureau

En fond, la porte s'ouvre. Le bureau est plongé dans la pénombre. Henri le traverse en venant vers la caméra et ouvre une autre porte puis entre...

studio Marsay
la bibliothèque

...dans la bibliothèque. L'électricité lutte avec la lueur du matin.

Sur la table, un paquet de pellicules, la mallette d'Eléonore, celle avec la chaînette d'or. Elle est ouverte. Eléonore, près de la fenêtre, est là..., attend, les bras croisés.

HENRI, *off.* Tiens...

Elle s'approche, vient l'embrasser.

ELÉONORE. Bonjour, mon grand !

Henri embrasse affectueusement Eléonore.

HENRI. Ça a bien marché ?

ELÉONORE, *se dégageant.* Sinon, je ne serais pas là...

HENRI. C'est vrai, je ne t'attendais que demain...

Eléonore met dans sa mallette quelques affaires de toilette et pousse (en premier plan) les paquets de pellicules, plus d'autres qu'elle sort de sa mallette.

ELÉONORE. Tiens, c'est à développer en priorité...

Henri saisit les paquets, bâille...

ELÉONORE. Tu as une drôle de mine, toi ! Des ennuis ?...

HENRI. Ah ! tu ne peux pas savoir... !

Il déroule une photo, la regarde...

HENRI. ...Tu ne peux pas savoir. Tiens, regarde !...

Puis il tourne la photo vers Eléonore qui tressaille, abritant dans la pénombre une émotion violente. (En très gros plan on voit rapidement la photo de la fille.)

ELÉONORE, *off.* Où l'as-tu trouvée ?

HENRI, *avec amertume.* Je ne l'ai pas trouvée, je l'ai faite...

ELÉONORE. Qu'est-ce que tu comptes en faire ?

la chambre

La porte de la salle de bains. On recule.
On entend le bruit de l'eau qui coule. Henri crie pour qu'elle entende.

HENRI, *off.* ...Pendant trois jours, elle m'a promené de Shanghaï au Pirée.

Eléonore s'assied sur le lit, s'allonge à moitié sur le coude.

Puis Eléonore saisit le téléphone sur une tablette près du lit, fait un numéro, pendant que l'on entend Henri qui parle.

HENRI. ...Un beau petit mariage en blanc... Voilà ce qu'elle mijotait, la garce !

On entend la sonnerie. Eléonore attend. Apparaît la tête d'Henri, les cheveux mouillés. Il prend l'autre écouteur qu'il porte à son oreille et observe Eléonore, sans réaction. On entend la sonnerie. Henri, déçu, repose l'écouteur.

HENRI. Alors, on ne joue plus !

ELÉONORE. Sans importance, ça ne répond pas.

Eléonore se tourne vers Henri qui s'allonge sur le lit, prend la cigarette d'Eléonore, tire une bouffée puis se met sur le dos, la tête renversée. (ph. 17).

HENRI. Je ne sais même pas son nom..., je ne te parle pas de son nom de famille... ! ...son prénom...

Eléonore allume une autre cigarette et fixe Henri.

ELÉONORE. Tu as rompu, c'est l'essentiel.

HENRI, *riant.* Sacrée Léo !... Et... tu ne sais pas le plus beau ! Cette nuit, j'ai visité la baraque !

Eléonore écrase sa cigarette dans un cendrier, sort de la chambre brusquement.

HENRI, *off.* Ah ! c'est vrai !... je ne t'ai pas dit !...

le salon

Henri suit Eléonore.

HENRI. ...Un joli petit hôtel particulier, derrière une glace une porte dérobée, comme dans Ali-Baba...

Eléonore passe son manteau. Il s'approche d'elle, mais elle se dégage brusquement, le regarde avec reproche, tout en boutonnant son manteau.
Henri se justifie de son indélicatesse, comme un gosse et se rapproche d'elle.

HENRI. ...Et devine ce que j'ai trouvé ?... (*Il sourit.*) Non, tu ne devineras jamais..., des robes... (*Un temps.*) ...des robes, tu comprends, ...rien que des robes...

Eléonore regarde froidement Henri. Il a raté son effet.

ELÉONORE. Et alors..., tu ne t'en doutais pas ?...

Henri tend la main vers Eléonore pour attirer son visage contre le sien. Il tente de lui embrasser le bout du nez, mais elle le tient à distance, l'écarte et traverse le salon.

ELÉONORE. N'oublie pas les négatifs... Willy attend..., ça coûte cher...

La porte claque.
Henri reste interdit. Un moment il reste sans bouger, puis il se dirige vers la fenêtre de laquelle on peut voir, dans l'avenue, bien garées côte à côte, deux voitures sport, deux voitures de même marque et de même couleur, deux voitures identiques.
Eléonore se dirige vers ces voitures, monte dans la sienne (l'autre étant celle d'Henri) et démarre tandis qu'Henri (en très gros plan), lève la tête, lâche le rideau qu'il avait écarté. Il se sent très vieux, très écœuré. Il semble réaliser soudain que cette comédie est un drame.

tour Saint-Jacques
brume - jour

Au sommet de la tour, la fille semble attendre.
Le vent fait voler ses cheveux. Il doit faire très froid.
La silhouette de la fille est au bout du balcon. En dessous, Paris, perdu dans la brume.
Elle est penchée dans le vide à côté d'une gargouille quand, en premier plan, apparaît Eléonore.
Eléonore s'approche de la fille qui a les larmes aux yeux. Les deux femmes restent un instant silencieuses, sans se regarder.

ELÉONORE. Ce qui fait tout le charme, c'est la brume... vous ne trouvez pas ?...

Eléonore observe la fille et continue son jeu de souvenir.

ELÉONORE. Vous venez souvent ?...

VOIX D'ELÉONORE, *plus douce.* C'est la première fois, Madame...

ELÉONORE. Chaque toiture est une écaille... Quand le vent pousse les nuages, j'ai toujours l'impression de voir ramper un monstre. Pas vous ? ...Je suis sûre que je peux vous montrer votre maison... Où habitez-vous ?

VOIX D'ELÉONORE, *plus douce.* ...Nulle part encore... Je viens d'arriver...

ELÉONORE. ...Vous êtes là pour longtemps ?

La fille se retourne, ne peut plus supporter cette

évocation du passé. Elle se jette dans les bras d'Eléonore, en sanglotant.

LA FILLE. Oh !... Léo... Léo... Léo !

Eléonore accepte ce retour au présent.

ELÉONORE. Et maintenant, où iras-tu ? ...Si tu t'en vas !...

LA FILLE. Léo..., je suis un monstre !

Eléonore, de la main, caresse la tête de la fille.

ELÉONORE. C'est charmant les monstres ; les enfants le savent...

LA FILLE. Je ne suis plus une enfant...

ELÉONORE. Alors pourquoi pleures-tu ?

LA FILLE. Je l'aime, Léo...

Eléonore sort un mouchoir de son sac et lui essuie ses larmes.

ELÉONORE. ...Ma douce, ma colombe..., c'est un caprice...

LA FILLE. Je voulais mourir... Je n'ai pas eu le courage...

ELÉONORE. Tu es si légère, le vent t'emporterait !

LA FILLE. Léo..., je suis lâche et je me déteste...

La fille est maintenant au bout de la terrasse. Eléonore est près d'elle. Elles regardent au-dessous d'elles.

ELÉONORE. Tu vois les mouettes ? C'est un bateau qui nous emporte...

LA FILLE. Je ne partirai pas...

ELÉONORE. C'est aussi grave que ça ?

LA FILLE. Je l'aime, Eléonore... Il faut que tu me comprennes...

Eléonore se pique et demande assez sèchement.

ELÉONORE. Tu crois que je ne te comprends pas ?

LA FILLE. Il n'est pas comme les autres...

Eléonore devient presque amoureuse pour parler d'Henri.

ELÉONORE. Il est dur, cynique, brutal...

LA FILLE. Il est timide..

ELÉONORE. Toujours, quand il a peur..., tu ne comprends pas que tu lui as fait peur !

LA FILLE. Je suis sûre qu'il était sincère...

ELÉONORE. C'est un joueur ! Il joue de tout..., de toi aussi !

LA FILLE, *gémissant.* Je l'aime, Léo...

Eléonore s'éloigne suivie de la fille.

LA FILLE. Qu'est-ce que je peux faire ?

Eléonore se retourne, s'emporte avec amertume.

ELÉONORE. Tu n'es plus une enfant..., c'est toi qui me l'as dit ! Prépare ton trousseau et téléphone-lui...

LA FILLE, *suppliante.* Je ne connais que toi..., je n'ai confiance qu'en toi...

Eléonore satisfaite, ayant maintenant la situation bien en mains, entraîne la fille vers l'escalier.

ELÉONORE. Il faut laisser faire le temps, partir, disparaître...

hôtel particulier Eléonore
le salon - intérieur - jour

Sur le sol, une photo. Henri la saisit et la regarde. (C'est Eléonore souriante.) Il froisse nerveusement l'épreuve.

Puis, abattu, découragé, se laisse tomber dans un fauteuil, jette la photo et prête l'oreille. Soudain, venant de l'étage supérieur, de la musique, du Corelli.

boudoir de la fille - jour

En premier plan, le pick-up. Le bras sur le disque qui tourne. La porte-glace s'entrouvre. C'est Henri.

Eléonore apparaît, venant de la salle de bains, qui l'accueille en souriant. Ils se regardent un instant en silence.

Henri arrête la rotation du disque alors qu'Eléonore passe devant lui et sort. Il regarde le disque qu'il caresse.

complexe - chambre - salon
jour

De la porte de la chambre apparaît Eléonore qui regarde Henri avec amusement, une robe dans chaque main, sur un cintre.

ELÉONORE. Quel fouillis ! Tu aurais pu mettre un peu d'ordre !

HENRI. Où est-elle ?

Eléonore regarde Henri, une lueur amusée dans les yeux.

ELÉONORE. Ce n'est tout de même pas à moi que tu vas demander ça ?

HENRI. Pourquoi ?

ELÉONORE. Un peu de dignité... Tu t'appelles Henri Marsay... Tu as rompu, non ?

HENRI. Ça t'arrangerait ?

Eléonore se retourne vers Henri, la main posée sur le cintre qu'elle vient d'accrocher.

ELÉONORE. Tu as pris peur..., elle était trop sincère pour toi !

HENRI. C'est elle qui avait peur..., peur de toi, de tes coups de téléphone... peur d'elle-même.

Disant cela, Henri secoue Eléonore brutalement.

ELÉONORE, *ironique.* Arrête..., arrête, Margot va pleurer !

HENRI, *vexant et vexé.* Désolé, c'est toi l'auteur... Je ne connaissais pas ta garçonnière..., mais vraiment, c'est navrant.

ELÉONORE. ...Je suis libre de choisir mon décor...

HENRI. On n'aimerait pas y jouer !

ELÉONORE, *incisive.* C'est pourtant ce que tu as fait, avec talent d'ailleurs... si, si...

HENRI. Il en fallait, crois-moi !

Il parle tout près du visage d'Eléonore.

HENRI. ...Mais il fait mal aux yeux, ton brillant !

...

HENRI. Ecoute, Léo... Il faut aérer, ma vieille ! (*Un temps.*) Chez toi, on étouffe... Elle étouffait, cette gosse ! ...Tu l'as roulée avec tes belles paroles, tes citations, tes beaux textes stupides...

ELÉONORE. Toi, tu as une dent contre la poésie...

HENRI. Il te fallait un petit animal savant qui ne connaisse que toi..., toi, Madame Eléonore San Réal, toi, ta griffe et tes sucreries... Tiens, ça n'a pas de nom !

Eléonore remplit deux verres de scotch tandis qu'Henri, tout en continuant, s'approche d'elle.

HENRI. ... Ou plutôt si, c'est un meurtre ! Tu entends, un meurtre !

Eléonore lui tend un verre. Henri le frappe violemment de la main : il tombe et se brise.
Henri fait deux pas dans la pièce, revient vers Eléonore qui lui tend le second verre.

HENRI. Tu me déçois !...

Il le prend et boit.

ELÉONORE. Elle débarquait de sa province.

HENRI, *sarcastique*. Alors, ton cœur s'est ému...

Henri s'éloigne un peu d'Eléonore à qui il tourne le dos.

ELÉONORE. Qu'est-ce qui l'attendait, selon toi ?

HENRI. Tu vas me parler de la chambre de bonne, mansardée sous les toits, avec l'eau sur le palier...

ELÉONORE. Non ! du garçon !

HENRI. Quel garçon ?

ELÉONORE. Du petit étudiant..., celui qui lui aurait fait un gosse la première nuit...

Henri fait un pas en avant, hausse les épaules. (ph. 18).

HENRI. Evidemment, avec toi, il n'y avait pas de risques...

ELÉONORE. Je ne te le fais pas dire...

HENRI, *fort*. Et tu t'en vantes ?

ELÉONORE. Non, je m'en cache et c'est justement ce que tu me reproches...

Henri se dirige vers la fenêtre.

HENRI. Je ne t'ai jamais rien caché, moi !

ELÉONORE.. C'est ce que je te reproche... Ton lit est un moulin, c'est bien connu, et tu t'en vantes !

HENRI. Ma franchise te gêne ? (*Il se retourne.*) Dis-le !

ELÉONORE. Non, ton manque de pudeur...

HENRI. Tu confonds la pudeur et l'hypocrisie. Dire que je t'ai cru des amants ! Le baron Gilbert... M. Vigne, le charmant colonel von Keff. Tu les laissais au pied du lit ?

Il vient vers la porte et finit son verre qu'il pose sur une tablette près de l'entrée.

ELÉONORE. A Paris, il suffit de sortir trois fois avec un homme..., tout le monde vous prend pour un couple.

HENRI. Ça fait dix ans qu'on se connaît... et je ne te connaissais pas !

Henri entre dans le salon. Eléonore est dans l'entrebâillement de la porte.

ELÉONORE. Il faut dire que tu n'as rien fait pour ça, mon cher Henri... Depuis dix ans, je suis ta fidèle complice... Aujourd'hui, il se trouve que tu es amoureux... Alors !... Je suis une femme et tu es chez moi... Demande-moi sa main gentiment...

Henri, dépassé par l'aisance d'Eléonore, demande avec plus d'admiration que d'ironie.

HENRI. Comment dois-je procéder ?

Eléonore précise avec un sourire.

ELÉONORE. Réfléchis, prends ton temps, je ne suis pas sûre de te l'accorder. Que veux-tu, j'ai la faiblesse d'y tenir encore un peu...

En off, la porte qui claque violemment.

porte d'Orléans - jour
une terrasse de café

La Fille est assise à la terrasse d'un café. Devant elle, un verre à moitié vide. Elle finit de rédiger une adresse sur une enveloppe lorsque la voiture d'Eléonore s'arrête devant la terrasse...
La Fille se dépêche de coller l'enveloppe du bout de sa langue puisque Eléonore ne descend pas de voiture.

ELÉONORE. Tu es prête ?

De la voiture, Eléonore fait un reproche amical à la Fille.

ELÉONORE. Donne-toi... un coup de peigne, tu as l'air d'un griffon... (*Sans transition, sûre d'être obéie.*) ... Garçon.

Le garçon entre dans le champ.

LE GARÇON (*André Sollers*). Oui, Madame.

ELÉONORE. Combien vous doit la demoiselle ?

LE GARÇON. Un franc vingt, Madame.

La Fille s'est assise dans la voiture pendant que Eléonore règle rapidement.
Eléonore tend la main vers la lettre.

ELÉONORE. Alors, tu postes tes adieux.

La Fille cède la lettre à regret, en tentant une dernière défense.

LA FILLE. Elle est déjà cachetée.

Eléonore fait semblant de lire à travers l'enveloppe.

ELÉONORE. « Mon amour, Henri, mon chéri, mon tendre amour, je pars, et c'est le cœur brisé... » (*Puis brusquement, durement.*) ... Allez, déchire-la. Il va éclater de rire..., tu ne le connais pas. Il faudra commencer par choisir un papier moins vulgaire. Allez, déchire...

appartement de Marsay
salon - matin

A travers la glace où coulent des gouttes de pluie, le visage d'Henri.

Nous entendons la voix de la Fille murmurer le texte d'une lettre.

VOIX DE LA FILLE. « Je mesure à quel point j'ai dû t'ennuyer avec mes enfantillages... Il aurait fallu que tu me rencontres par hasard, et non pas que je vienne à ta rencontre... »

Henri, de l'intérieur. En premier plan, la lettre qu'il vient de lire.

VOIX DE LA FILLE. « ... J'aurais peut-être dû m'installer à la terrasse d'un café et attendre..., mais je ne connaissais pas tes habitudes... »

façade Sorbonne - jour

Henri, au volant de sa voiture, pensif.

VOIX DE LA FILLE. « ... Tu ne m'aimes pas. Je vais essayer de m'en persuader... »

En amorce, la voiture d'Henri. Henri regarde Paul sortir de la Sorbonne en faisant des deux mains un geste d'impuissance. On comprend qu'il n'a pas trouvé trace de la Fille.

VOIX DE LA FILLE. « ... En n'essayant pas de me revoir, tu m'aideras... »

église Saint-Séverin - Paris
jour

Très gros plan d'Henri qui a...
...le visage de plus en plus malheureux. Il marche, marche...

VOIX DE LA FILLE. « Permets-moi de t'écrire encore puisque tu n'as pas à me répondre... J'ai rêvé de cette église où tu m'as fait avouer mes premiers mensonges... Je rêve d'autres mensonges..., de mensonges effrayants... »

Un vol d'oiseaux dans le ciel de Paris.

VOIX DE LA FILLE. « ... Que je suis morte..., tes larmes percent la terre de ma tombe... »

Une jeune fille tourne la tête vers lui. Ce n'est pas « la Fille ».

VOIX DE LA FILLE. « ... Me touchent et je me réveille... »

chambre d'hôtel - jour

Le parvis de l'église vu en plongée, à travers une vitre. Henri est arrêté sur les premières marches.

VOIX DE LA FILLE. « ... Je n'arrive pas à me convaincre que je n'aurai plus à te revoir. »

La caméra recule et on dégage en premier plan les éléments d'une fenêtre.

A la fenêtre, la Fille est hypnotisée par la silhouette d'Henri.

ELÉONORE, *off.* ... Il hésite, il pense à toi... Il n'a jamais tant pensé à toi...

La Fille se retourne violemment et se précipite sur la porte. Elle est dans une petite chambre d'hôtel, froide, anonyme. Un miroir mural de la longueur du lit, une coiffeuse, un dallage noir et blanc...

Eléonore est assise sur le lit.

La Fille s'acharne sur la porte qui est fermée à clé. Eléonore lui montre la clé qu'elle tient négligemment, devant elle, entre deux doigts.

La Fille s'agenouille devant Eléonore qui se rapproche près d'elle.

La Fille cache son visage contre Eléonore... qui lui embrasse les cheveux, les yeux, la nuque et les épaules en murmurant à son oreille. (ph. 19).

ELÉONORE. Tu vois bien qu'il est venu... Il souffre. C'est la première fois qu'il souffre... Il est heureux, tu n'as rien à te reprocher.

intérieur d'une cave - nuit

C'est une forte cave voûtée, avec de forts piliers de pierres apparentes. Des rangées de bouteilles sont alignées sur des rayons de bois...
La caméra avance vers une table où sont alignées douze rangées de douze verres pleins.

Devant l'âtre, canapés et fauteuils de coin dans lesquels sont installés les douze Dévorants en tenue de soirée.

1er DÉVORANT. Oui, Messieurs, ma cliente aimait son mari et je n'hésiterai pas de dire que c'est un excès d'amour qui glissera crosse nacrée d'un 6,35 dans sa main finement gantée...

2e D. Et alors ?

1er D. Deux ans !

3e D. Bravo ! mon cher Maître... Filature illégale, ça vaut combien ?

4e D. Ça n'a pas de prix !

5e D. Ecoutez, les enfants, c'est bien gentil tout ça, mais j'ai un souper ce soir...

6e D. Traître !

7e D. Lâcheur !

8e D. tu contreviens aux règles du groupe.

9e D. Tu contreviens, j'ai contrevenu... (*Il sort de sa poche une contravention qu'il tend à son voisin.*)

Tiens, j'ai ramassé ça dans la zone bleue...

10e D. Allez-y doucement. Je ne peux pas en faire sauter plus de vingt par jour...

5e D. Ready, boys ?

11e D. Non, on veut le nom de la dame...

HENRI. Eléonore ! (*ph. 20*).

12e D. A sa santé !

Henri présente ses mains à la flamme du feu de bois qui brûle dans une vaste cheminée... puis règle sa montre à une haute horloge campagnarde dont les aiguilles approchent de minuit.

HENRI. Ready, boys ?

Les douze hommes se lèvent et viennent se placer chacun devant une file de verres.

Ils sont six de chaque côté, au garde-à-vous, prenant très au sérieux le canular cérémonieux qu'ils ont accepté...

HENRI, *off.* ... Five, four..., three..., two..., one... (*Un temps.*) Zéro.

On entend le premier coup de minuit

Douze bras se détendent vers les verres. Ils boivent tous avec un bel ensemble, car le jeu consiste à boire en synchronisme avec les douze coups de minuit.

Deuxième coup..., nouvelle tournée... sans histoire...

Troisième coup... Tout semble aller normalement *

Après le sixième, les uns fléchissent..., les autres plient les genoux et tombent...

Cependant tous s'efforcent de tenir la gageure.

Au dixième, les mouvements sont déréglés... Seul un Dévorant reste debout, regardant fixement son dixième verre, comme s'il ne pouvait se décider à le poser.

Les autres ne résistent qu'à genoux. Certains sont sur le sol, soufflant.

Onzième coup..., deux se sont levés, onzième verre péniblement ingurgité...

Douzième coup : des trois debout, un seul reste qui boit son dernier verre. Il est le seul à boire.

Le liquide coule autour de sa bouche... Il finit...

L'homme, seul, debout, se retient à Henri — qui s'est approché — pour ne pas tomber.

HENRI. Nous crèverons les pneus de sa voiture... Tu n'auras que le plaisir de la prendre en charge.

façade hôtel Eléonore - nuit

Eléonore sort de chez elle et s'apprête à monter dans sa voiture.

Elle démarre... puis s'arrête face à la caméra, ouvre la portière et se penche. On recule pour dégager la roue arrière crevée.

Elle sort de sa voiture alors que, derrière elle, apparaissent les veilleuses d'un taxi qui s'arrête à sa hauteur. Le chauffeur se penche vers elle.

* Cette séquence est plus syncopée que le texte ci-dessus.

LE CHAUFFEUR (*Jacques Herlin*). Des ennuis, Madame...

ELÉONORE. J'ai crevé... Vous être libre ?

LE CHAUFFEUR. Je rentre à Vincennes...

ELÉONORE. Dommage ! Je voulais vous emmener à un garage.

LE CHAUFFEUR. Ça dépend où ?

ELÉONORE. Champerret.

Pendant la scène, on avance sur eux pour finir en gros plan sur le visage du chauffeur. On reconnaît le Dévorant désigné par la bière.

LE CHAUFFEUR. Ah ! je me laisse tenter !

extérieur - rue

Un feu passe au rouge. On entend un coup de frein. Le taxi s'arrête. Derrière, venant à toute allure, une voiture sport se place à côté du taxi. Paul est au volant. Il se retourne pour regarder dans le taxi — réflexe de dragueur —, reconnaît avec surprise Eléonore, s'agite comiquement... et descend la glace. A gauche, la tête de Paul sortant par la portière. A droite, Eléonore qui descend sa glace.

ELÉONORE. Alors, Paul ?... Toujours sur la brèche ?

PAUL. Je peux vous conduire quelque part ?

ELÉONORE. Vous êtes gentil...

A l'adresse du chauffeur.

ELÉONORE. Vous ne m'en voulez pas ?

LE CHAUFFEUR. C'est à lui que j'en veux...

En premier plan, le taxi reste arrêté, le chauffeur appuyé contre la portière.

cabine téléphonique - nuit

LE CHAUFFEUR (*Dévorant*). Je suis gelé... Mais non, je ne te téléphone pas parce que je suis gelé... Eléonore..., oui..., eh bien ! c'est raté... Dans un garage. C'est ça. Passe la main à quelqu'un d'autre que moi. *

voiture Paul - intérieur - nuit

Paul conduit lentement (vue prise de derrière).

PAUL. Où allons-nous ?

ELÉONORE. Chez vous... Ça ne vous ennuie pas ?...

Paul domine sa surprise pour enchaîner, en parfait homme du monde.

PAUL. Pas le moins du monde... Je suis simplement surpris..., surpris, mais heureux..., très, très heureux.

ELÉONORE. Ne vous exaltez pas... Je ne fais que vous déposer et je repars.

* Cette scène remplace dans la version officielle la précédente et les deux suivantes.

PAUL. C'est une devinette ?

ELÉONORE. C'est facile à deviner... Je vous emprunte votre voiture.

Paul est abasourdi.

PAUL. Ah ! bon...

Eléonore lui sourit malicieusement.

extérieur - rue - nuit

Sur le bord d'un trottoir, le taxi de tout à l'heure, abandonné.

Une Maserati arrive à toute allure, freine ; deux hommes sortent en tirant un troisième, un foulard sur le visage, les mains nouées derrière le dos. Un des deux hommes coupe les liens avec un poignard.

Ils remontent dans la voiture sport alors que la caméra avance sur l'homme bâillonné qui se débâillonne en vitesse en grommelant.

L'HOMME. Nom de Dieu... de nom de Dieu !...

maison de campagne extérieur - nuit

Vue de l'extérieur, la grande fenêtre éclairée à l'intérieur.

En silhouette, derrière le voilage, Eléonore. Elle s'éloigne.

maison de campagne intérieur - nuit

Eléonore semble parler comme pour elle-même. Son visage est détendu, presque heureux, avec peut-être une pointe de nostalgie.

ELÉONORE. Un soir, ayant trop bu, filant en auto sur des routes en lacets de soie, nous irions dans le décor...

Elle est debout, appuyée contre le voilage de la fenêtre. En premier plan, assise devant une table, la Fille écrit.

ELÉONORE, *dictant.* ... Une grande gerbe, et puis le fond de l'eau...

Eléonore vient vers la Fille, se penche sur son épaule.

ELÉONORE. ... Là, nous n'aurions plus qu'à attendre, en faisant fonctionner nos essuie-glace...

Elle s'appuie sur le poignard coupe-papier qu'elle tient à la main. La Fille écrit toujours.

ELÉONORE, *off.* ... Les poissons viennent coller leurs grosses lèvres à la vitre et regardent nos baisers.

bureau Marsay - studio - jour

Henri, pensif. On entend la suite de la lettre, mais c'est la voix de la fille qui parle.

VOIX DE LA FILLE. « Je frissonne et tu mets le chauffage... Je t'apprends une leçon et, sur nos lèvres, tu répètes avec les tiennes... »

Henri, assis devant son bureau, tient dans sa main la lettre décachetée. Il se lève. On entend toujours le texte en off.

VOIX DE LA FILLE. « ... Ma femme aux yeux pleins de larmes..., aux yeux de panoplies violettes et d'aiguilles aimantées, ma femme aux yeux de savane... »

Henri regarde par la fenêtre donnant sur le plateau.

VOIX DE LA FILLE. « ... Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison... »

Eléonore qui travaille, assise, comme à son habitude, est derrière le mur des projecteurs.

studio Marsay le plateau

En premier plan, à droite, Willy, l'équipe d'Eléonore et Magali. A droite, en arrière-plan, Henri entre sur le plateau.

ELÉONORE. Mais non. Katiovschka... C'est les Mille et une Nuits... Tu comprends ?

Henri s'approche d'Eléonore par derrière.

Katia pose une robe du soir. Dans une espèce d'alcôve, grillagée de toutes parts et d'où fuse la lumière, elle rectifie la pose.

ELÉONORE, *off.* Voilà, c'est mieux...

Les flashes éclatent. On recule pour dégager Eléonore qui se tourne à demi vers Henri et qui l'embrasse sur la tempe.

ELÉONORE. Tu as bien dormi, mon grand ?...

HENRI. J'ai fait un sale rêve... Je faisais le plongeon avec ma voiture...

Il s'assied sur un tabouret, son visage reste près de celui d'Eléonore.

ELÉONORE. C'est un cauchemar... Tu bois trop... On dîne ensemble, ce soir ?

HENRI. Je ne sais pas si j'aurai faim...

ELÉONORE. Tu prendras un verre...

HENRI. Ça se passe chez toi ?

ELÉONORE. A la maison. Tu connais, maintenant...

HENRI. Laquelle ?...

Eléonore sourit et cligne de l'œil.

ELÉONORE. L'autre... Maintenant que je n'ai plus de secret pour toi, je n'en ai plus pour personne.

hôtel particulier Eléonore
salon - nuit

Dans le salon du studio « particulier » de Léo. La caméra est face au billard : Henri et Eléonore doivent jouer... Elle arrive dans le plan et lui tend un des deux verres qu'elle porte. Ils boivent ; Eléonore surveille Henri...

HENRI. Je connais ça, qu'est-ce que c'est ?

ELÉONORE. Cherche...

La caméra s'avance sur Henri. Il pose la queue de billard et goûte à nouveau.

HENRI. Un tiers de champagne, un doigt de gin, un soupçon de marasquin... non ?

Eléonore grogne affirmativement.

HENRI. Il y a longtemps que je n'ai pas bu ça...

ELÉONORE. Dix ans !

HENRI. J'y suis..., un grain de sel...

ELÉONORE. Non, une larme d'eau de mer...

HENRI. Tu appelais ça « Deauville un matin »...

Elle pose son verre sur le bout du billard, prend la queue de billard des mains d'Henri et lui dispose les boules pour un coup qui lui est familier.

ELÉONORE. Ah ! tu te souviens. On avait dîné chez Lipp... Tu voulais à tout prix prendre un bain !

HENRI. Pas du tout, c'est toi qui voulais manger des palourdes !

On recule pour dégager Eléonore qui fait son point.

ELÉONORE. De toute façon, il fallait bien roder ta voiture !

Henri fait le tour du billard, vient en premier plan, prend la queue de billard des mains d'Eléonore.

HENRI. Il pleuvait sans arrêt. Tu passais ton temps à faire des cocktails...

C'est maintenant Eléonore qui place les billes.

ELÉONORE. Et toi, à les boire !

On avance sur Henri alors qu'il se penche pour ajuster les boules

HENRI. J'étais saoul...

ELÉONORE. Très saoul..., tu m'as déçue...

Il fait le point..., se redresse, tend la queue de billard à Eléonore.

HENRI. Bien fait !

Elle s'appuie dessus et balance la tête doucement. (ph. 21).

ELÉONORE. C'est moi qui ai conduit pour revenir, tu t'en souviens ?

HENRI. Non !... (*Puis, sèchement.*) Où est-elle ?

Eléonore, comme si elle n'avait pas bien entendu.

ELÉONORE. Pardon ?

HENRI, *brutal.* Je disais : où est-elle ?

ELÉONORE. Ah ! oui..., c'est vrai, tu me demandais sa main... je crois ?

On reste sur Henri qui s'est retourné. Dans sa main, il fait sauter une boule de billard.

HENRI. Pas du tout, je te demande où tu l'as cachée !

Elle se retourne, appuie à nouveau sa queue de billard sur le bord du billard.

ELÉONORE. Mais elle est libre, libre comme l'air... Elle peut très bien se jeter dans tes bras si elle veut !

HENRI, *nerveux.* Alors, à quoi ça rime, ces lettres ?

ELÉONORE. C'est fou ce que tu es contradictoire... Je ne peux pas l'empêcher de t'écrire... Elle est libre..., je te dis !

HENRI, *montant.* Et cette petite soirée..., une bonne soirée, vraiment ! Et ce jeu idiot, hein ? A quoi ça rime, entre nous ?...

ELÉONORE, *d'autant plus calme.* Entre nous, ça rime avec amour..., tu ne connais pas la chanson ?

Violemment, Henri gifle Eléonore qui recule sous le choc... et regarde Henri avec un sentiment mêlé de colère, d'incrédulité, de tendresse, de reconnaissance.

Henri, surpris par son réflexe, ne lit que reproches et réalise qu'il vient de la gifler pour la première fois...

Il avance sur elle. Elle ne recule pas... (*Mouvement en arrière.*) *Tendrement, il la prend dans ses bras, consulte sa montre...* (*légère nervosité*) *et s'abandonne finalement contre elle... ou fait semblant. Il lui murmure à l'oreille.*

HENRI. Je t'en prie, Léo... Où est-elle ? Léo, j'ai besoin de la voir.

Alors que la sonnerie du téléphone retentit, Eléonore le regarde. Elle secoue la tête négativement, presque avec regret. Lui, semble dépassé par le problème. Il la lâche et s'emporte à nouveau.

HENRI. Mais enfin, Léo... Qu'est-ce que tu as dans la tête ?

Eléonore s'avance vers le téléphone.

HENRI. Bon Dieu ! Ça t'amuse, ce petit jeu ?

ELÉONORE. Je ne joue pas, Henri.

ELÉONORE, *au téléphone.* Oui... Remets-toi... Qu'est-ce qui se passe ?

Henri s'approche d'Eléonore qui lui sourit.

HENRI. Je te donne vingt-quatre heures, Léo...

Henri sort. La porte claque.

ELÉONORE, *au téléphone.* Non. Il vient de sortir... Ecoute, reviens dormir là, si tu veux...

un bar - nuit

Paul, accoudé au zinc, donne du sucre aux bassets, assis sur le comptoir..., sous l'œil amusé de la patronne. Arrive Henri.

HENRI. Alors, il paraît que ça marche avec la petite.

PAUL. Tu te fous de ma dignité, hein !

Il cherche du regard la cabine téléphonique.

HENRI. Pour une fois que tu me rends service. (*A la patronne.*) Donnez-moi un Cinzano !

De la cabine téléphonique, on voit Katia raccrocher et se précipiter vers Henri qui l'embrasse sur le front.

Elle sort.

Paul se retourne.

PAUL. Et ma bise ?

... Mais elle a déjà disparu.

hôtel particulier Eléonore
la chambre

Dans le lit, Katia sommeille.

Le téléphone sonne.

Elle s'éveille doucement, cherche l'écouteur, décroche.

studio Marsay
bureau - jour

Henri est assis sur le bureau. Il a l'écouteur du téléphone à la main.

HENRI. Secoue-toi, mon petit chat. C'est ça, je ne bouge pas d'ici.

Derrière lui, apparaît Eléonore qui décroche le second écouteur, le porte à son oreille, en lui tournant le dos, comme d'habitude. Henri se retourne et lui tape sur la main pour qu'Eléonore repose l'écouteur... Ce qu'elle fait avec un regard de reproche.

ELÉONORE. Que veux-tu qu'elle trouve chez moi ? Une adresse ?...

Henri raccroche à son tour et semble se justifier avec le naturel abusif d'un enfant.

HENRI. C'est normal, tu refuses de la donner.

Eléonore a ouvert son sac... et en sort une enveloppe cachetée.

ELÉONORE. Tiens, j'ai quelque chose pour toi...

Il prend la lettre, la regarde.

Eléonore, elle, a sorti un briquet, l'allume..., le tend à Henri.

Ils se regardent un instant...

Il tend la lettre au-dessus de la flamme...

HENRI. J'ai dû te paraître bien ridicule.

ELÉONORE. Je suis sûre que tu t'amusais.

Henri pose la lettre qui brûle sur un cendrier en premier plan.

HENRI. Dis donc, c'est toi qui conduisais pour revenir de Deauville ?...

Eléonore regarde la lettre qui brûle, pensive...

ELÉONORE. Fallait bien !

HENRI, *off.* J'y ai bien repensé, tu sais... Je suis sûr que non.

Dans les yeux d'Eléonore se reflètent les flammes de la lettre qui brûle.

ELÉONORE. Rappelle-toi..., tu dormais...

façade studio Marsay
nuit

Plongée sur la rue. La voiture d'Henri arrive, zigzaguant, rétrogradant et donnant de violents coups de frein. De très loin, riant aux éclats, les silhouettes des deux amis pénètrent sous la voûte.

HENRI. Tu es complètement noire...

ELÉONORE. Et pourtant, on roule..., on ne voit rien et j'ai mal à la tête. (*Elle hurle.*) Henri !... J'ai mal au cœur !...

appartement Marsay
l'escalier

Dans l'escalier de chez Henri. On ne voit pas les personnages, on les entend seulement.

ELÉONORE, *off.* ... Mon petit cœur... Oh ! mon pauvre petit cœur !

vestibule

Nous sommes à l'intérieur du vestibule d'Henri. De violents coups contre la porte retentissent alors que l'on entend la voix d'Henri hurler.

HENRI, *off.* Ouvrez là-dedans !

La caméra s'avance sur la porte qui, soudain, s'ouvre. On découvre, à genoux, Henri. Assise en second plan, Eléonore se tient la tête entre les mains, en gémissant.

Henri se retourne, essaie de se lever en se tenant à la poignée, puis tombe à genoux et tire sur le bras qu'Eléonore lui tend désespérément. Il semble réaliser qu'elle est complètement ivre.

ELÉONORE. Non ! Je ne veux pas mourir !...

Il rit, pendant qu'ils pénètrent dans le vestibule, Henri soutenant Eléonore, le bras passé autour de la taille. Ils arrivent dans le salon en titubant.

le salon

Soutenant toujours avec peine Eléonore qui semble se débattre contre des éléments déchaînés, Henri a toutes les peines du monde à traverser la pièce.

ELÉONORE. Ne vous laissez surtout pas déconcerter par rien et faites toujours face au vent..., Capitaine...

HENRI. Ils peuvent dire tout ce qu'ils veulent, mais les plus grosses lames courent toujours dans le sens du vent...

Eléonore se dégage et se précipite sur la porte de la chambre, tourne sur elle-même, revient vers la caméra qui la cadre.

ELÉONORE. Debout au vent !... Toujours debout au vent !...

Elle titube, tombe en arrière. Henri la rattrape. Il rit avec amitié.

la chambre

La porte de la chambre s'ouvre. Apparaît de dos Henri tirant Eléonore qu'il tient par-dessous les aisselles. Eléonore déclame toujours, gesticulant, ce qui donne à Henri énormément de difficultés.

ELÉONORE. C'est le seul moyen d'en sortir..., vous êtes un novice... (*Un temps.*) ... Faites face, ça n'est pas déjà si facile..., et du sang-froid !

Henri essaie de soulever Eléonore...

HENRI. Oui, Capitaine...

... et défait la fermeture-éclair de sa robe qu'il fait glisser.

HENRI. Alors, Capitaine, la brume se lève...

Eléonore porte la main à son front, comme pour s'abriter du soleil. (ph. 22).

ELÉONORE. La côte est en vue...

Henri se baisse, la tenant en équilibre, mettant la main sur son ventre pour l'empêcher de chuter. Il essaie de faire glisser les jupons.

ELÉONORE. Nous n'aurions jamais dû embarquer par un temps pareil !

Il se redresse, pose son oreille sur le cœur d'Eléonore. Elle lui saisit la tête comme si elle avait peur, toujours titubante.

La caméra est maintenant à l'intérieur de la salle de bains. Henri tire Léo jusque sous la douche, la pousse tant bien que mal et ressort de la salle de bains. La caméra s'approche de lui alors qu'il s'arrête, porte la main à son cœur, s'immobilise, raide, en proie à la peur de la nausée. Il regarde avec prudence la pointe de ses chaussures, en murmurant pour lui-même, à voix basse.

HENRI. Quel temps !

Reprenant ses esprits, il se tourne vers la penderie d'où il sort un ciré qu'il passe ainsi qu'un chapeau de marin qu'il coiffe et revient dans la salle de bains.

Eléonore le regarde, hébétée. Elle est à moitié sortie de la douche, à quatre pattes.

Henri se baisse, repousse Eléonore sous la douche. Elle balance la tête, souriant bêtement, prise de petits fous rires et de hoquets.

Les mains d'Henri tournent le robinet « Froid ». L'eau ruisselle sur le visage d'Eléonore qui hurle. Elle veut s'enfuir. Henri la repousse et sa main tourne le robinet « Chaud ».

Eléonore hurle encore plus fort.

La main tourne le robinet d'eau froide.

Eléonore continue à hurler tandis qu'Henri, protégé par le ciré, la tient sous le jet d'eau, actionnant le chaud et le froid.

De la porte de la salle de bains, Henri apparaît, se tient la mâchoire et murmure.

HENRI. Mon triste cœur bave à la poupe..., mon cœur couvert de caporal...

Il s'avance en murmurant son poème, s'assoit sur le lit, prostré, alors qu'apparaît Eléonore. Elle a passé le peignoir d'Henri. Elle s'approche de lui, s'agenouille, le regarde plaisamment sous le nez et lui enlève son chapeau ciré.

ELÉONORE. Tu me remets, caporal ?

HENRI. Assieds-toi, je t'en prie..., assieds-toi...

Eléonore se couche.

HENRI. Tu es assise...

ELÉONORE, *off.* Oui.

HENRI. Tu as besoin de quelque chose ?...

ELÉONORE. Un scotch.

HENRI, *avec flegme.* Un grand ou un petit ?

Debout, Henri subit des vertiges et porte la main à son front.

ELÉONORE, *presque agressive.* Une chaloupe !...

HENRI. Où se trouve-t-elle ?

Henri se dirige vers le bar et en profite pour se dépouiller de son ciré.
En premier plan, les mains d'Henri posant les deux verres. Dans le seau à glace, il n'y a rien. Il se résoud à servir le scotch chaud.

HENRI. Sec ?...

En second plan, Eléonore est toujours allongée sur le lit.

17

INQUIÉTUDES D'ELÉONORE.
(page 44)
Paul Guers,
Françoise Prévost.

HENRI : Je ne sais même pas son nom... Je ne parle pas de son nom de famille !... Son prénom...

18

EXPLICATION...
(page 46)
Paul Guers,
Françoise Prévost.

HENRI : Evidemment, avec toi, il n'y avait pas de risque !...

19

LEÇON D'AMOUR.
(page 47)
Marie Laforêt, Françoise Prévost.

ELÉONORE : ... C'est la première fois qu'il souffre... il est heureux. Tu n'as rien à te reprocher...

20

CHEZ LES DÉVORANTS.
(page 48)

UN DÉVORANT : Non, on veut savoir le nom de la dame.
HENRI : Eléonore !

21

EVOCATION DU PASSSÉ.
(page 50)

Françoise Prévost, Paul Guers.

HENRI : J'étais saoul...
ÉLÉONORE : Très saoul.. Tu m'as déçue.

22

TANGAGE.
(page 52)

Paul Guers, Françoise Prévost.

HENRI : Alors, Capitaine, la brume se lève...
ÉLÉONORE : La côte est en vue...

23

LE SACRIFICE.
(page 55)

Françoise Prévost, Marie Laforêt.

LA FILLE : Tu as de la peine ?
ÉLÉONORE : Tu es libre.

ELÉONORE. Sec.

Il se retourne, portant les deux verres, tandis qu'Eléonore se soulève à moitié pour saisir le verre que lui tend Henri. Au moment où elle va le saisir, Henri met le verre hors d'atteinte.

HENRI. Au fait, Léo... Où est-elle ?...

Elle avait complètement oublié. Elle reste un instant sans comprendre, puis réalise et éclate de rire. Ce rire est si franc et si net, si communicatif qu'Henri, inquiet pendant un instant, éclate de rire à son tour. Et ils rient ensemble, comme ils n'avaient pas ri depuis longtemps. Soudain, stoppant ce rire, des klaxons et des rayons lumineux viennent frapper, par intermittence, les vitres et le plafond.

Henri se dirige rapidement vers la fenêtre. La caméra le suit. De là, il reçoit dans les yeux l'éclatement cadencé de plusieurs phares d'automobiles. Eléonore s'est redressée.

ELÉONORE. Qu'est-ce qui se passe, Henri ?...

Henri s'est retourné rapidement et se dirige vers la penderie, en sort un manteau qu'il tend à Eléonore.

HENRI. Quelque chose qui va t'intéresser...

ELÉONORE. Quoi ?

Elle s'est levée, inquiète, ne comprenant pas.

HENRI. Couvre-toi... Il ne fera pas chaud...

autoroute - petit matin

Débouchant du tunnel de l'autoroute, six voitures sport foncent sur nous, pilotées par les Dévorants, blousons fourrés d'aviateurs, gants de cuir, foulards de soie.

Au centre de la formation, la voiture d'Henri, leader du groupe. Aux côtés d'Henri, Eléonore dont l'étonnement se transforme progressivement en appréhension, puis en angoisse à l'approche de l'objectif.

ELÉONORE, *hurlant.* Arrête... Henri, arrête...

Tout en conduisant très vite, Henri lui jette un coup d'œil, se penche..., et ouvre la portière.

HENRI. Allez, saute..., saute...

la forêt - petit matin

Nous sommes dans une forêt et l'on découvre en premier plan la calandre d'une voiture sport arrêtée. Un Dévorant fume une cigarette et, soudain, entend au loin le rugissement de la voiture d'Henri qui approche rapidement. Le Dévorant met en marche

La caméra se déplace latéralement pour dégager l'allée. La voiture d'Henri apparaît, celle du Dévorant le croise. Ils se font un signe de la main.

Très gros plan des yeux d'Eléonore.

Henri freine brusquement lorsqu'on distingue, à travers les branchages, la maison de campagne.

C'est le petit jour... La caméra recule, dégageant la voiture qui était arrêtée et qui redémarre. Panoramique suivant la voiture qui se perd dans la forêt.

maison de campagne petit matin

Henri s'arrête derrière la maison. Coupe le moteur... Le bruit de la forêt qui s'éveille surprend... alors que le moteur s'arrête.

ELÉONORE. Content de toi ?

HENRI. Pas mécontent...

De la forêt s'envole une nuée d'oiseaux qu'Eléonore suit du regard. On recule pour dégager en premier plan Henri, le front reposant sur la main, tenant le volant.

ELÉONORE. Tu m'accorderas bien dix minutes.

HENRI. Bien sûr...

La maison de face. La grisaille du matin estompe la forêt qui l'entoure. Seules, les formes architecturales transpercent la légère brume matinale. La silhouette d'Eléonore pénètre par le devant de la maison.

maison de campagne intérieur - petit matin

Eléonore entre. Au fond, dans un lit, dort la Fille... Eléonore s'approche du lit.

Une lampe à abat-jour est encore allumée... La lueur se perd dans la lumière du jour qui filtre à travers les volets.

Eléonore s'agenouille et regarde la Fille un instant dormir.

Le regard d'Eléonore n'exprime ni la tendresse, ni les regrets.

Finalement la Fille — Eléonore lui passe doucement le doigt sur les lèvres — se réveille et les deux femmes se regardent.

POSITIF la revue de cinéma la plus agressive

le numéro : **3 NF**

LE TERRAIN VAGUE, 23-25, rue du Cherche-Midi — PARIS

LA FILLE. Bonjour !...

ELÉONORE. Il est là, dehors...

La Fille lève la tête vers Eléonore, sans comprendre.

ELÉONORE. ... Il t'attend.

La Fille se jette dans les bras d'Eléonore qui lui caresse tendrement les cheveux.

LA FILLE. Merci, Léo...

ELÉONORE, *se dégageant.* Je n'y suis pour rien.

En second plan, la Fille est sortie du lit ; elle est vêtue d'une chemise de nuit de mousseline. Elles s'étreignent.

LA FILLE. Tu as de la peine ?

Eléonore de face : sur son visage..., une émotion violente, pourtant contenue. (ph. 23).

ELÉONORE. Tu es libre.

La Fille s'éloigne pour s'habiller tandis qu'Eléonore se dirige vers un secrétaire (déjà vu précédemment).

Là, un poignard vénitien, servant de coupe-papier. Eléonore le prend, se retourne... La Fille est là.

Lorsque Eléonore la regarde, la Fille se tourne vers elle et la regarde. Elle se jette dans les bras d'Eléonore et s'y blottit.

LA FILLE. Je l'aime, Léo.

Eléonore comprend qu'elle va partir, lui échapper et en même temps lui prendre Henri.

ELÉONORE. Alors, c'est décidé..., tu t'en vas ?

LA FILLE. Je l'aime tant..., Léo... Comme je n'ai jamais aimé personne.

Soudain, son visage se crispe en une affreuse grimace..., elle suffoque..., ouvre la bouche, le regard effaré. La douleur se fait sentir, elle hurle.

(*Cris de douleur, hurlements.*)

Eléonore la regarde, désespérée, une lueur de folie dans les yeux.

La Fille se plie, hurlant à la mort, recule, des larmes plein les yeux, les mains crispées. Elle recule..., titube, perd l'équilibre, tend la main qui ne trouve que le voilage de la fenêtre qu'elle attrape ; elle s'écroule, alors que la porte s'ouvre brusquement et qu'Henri apparaît, attiré par les cris. Il entre comme un fou dans la chambre.

HENRI. Léo !...

La caméra recule rapidement, dégageant Léo en premier plan, le poignard ensanglanté à la main. Henri la regarde, puis ses yeux se fixent avec horreur sur le corps de la Fille qui gémit. Panoramique suivant Henri qui se penche sur elle.

La caméra avance sur la Fille qui meurt tout en essayant de parler. Henri se penche sur elle. (Sanglots d'Henri.) C'est un cadavre qu'il étreint.

HENRI. Je t'aime...

Gros plan de la Fille... et fondu sur la forêt, près de la maison... d'où sort Eléonore. Elle part lentement, le dos courbé, titubant...

FIN *

« Alors, tout doucement, j'ai refermé ma porte... »

* Sur le mot fin, la version originale donne les mots que nous publions, alors que la version « normale » fait dérouler un restant de générique.

abonnements

	FR.	ETR.
Théâtre, 1 an, 23 numéros	36	41
Edition luxe (1) Supplément	15	15
Cinéma, 1 an, 11 numéros	22	26
Le numéro (Théâtre ou Cinéma) ..	2,50	3
Reliures (Théâtre)	17	19
Reliures (Cinéma)	9	10

● La présente revue a adhéré à l'Arrangement international des Abonnements-Poste.

● Les demandes de changement d'adresse sont satisfaites dans un délai de deux semaines et doivent être accompagnées de la somme de 1 NF et de la dernière étiquette d'adresse.

(1) Jaquette rhodialine, tirage sur couché, envoi sous pochette cartonnée.

FRANCE : A l'Avant-Scène, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6e (DAN. 67-25). C.C.P. Paris 7353-00, chèque bancaire, mandat-poste.

BELGIQUE, CONGO, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. Van Schendel, 5, rue Brialmont, Bruxelles, C.C.P. 2364-99 - Francs belges : Théâtre, 390 ; Cinéma, 260 ● **CANADA** : R. Ferron, « A la Page », 1581 Mansfied, Montréal - Dollars C. : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6 ● **ESPAGNE** : H. Avellan, Duque de Sesto, 5, Madrid 9 : (au cours du jour) ● **NORVEGE, SUEDE, DANEMARK** : Librairie Française, Brahegatan, 8, Stockholm, 5, Postg. 2507-57 - Couronnes suédoises : Théâtre, 45 ; Cinéma, 28 ● **ETATS-UNIS** : Georges Sinclair, 127, West, 87th Street, New-York, 24, N. Y. - Dollars : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6 ● **ITALIE** : Dott. Carlo Di Pralormo, via Lambruschini 12, Torino - Lires : Théâtre, 5.700 + 2 % IGE — 5.815 ; Cinéma, 3.400 + 2 % IGE — 3.468 ● **LIBAN** : Mlle J. Nadal, immeuble Dandan, rue de Lyon, Beyrouth - Liv. : Théâtre, 27 ; Cinéma, 15 ● **PORTUGAL** : Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa - Escudos : Théâtre, 220 ; Cinéma, 150 ● **MEXIQUE** : Librairie Française, A. Paseo de la Reforma, 12, Mexico D. F. - Pesos : Théâtre, 103 ; Cinéma, 70 ● **SUISSE** : Roger Haefeli, 11, avenue Jolimont, Genève. C. C. P. 1.6390. Et chez les libraires - Francs suisses : Théâtre, 35 ; Cinéma, 22.

AUTRES PAYS : Chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné et adressé à Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts.

LA FILLE AUX YEUX D'OR ...ET LA PRESSE

STEVE PASSEUR :

Un film audacieux

J'ai passé quatre-vingt-cinq merveilleuses minutes à ce spectacle et me suis réjoui que la France puisse encore offrir des films de cette classe et les présenter à un grand concours international. Mon seul regret a été qu'un ouvrage d'un tel mérite soit lancé le troisième jour de la compétition...

En tout cas, il faut féliciter les trois comédiens — Françoise Prévost, Paul Guers, Marie Laforêt — et s'extasier devant le talent, l'invention continuelle, l'audace de Jean-Gabriel Albicocco. Son nom est bizarre, mais dans vingt-quatre heures, pour s'en souvenir, aucun moyen mnémotechnique ne sera nécessaire.

L'Aurore

HENRY CHAPIER :

Un esthète accompli

Aussi faut-il féliciter Albicocco d'avoir si bien restitué un sujet dont l'audace prêtait à des interprétations autant vulgaires qu'obcènes. Pour ceux qui ont relu Balzac, il devient clair que J.-G. Albicocco, en respectant l'intrigue, a aussi voulu moderniser ces « scènes de la vie parisienne », en y ajoutant quelques traits particuliers au siècle 20.

A aucun moment, la passion de Mme de San Real pour *La Fille aux yeux d'or* ne comporte d'éléments choquants, jamais le film n'effleure les méandres de la psychopathologie sexuelle, comme c'est le cas pour n'importe quel film de Tennessee Williams.

Et lorsque les yeux émerveillés par la beauté des images, l'esprit se ressaisit, on n'en sait que plus gré à J.-G. Albicocco d'avoir manié avec délicatesse un sujet aussi dangereux à porter à l'écran.

Cependant, ce qui frappe d'abord le spectateur, ce sont moins les intentions profondes et la personnalité du réalisateur. D'aucuns, même, lui en voudront d'avoir montré à l'occasion d'un premier film une telle maîtrise technique et cette surabondance de plans recherchés, compliqués à la limite de la sophistication. En fait, l'idée des projecteurs braqués à même la caméra, le sentiment des décors intérieurs, la lumière grise et triste du cinéma des années 1940 suscitent mille références et font conclure à une œuvre ciselée, presque « léchée » comme on dirait en argot de métier. Personnellement, je ne puis cacher le plaisir intense éprouvé lors de cette projection qui nous réconcilie non seulement avec le cinéma, mais avec l'art.

Combat

LOUIS CHAUVET :

Les qualités apparaissent à travers les défauts

L'ouvrage, curieusement incohérent, s'inspire à la fois de Max Ophüls et d'Antonioni, ce qui nous mène assez loin de l'auteur de *La Comédie Humaine*.

Pour nous résumer, disons que ce film révèle un jeune cinéaste très doué que hante la phobie des expressions banales, qui cherche en fait à nous étonner, à nous surprendre, qui, souvent, y réussit mais qui ne sait pas encore discipliner ses dons. Il a sur chaque détail des vues aiguës. Il lui manque des vues d'ensemble. Il ne connaît pas encore l'art d'orchestrer.

Saluons les premières manifestations de son tempérament de cinéaste et souhaitons-lui d'atteindre bientôt à la maturité.

Le Figaro

ALAIN SPIRAUX :

Une poésie qui rappelle celle de Cocteau

Venise a applaudi les beaux yeux de Marie Laforêt et l'audace de son metteur en scène et fiancé, Jean-Gabriel Albicocco. Le premier film de ce réalisateur de 24 ans, qui n'appartient à aucune « vague » et ne sort pas de la rédaction des « Cahiers du Cinéma », fait déjà figure d'« outsider » dans la compétition ; *La Fille aux yeux d'or* est une bien charmante personne...

Le film d'Albicocco, refusé à Cannes, avait été choisi pour venir contre le gré de la France à qui il vaut maintenant des applaudissements. *La Fille aux yeux d'or* n'a dû qu'à une intervention de Jules Dassin et à la liberté de choix des « sélectionneurs » italiens de participer à la compétition...

La grande beauté des images, l'originalité des cadrages et une poésie qui rappelle celle de Cocteau ont « fait passer » des scènes d'une assez grande audace ; le film est la transposition d'une nouvelle scabreuse de Balzac traitant des tendres et violents sentiments qui unissent deux femmes.

Paris-Jour

YVONNE BABY :

La mariée est trop belle

Ce n'est pas un mince succès que d'être venu à bout d'un premier film et de s'être vu ensuite concourir au Festival de Venise. Pourtant Albicocco n'a que partiellement réussi. Certes, il a su composer une suite harmonieuse de ravissantes images qui témoignent de virtuosité et maîtrise techniques. Mais son travail d'opérateur semble avoir « écrasé » son inspiration, au point que nous regrettons, pour une fois, que la mariée soit trop belle. Peut-être à tort, nous souhaitions découvrir un artiste au lieu d'un habile artisan. Ainsi la nouvelle de Balzac adaptée, transposée, avec une sincère application, perd de sa profondeur, de son relief, et le film n'en donne qu'une illustration. Pour prévenir les reproches, le réalisateur a précisé, avant la présentation de *La Fille aux yeux d'or*, que l'intrigue lui avait justement servi de prétexte à de « belles images ».

Le Monde

WILLY GUIBOUD :

En marge des vagues

J'aime beaucoup le film de Jean-Gabriel Albicocco. Je l'aime parce que c'est une œuvre intelligente, passionnante.

Les débuts de ce metteur en scène de 25 ans qui fait mouche, ou presque, avec son premier film, méritaient d'intéresser la Mostra et l'on comprend que ses dirigeants aient voulu faire entrer ce film dans la compétition.

J.-G. Albicocco est un virtuose. Il joue de la caméra comme un maître. Les techniques les plus subtiles lui sont familières. Il en use avec aisance. On le sent aussi sûr derrière ses objectifs que Balzac plume en main. Il fait partie de cette génération qui vit en marge des vagues, nouvelle ou ancienne, et « pense cinéma ».

France-Soir

MICHEL AUBRIANT :

... de l'élégance, de l'aisance et du ton

Le film d'Albicocco a de l'élégance, de l'aisance et du ton. On peut ne pas aimer l'atmosphère étouffante, le délire qui saisit ses personnages, victimes d'un destin féroce.

On peut préférer à ce parti-pris de sophistication, à ce gongorisme de l'image, plus de simplicité et plus de rigueur.

Mais, comment rester insensible à tant de virtuosité, tant d'intelligence ? Comment n'être pas touché par cette prouesse de nous intéresser, de nous émouvoir souvent, avec un thème qui pouvait être risible ou odieux ?

Paul Guers, que nous avions connu terne, se révèle ici un merveilleux comédien, l'égal d'un Gérard Philipe, d'un Laurence Olivier.

Remarquable performance de Françoise Prévost.

Marie Laforêt m'a semblé parfaite, dans un rôle où plus d'une actrice de son âge risquait de se rompre le cou.

Paris-Presse

LA FILLE AUX YEUX D'OR ...ET LA PRESSE

EUGENE FABRE :

... presque un coup de maître

C'est le temps qui lui (J.-G. Albicocco) donnera un sens plus profondément humain des thèmes qu'il abordera et qu'il saura — souhaitons-le du moins — ne plus demander à des œuvres que leur gloire devrait préserver de trop de transpositions où elles ne peuvent que se dénaturer.

Mais ce coup d'essai est presque un coup de maître et si large soit la part de l'artifice — qui n'est pas tout l'art — une si riche substance proprement cinématographique s'y fait voir qu'on peut escompter beaucoup sur les lendemains de cette *Fille aux yeux d'or.*

Le Journal de Genève

MORVAN LEBESQUE :

... la révélation d'un metteur en scène

... Eh bien, je le dirai tout net, c'est un film passionnant. Et la révélation d'un metteur en scène (Jean-Gabriel Albicocco, 25 ans) qui nous vaudra quelques surprises. La première, en tout cas, est de taille : une transposition de Balzac, parfaitement infidèle dans la forme et fidèle dans le fond ; peut-être le premier hommage vraiment sincère rendu en France par le cinéma à un chef-d'œuvre littéraire, et pourquoi ? Parce que cet hommage allie spontanément l'irrespect au respect, la gaminerie à la loyauté, la blague au sérieux.

L'Express

ANDRE-S. LABARTHE :

Sophistication...

Plus louable est l'entreprise d'Albicocco qui connut un beau succès d'estime avec son premier film de long métrage. *La Fille aux yeux d'or* est un film amoitié, cela se sent. Trop peut-être. Tout élan, toute sincérité, toute simplicité sont ici tués dans l'œuf au profit d'une sophistication de la forme qui en limite définitivement le pouvoir de communication. Entre son sujet et son film, Albicocco multiplie les obstacles : angles insolites, éclairages recherchés, mouvements d'appareils réglés avec minutie. Mais pourquoi, dans quel but ? Jamais film (bâti, on le sait, sur un texte de Balzac) n'a paru plus inutile, ni plus arbitraire. D'une assez belle histoire d'amour (dont on peut d'ailleurs discuter la transposition), Albicocco a fait un film sec, esthète, sans cœur, où ne perce, de loin en loin, que le désir d'une beauté révolue.

France-Observateur

Suggestions de L'ŒIL CANDIDE :

Originalité

Le film le plus original de la production actuelle. Refus de la facilité. Recherche confinant parfois au maniérisme. Images extraordinaires. Paul Guers excellent (pour la première fois). Marie Laforêt impressionnante de beauté et d'âme. Peut irriter ou enthousiasmer. Digne d'un prix dans un festival.

Candide

MICHEL PEREZ :

... une adaptation fidèle à l'esprit de l'œuvre

Car nous ne serons sans doute pas les seuls à proclamer que nous nous trouvons pour la première fois devant une adaptation cinématographique aussi balzacienne qu'il est possible, fidèle à l'esprit de l'œuvre choisie, sinon tout à fait à la lettre. Une fidélité totale à l'anecdote eût d'ailleurs été de nature à mieux épouvanter nos censeurs...

Combat

JEAN-LOUIS BORY :

... un film sans particule

Encore plus malheureux Balzac : Henri *de* Marsay est devenu Henry Morsay, Eléonore *de* San-Réal Eléonore San-Réal — tout est là. Ce film théoriquement aristocratique est un film sans particule. Ce film théoriquement consacré au dandysme, au raffinement poussé jusqu'au délire, aux amours hors la loi commune patauge dans le tout petit grand monde de la haute couture et de la presse ad hoc. Curieuse confusion mentale qui consiste à prendre le luxe pour l'art, le sophistiqué pour le raffiné, le faubourg Saint-Honoré (rayon Hermès (pour le faubourg Saint-Germain, et Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Wilde, de vrais dandys eux, pour des collaborateurs du *Miroir de la Femme.*

Arts

GEORGES CHARENSOL :

Déconcertant...

Tout dans ce film est déconcertant : l'auteur sacrifie Balzac à ses propres conceptions, mais il conserve la partie la plus faible du récit : la présence de ces « Treize » ligués contre Mme de Casa-Réal. Pourtant, si agaçante qu'elle soit, cette *Fille aux yeux d'or* est loin d'être indifférente.

... Si l'on accepte d'oublier le chef-d'œuvre qui sert de postulat, on doit rendre hommage à la virtuosité d'un auteur qui, lorsqu'il sera débarrassé de tant de tics périmés, sera certainement capable de nous intéresser, peut-être même de nous émouvoir.

Les Nouvelles Littéraires

MICHEL DURAN :

Personnel et tarabiscoté

Jean-Gabriel Albicocco, le réalisateur, dont c'est le premier grand film, n'est pas n'importe qui. Il a de la personnalité, le bougre. Il ne fait pas n'importe quoi et cherche même à être original à tout prix. De là un style qui devient quelquefois précieux, tarabiscoté, efféminé.

C'est un film intelligent, intéressant, plein de charme et de sortilèges, mais irritant aussi, agaçant, et un peu décadent à force d'être artiste et de bon goût. Un mélange extrêmement curieux où le réalisateur a voulu mettre tout ce qu'il avait à dire pour son premier film.

Le Canard enchaîné

CLAUDE MAURIAC :

... pas d'accord

Je suis donc tout disposé, même si je n'aime pas beaucoup leur film, à féliciter les deux Albicocco, fils et père (le second servant de chef opérateur au premier) ; et de plus grand cœur encore la toujours admirable Françoise Prévost, et Marie Laforêt dont « les regards d'or et de flamme » sont très ressemblants. Mais la bonne volonté a des limites. Que l'on n'aille pas me dire, comme je l'ai lu, car c'est vraiment trop d'inconscience ou trop d'audace, que tous les balzaciens approuvent. Il y en a au moins un qui n'est pas d'accord.

Le Figaro Littéraire

JEAN DUTOURD :

... que diable !

Quelle diable de rage a-t-on de « rajeunir » les grands hommes ? Après *Les Liaisons dangereuses* et *La Grande Bretèche,* cette malheureuse *Fille aux yeux d'or* apporte une nouvelle preuve de la vanité de ce genre d'entreprise. Ni Laclos ni Balzac n'ont jamais songé au cinéma, je m'en porte garant pour eux !

Carrefour

A propos des deux derniers numéros de l'AVANT-SCÈNE du CINÉMA

✱ **L'ENCLOS,** film d'Armand Gatti (texte intégral n° 5 du 15 juin 1961) — encore inédit — a obtenu le **« Grand Prix de la Mise en Scène »** au Festival Cinématographique de Moscou (fin juillet 1961).

✱ **LE TESTAMENT DU DOCTEUR CORDELIER,** film de Jean Renoir (texte intégral n° 6 du 15 juillet 1961) — encore inédit — passera (enfin !) intégralement à la T. V. française le 8 octobre.

Ces deux numéros sont encore en vente au siège de la revue.

L'ENCLOS (n° 5)
Jean Negroni et Hans Kristian Blech

DAVID : Bon. La belle.

KARL : Tu as encore envie de jouer ? Cette loterie, c'est le meilleur moyen de... Hum ! Une nuit, c'est long...

« ... dessous »
LE TESTAMENT DU DOCTEUR CORDELIER (n° 6)
Jean-Louis Barrault et Teddy Bilis

Opale rejette maître Joly à terre, se précipite vers la table, prend l'éprouvette et en boit le contenu.

JEAN-LUC GODARD

UNE HISTOIRE D'EAU

Réalisation	FRANÇOIS TRUFFAUT et JEAN-LUC GODARD
Opérateur	MICHEL LATOUCHE
Directeur de Production	ROGER FLEYTOUX
Production	FILMS DE LA PLEIADE PIERRE BRAUNBERGER
Distribution	UNIDEX (complément de programme de « LOLA ») Mars 1961
Durée	20 minutes
Date de réalisation	1958

© Films La Pléiade
Visa de censure 21 696

Filmographie :

JEAN-LUC GODARD

Né le 3 décembre 1930 à Paris.

Etudes à Nyon, puis à Paris : certificat d'ethnologie.

1950-1952. Sept ou huit articles dans la « Gazette du Cinéma », les « Cahiers du Cinéma » : défense et illustration du découpage classique, parfois signés de son pseudonyme : Hans Lucas.

1954. Réalise *Opération Béton*. 35 mm. 20 minutes. Production : Actua-Film (Genève). Court métrage sur la construction du barrage de la Grande-Dixence.

1955. *Une Femme coquette*. Court métrage. Interprètes : M. Lysandre et R. Tolma. En 16 mm. 10 minutes. Production Actua-Film (Genève). Petite variation sur les démarches quotidiennes à Genève et la fascination de l'automobile.

1956-1957. Collaboration aux « Cahiers du Cinéma ».

1957. *Tous les garçons s'appellent Patrick*. Court métrage. Scénario : Eric Rohmer. Interprétation : Nicole Berger, Jean-Claude Brialy et Anne Colette. Production : Films de la Pléiade.

« A babord, puis à tribord, Patrick se lance à l'abordage, l'ambiguïté fille d'ubiquité se chargeant du reste. Faisant du char à Véronique et la nique à Charlotte, Patrick qui de droit, qui matheux amateur mate, est le héros d'une aventure menée au comble de la liberté, de l'aisance, de la désinvolture, quelque part vers la grâce. » (François Truffaut, *Cahiers du Cinéma*, nº 83.)

Elles comprendront que tous les garçons s'appellent Patrick, en le voyant embrasser une troisième fille.

1957-1959. Collaboration *à Arts* et aux *Cahiers du Cinéma*. A noter une étude-critique d'« Amère Victoire », de Nicolas Ray, intitulée *Au-delà des Etoiles*. « Cahiers du Cinéma », nº 79.)

1959. *Charlotte et son Jules*. Court métrage publié dans notre numéro 5 du 15 juin 1961.

1959. *A bout de souffle* (son premier long métrage.) Production : Georges de Beauregard. Réalisation : Jean-Luc Godard. Auteurs : Scénario original : François Truffaut. Adaptation, dialogues : Jean-Luc Godard. Chef-opérateur : Raoul Coutard. Collaboration artistique : Claude Chabrol. Musique : Martial Solal. Montage : Cécile Decugis, assistée de Lela Herman. Chef-opérateur de son : Jacques Haumont. Tournage : 17 août - 15 septembre 1959, Paris et Marseille. Interprétation : Jean-Paul Belmondo, Jean Seberg, Henri-Jacques Huet, Liliane David, Claude Mansard, Van Daude, Daniel Boulanger. Première représentation à Paris : 16 mars 1960. Circuit : Helder - Balzac - Scala - Vivienne.

1960. *Le Petit Soldat*. Scénario, adaptation, réalisation : J.-L. Godard. Photo : Raoul Coutard. Script : Schiffman. Mai 1960. Interprétation : Michel Subor, Anna Karina (toujours censuré).

1960. *Une Femme est une Femme*. Scénario, adaptation et dialogues de Jean-Luc Godard. Réalisation de Jean-Luc Godard. Directeur de la photographie : Raoul Coutard. Décorateur : Bernard Evein. Directeur de production : Philippe Dussart. Chargé de presse : Richard Balducci. Photographies de Raymond Cauchetier. Production : Rome-Paris-Films, Georges de Beauregard. Franscope, East Mancolor. Interprétation : Angela . Anna Karina ; Alfred : Jean-Paul Belmondo : Emile : Jean-Claude Brialy.

EN PRÉPARATION :

Eva, d'après le roman de James Hadley Chase. Production Hakim.

France la Douce. La femme de droite et l'homme de gauche. Production : Films de la Pléiade. Pierre Braunberger.

(*Accordéon.*)

Descendant les marches de l'escalier, Elle découvre que tout est noyé sous l'eau.

ELLE, *chantant*

J'ai descendu dans mon jardin
Pour y cueillir du romarin...

Sur un plan général des inondations :

Pas du tout ! Chaque février, c'est du pareil au même ! « Que d'eau ! Que d'eau ! » s'écrient les habitants de Villeneuve-Saint-Georges qui décampent en vitesse parce que, sur eux, s'abat l'avalanche de neige métamorphosée par la printanière apparition du soleil, entre les Alpes et cette région de l'Ile-de-France d'où je pars tous les matins pour aller en autobus jusqu'à Paris.

Ce déluge, quelle tuile ! Heureusement que (*Chantant.*)

mon cousin Bébert, dit les « pieds plats »..., passait prosaïquement dans le paysage !

Pour passer, quelques planches serviront de pont... « seule planche de salut ». Pour tenir en équilibre, le cousin Bébert est là.

C'est ainsi que j'imitais Blondin... Si vous ne savez pas qui est Blondin, tant pis !
J'avais peur d'être en retard, à la fac. Aussi réclamai-je des bottes.
Oui ! des bottes à mon deuxième cousin Léon. (*Chantant.*) Le jeune et beau Léon, le roi de l'accordéon...

Elle met les bottes, patauge dans l'eau, pour enfin prendre une barque...

Je sentais l'eau peloter mes jambes, en même temps que je la voyais envahir les garages, les tables, les salons...
Je dis : « Adieu, mes jolis ! » en pensant à Raymond Chandler, écrivain que j'admire.
Et, chat bottée de banlieue, je me lançai dans l'aventure — comme le célèbre Arthur Gordon Pym, imitée par du reste pas mal de mes concitoyens.
Le père Franju me hurla que les autobus ne marchaient pas, vu les inondations...
Du lapin... « Sur et unda, onde ».

A la portière de l'auto :

Je fis de l'auto-stop et tombai sur un type pas si mal que quoi ? Pas si mal tout court.
Nous fonçâmes.

LUI. Ensemble !

ELLE. ... sur Paris.

La voiture fonce sur la route. De l'intérieur, on découvre le paysage... plutôt marécageux.

L'important, c'était de prendre les inondations de vitesse, avant que la « Nationale » — je ne sais pas combien — ne soit, ou ne fût — je ne sais jamais non plus ! — coupée.

(*Musique.*)
Et puis, la voiture est là, embourbée..., les roues patinent.

On faisait fréquemment marche arrière, car l'eau — je le redis fréquemment — nous barrait le passage, de sorte que l'auto, tel un petit renard galopant en souplesse dans les chemins creux, se retrouvait le museau dans la flotte cinq minutes après.
Est-ce que vous saviez que, sur la Côte d'Azur, après veut dire avant ?
— Vous allez dire que je m'écarte du sujet ; que je ferais mieux de ne pas faire de digression. Justement, cela me rappelle un truc à la Sorbonne :
Il y avait Aragon qui faisait une conférence sur Pétrarque. Ici j'ouvre une parenthèse.

Ici, elle ouvre une portière, afin de regarder la profondeur de l'ornière creusée par les roues...

Aragon, tout le monde le méprise, mais moi je l'aime, et je ferme la parenthèse.

Elle referme la portière.

En Sorbonne, donc, Louis Aragon qui fait une conférence sur Pétrarque. Il commence par se lancer dans un éloge terrible de Matisse... Ça dure au moins trois quarts d'heure.
Finalement, un étudiant lui crie du fond de la salle : « Au sujet ! Au sujet ! »
Et Aragon, magnifique, fit simplement remarquer, en terminant la phrase interrompue par l'étudiant, que « toute l'originalité de Pétrarque consiste précisément dans l'art de la digression ».

La caméra est à l'intérieur de la voiture. Par le pare-brise, on découvre la route, parsemée de flaques d'eau. Elle rit...

Moi, c'est idem ; je ne m'écarte pas de mon propos, ou alors, c'est que c'est mon sujet profond. Exactement comme une auto que les inondations écartent de son trajet normal et forcent à rouler à travers champs pour gagner la grande route de Paris.
Au lieu de me faire la cour, de me dire que j'avais des oreilles aristocratiques, une poitrine adorable, le type à côté de moi parlait sans arrêt de sa voiture, dont il vantait les mérites d'une voix qui contrastait artistiquement avec le bruit du vent sur la carrosserie.

LUI. « La Ford Taunus, c'est la reine. »

Je pensais « 403 », Chrysler, Maserati... Lotus..., d'accord, mais pas « Ford-Taunus », pas parce qu'elle est allemande, j'adore les Allemands : Max et Maurice, Gœthe, Wagner. ... Mais la « Taunus », je suis contre.
Le Fordiste demanda, puisqu'il y avait des choses pourquoi j'étais contre, s'il y avait des choses pourquoi j'étais pour... et je dis pour arriver à Paris avant la tombée de la nuit :

LUI. Vous en faites pas !

ELLE. ... dit-il, en évitant une limace qui traversait la route, qui serpentait elle-même depuis vingt minutes dans cette partie du Bassin Parisien qui défilait elle-même lyriquement dans le rétroviseur.

Un panneau indicateur : Villeneuve-Saint-Georges.

Mais à force d'aller dans tous les sens pour rejoindre la « Nationale », on tournait en rond.

La piscine inondée, que l'on parcourt en un long panoramique.

Nous longeâmes la piscine où Léon, l'année dernière, m'apprit la brasse orthodoxe.
On était donc revenu à notre point de départ.
Nous croisâmes Emile et Gaspard. Ils nous hurlèrent d'essayer par Villeneuve-le-Roi.
Trop tard !

Et les inondations vues d'avion :

On était cernés par les inondations.
« En France, c'est toujours pareil », dis-je, on dit que vous êtes libres, mais ce n'est pas vrai ! La preuve ! Pourtant la liberté en France n'est pas un vain mot.

De nouveau embourbés. Ils conjuguent leurs efforts, afin de tirer la Ford de son lac de boue.

Paris, par exemple, c'est la seule ville du monde où on peut marcher dans une avenue qui s'appelle Staline et déboucher dans un boulevard nommé Nicolas-II.
Donc, la France est un pays libre...
Mais on pouvait toujours repasser pour être libres d'aller à Paris.

LUI. Résultat...

Ils abandonnent.

Nous décidâmes de continuer à pied.
De loin, j'ai l'air de rien, mais je pense à des milliers de choses : l'herbe mouillée, le soleil...

Une petite ballade sentimentale dans un pré inondé.

LUI. Baudelaire, c'est le poète idéal; c'est lui qui a dit :

Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux
Brillants à travers leurs larmes.

Après ça, que dire ?
LUI. Taisez-vous !

ELLE. O. K. ! Je me tais, oui !

D'habitude, je me fiche de l'image ; c'est le texte qui est important. Mais, cette fois, j'ai tort, parce qu'ici tout est beau.

Pas de bruit, pas de musique. Silence.

(*Court silence total.*)

Comme il se doit, le méchant loup poursuit la jeune fille, parmi les taillis.

Et... (*Chantant.*)

Et maintenant, vous allez voir
Comment la jeune fille
Se laissera séduire
Par le loup !

(*Courte pause.*)

Il m'embrassa...
Il me caressa...

Allongés au pied d'un arbre... Au loin, la campagne est noyée...
Sur un toit, un sinistré fait de grands signaux.

Autour de nous les inondations continuaient, milliards par milliards, leurs « dégâts », pas « Degas », le tableau était « impressionnant », pas « impressionniste » !
— Si on se réembrassait, qu'il dit.
— Non !
— On a bien le droit de rigoler, qu'il ajouta.
— J'ai pas envie !
— Je parie que j'arrive à vous faire rire. Il surenchérit en oubliant le tragique de la situation.
Je pariais que non !
On fit un marché : S'il arrivait à me raconter une histoire drôle d'accord, O. K., il aura le droit de m'embrasser.
— Bon, je commence, il fait. Vous connaissez l'histoire de ce type qui demande : C'est votre fils, Madame ?... Quel œuf !... Vous en avez combien ?... Douze !... Quelle omelette !
Je trouvais cela idiot.
— Et l'histoire de ce savant yougoslave qui passa toute sa vie à prouver que l'Iliade n'avait pas été écrite par Homère, mais par un autre Grec qui s'appelait également Homère...
Qu'y avait-il de drôle ? Je ne le voyais pas.
— Et l'histoire, il enchaîna, de deux fous qui se racontent des histoires drôles : « Vas-y, dit l'un, commence... » — « Dix-huit ! », dit l'autre.
Ha ! ha ! fantastique...
— A toi, maintenant...
— Vingt-trois !
— Zut ! je la connaissais !
Mais moi aussi je la connaissais déjà par cœur.
Il fit la grimace en voyant que c'était le bide.
— Et l'histoire du prince Youssoupof, vous la connaissez ?
Ni oui, ni non !
— Bon ! J'y vais !
« Ça se passait chez le prince Rechewski, qui donne un grand dîner en l'honneur du prince Youssoupof et l'assassin de Raspoutine... »
— Vous la connaissez ?
— Non ! non !
— Je continue, continue-t-il.
« Le prince Youssoupof accepte de venir, à condition qu'on ne parle surtout pas de Raspoutine.
« Cher ami, lui dit le prince Rechewski, je vous promets d'ailleurs que l'on ne parlera même pas de la Russie !
« Mais, à la fin de la soirée, un invité demande à être présenté au prince...
« Rechewski l'amène devant Youssoupof et s'incline en disant : Permettez-moi de vous présenter le prince Raspoutov. »
Fallait-il rire ou pleurer ?
Je m'aperçus qu'il m'embrassait.

Ses baisers résonnaient sur mes lèvres comme des gouttes d'eau et comme il faut bien retomber sur ses pieds, de gouttes d'eau à inondations, il n'y avait qu'un pas que nous franchîmes, pour résoudre le problème de l'heure : Comment aller à Paris ?
Impossible de continuer à pied.

Pour rejoindre la Ford, ils trouvent une barque.

On se mit à la recherche d'un bateau pour rejoindre la Ford Taunus dont un lac dorénavant nous séparait. J'étais perdue dans mes pensées... « Elles naissaient les unes des autres et couraient dans mon âme, comme les nuages emportés par le vent, sur un fond grisâtre, voilaient le soleil. »
Cette phrase n'est pas de moi. Elle est de Balzac dans « La Duchesse de Langeais ».

(*Musique.*)

Et de la voiture, nous retrouvons les mêmes paysages. Le sinistré est toujours sur son toit. Les fermes isolées surnagent dans la campagne.

Alors que l'on passait...

LUI. Sans transition !

ELLE. ... d'un décor à l'autre, mon infortuné camarade dit que je n'étais pas une fille sérieuse.
Mais le drame, à notre époque, dis-je, c'est que tout devient sérieux.
On ne siffle plus dans la rue.
On travaille par devoir.
Aujourd'hui, c'est vrai, tout est fichu, parce que l'art est devenu sérieux.
Les « Pieds Nickelés », c'était « bath ». Oui, mais « bath », aujourd'hui, c'est une expression qu'on méprise. A la place, on emploie des mots bassement vulgaires — le mot « authentique », par exemple — alors que « bath » était clair et charmant.
Il y a d'autres mots aussi — c'est dommage qu'ils aient disparu — comme « galette » au lieu « d'argent », et « mirliflore » pour jeune homme qui fait « l'agréable ».
« Mirliflore », c'était merveilleux... Oui, mais tout ça aujourd'hui, c'est fichu !
Valéry-Larbeau est mort, Paul Eluard est mort, Jean Giraudoux est mort...
Toutes ces idées trottaient en ribambelle dans mon cœur, tandis que les 18 CV de la « Taunus » galopaient joyeusement sur la route de Paris enfin retrouvée.
Plus le Fordiste accélérait plus fort, moins... mon désir d'amour diminuait plus vite.
Comme le truc, vous savez : Moins je pédale plus fort, plus j'avance moins vite ou plus je pédale moins fort, moins j'avance plus vite. Bref...

Sur les berges de la Seine, nous les retrouvons, regardant au loin la Tour Eiffel...

LUI. Nous arrivâmes.

ELLE. Alors que l'eau grimpait déjà sur les pieds de la Tour Eiffel !
J'étais heureuse.
Ce type à qui je disais « sale type » quand il m'embrassait, à qui je disais « mirliflore », j'allais probablement dormir chez lui ce soir, car si l'eau inondait la France, pour moi c'était le bonheur !

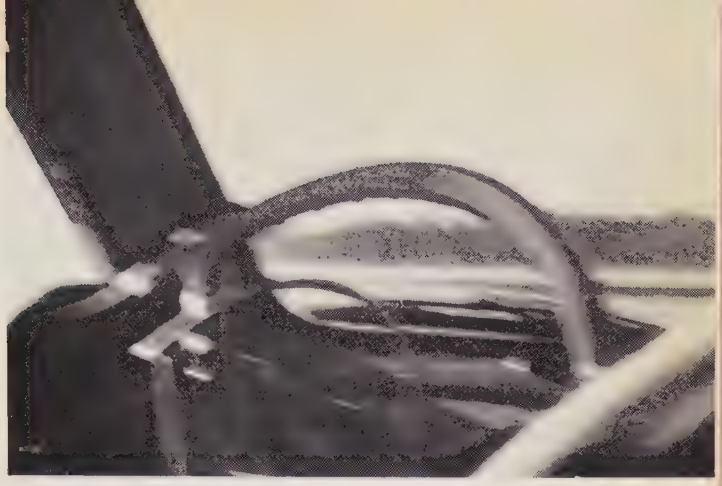
(*Elle enchaîne, pour finir avec ce générique parlé.*)

Sachez que c'est un film de François TRUFFAUT et Jean-Luc GODARD. Michel LATOUCHE a signé la photo. Roger FLEYTOUX dirige la production, au nom de Pierre BRAUNBERGER, en hommage à Mac Sennet, pour les films de la Pléiade. (Numéro de censure 21-69.6.) Voilà, Mesdames, Messieurs, c'est la fin !

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.
IMPRIMERIE COMMERCIALE, 6, rue Gambetta, Le Mans. — *Printed in France*

UNE HISTOIRE D'EAU

(*Texte intégral p.* 60.)



« LA FORD TAUNUS, C'EST LA REINE »...

ET L'HISTOIRE DU PRINCE YOUSSOUPOF, VOUS LA CONNAISSEZ ?

ON SE MIT A LA RECHERCHE D'UN BATEAU POUR REJOINDRE LA FORD TAUNUS DONT UN LAC DORÉNAVANT NOUS SÉPARAIT.

Ci-dessus :

LA MORTE-SAISON DES AMOURS

Film français de Pierre Kast. Adaptation (en collaboration avec Pierre Aptekman) et dialogue de P. Kast. Photo : Sacha Vierny. Musique : Georges Delerue. Interprétation (sur notre photo, de gauche à droite) : Françoise Arnoul, Françoise Prévost, Pierre Vaneck, Daniel Gelin...

Film distingué et précieux, bavard et blasé qui cherche à travers Sagan un style giralducien.

L'ACTUALITÉ CINÉMATOGRAPHIQUE

Ci-dessous :

LE GOUT DE LA VIOLENCE

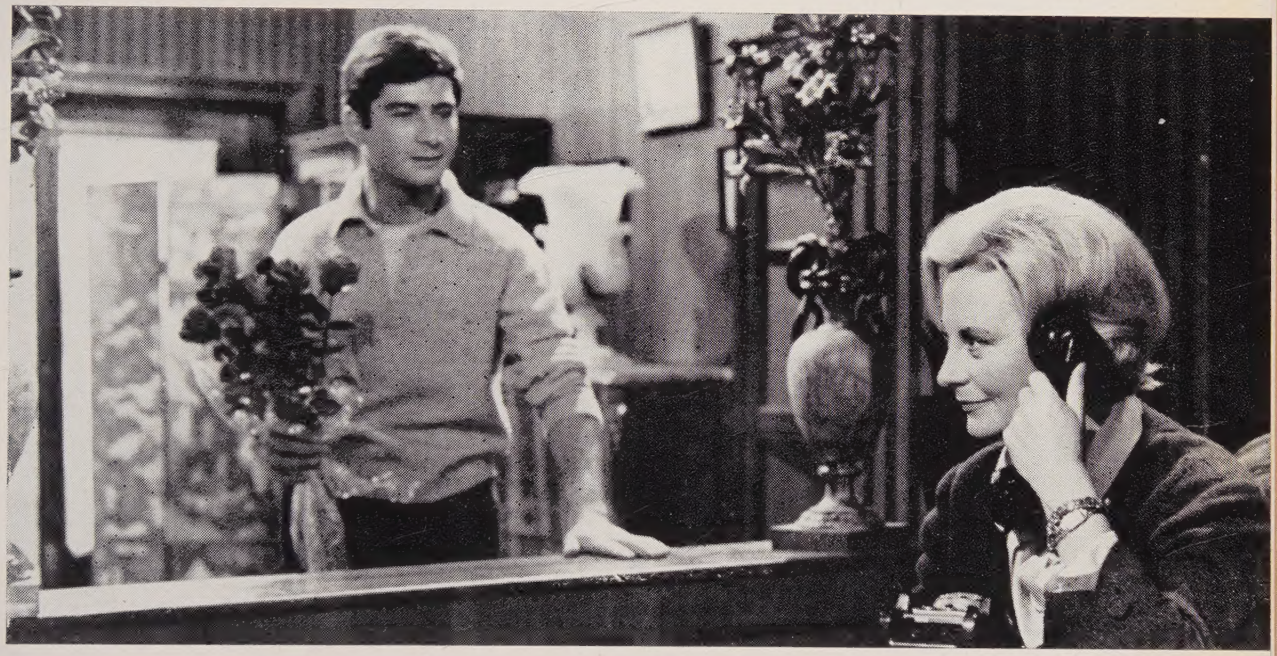
Film français en dyaliscope, de Robert Hossein. Scénario de R. Hossein, Louis Martin et Claude Desailly. Dialogue de Jules Roy et R. Hossein. Photo : Jacques Robin. Interprétation (sur notre photo, à gauche) : R. Hossein et Giovanna Ralli, ainsi que Mario Adorf et Madeleine Robinson.

Bon western français réalisé par un auteur qui aime autant Jack Conway (Viva Villa) qu'Elia Kazan (Viva Zapatta).

Léon Morin, prêtre

Film français de Jean-Pierre Melville, d'après le roman de Béatrice Beck. Adaptation et dialogues de J.-P. Melville. Photo : Henri Decae. Décor : Daniel Guéret. Montage : Denise de Casabianca. Interprétation (sur notre photo) : Emmanuèle Riva et Jean-Paul Belmondo...

Film sévère, implacable... aussi inquiétant que le roman, mais plus pur que l'original. Pas de morceaux de bravoure, pas d'effets gratuits: une œuvre intéressante à l'actif de Melville.



Ci-dessus :

Le puits aux trois vérités

Film français de François Villiers, d'après le roman de Jean-Jacques Gautier. Adaptation : René Forlani. Dialogue : Henri Jeanson. Photo : Jacques Robin. Interprétation (sur notre photo) : Michèle Morgan et Jean-Claude Brialy...

Honnête adaptation d'un roman astucieux servi par le dialogue d'un Jeanson dans ses bons jours.

A droite :

La fête espagnole

Film français de Jean-Jacques Vierne, d'après le roman de Henri-François Rey. Adaptation : H.-F. Rey, J.-J. Vierne et José Benazeraf. Dialogue de H.-F. Rey. Photo : Raymond Lemoigne. Décors : René Moulaert. Interprétation : Daliah Lavi et Peter Van Eyck.

Evocation, plus ou moins réussie, de la guerre d'Espagne. Par fidélité au roman, le film est parfois lent, parfois trop saccadé. La beauté et le métier de Daliah Lavi rehaussent l'intérêt de ce film.

A gauche :

SANS PEUR ET SANS REPROCHE.
(You can't cheat an honest man.)

Film américain (1939) de George Marchal. Interprétation : W. C. Fields, Charlie Mc Carthy et sa marionnette, Edgar Bergen, Constance Moore, James Bush.

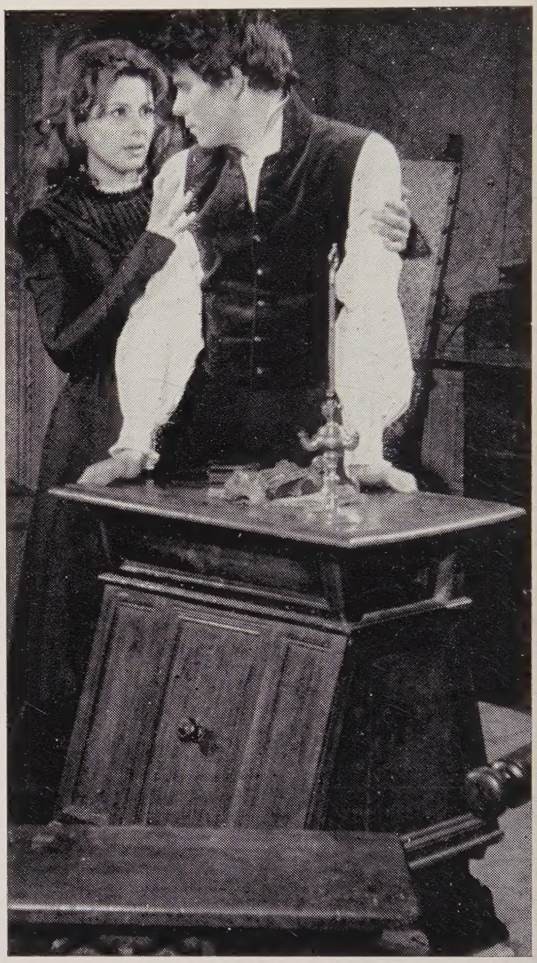
Un W. C. Fields inédit en France et datant de 1939. Merveilleuse aubaine que ne gachent pas trop les coupures américaines (un long métrage réduit à 45 minutes !)

Ci-dessous :

VANINA VANINI

Film italien en Eastmancolor, de Roberto Rossellini, d'après Stendhal. Photo : Claudeo Ragana. Interprétation : Sandra Milo et Laurent Terzieff (sur notre photo) ainsi que Martine Carol, Paolo Stoppa et Isabelle Corey.

Une adaptation astucieusement fidèle (surtout grâce aux pastels) qui aurait mieux convenu à Visconti.



A gauche, au centre :

LES CANONS DE NAVARONE

Film anglo-américain, couleurs et cinémascope de J. Lee Thompson. Scénario : Carl Foreman, d'après Alistair Mac Lean. Photo : Oswald Morris. Interprétation : (sur notre photo, de gauche à droite) Anthony Quinn, Gia Scala, Gregory Peck, David Niven...

Un Huston ou un Aldrich auraient été plus convaincants... mais le film se voit... et certaines séquences sont d'un très heureux effet.

A gauche, en bas :

LE PARADIS DES MONTE-EN-L'AIR

Film anglais de Robert Day. Scénario et adaptation de John Warren et Len Heath. Production : Smedley Aston. Interprétation : Peter Sellers, Wilfrid Hyde White, David Lodge...

Bonne comédie farcie de gags réjouissants présentés avec le flegme « ad hoc ». Le cinéma anglais revient douze ans en arrière et nous amuse un moment.

SPARTACUS

Film américain en technicolor et super-technirama-70 (objectifs Panavision) de Stanley Kubrick. Scénario de Dalton Trumbo, d'après Howard Fast Photo : Russel Metty. Musique : Alex North. Dialogue français supervisé par Marcel Achard. Interprétation : Kirk Douglas (notre photo), Laurence Olivier, Jean Simmons, Charles Laughton, Peter Ustinov, John Gavin, Tony Curtis.

Enfin, une grande « machinerie » très honorable, grâce à la verve et à la rouerie de Stanley Kubrick.

Dans les numéros précédents (*textes intégraux*) :

N° 1 (15 février)

LE PASSAGE DU RHIN,
A. Cayatte, M. Aubergé.
NUIT ET BROUILLARD,
A. Resnais, J. Cayrol.
LE CHANT DU STYRENE,
A. Resnais, R. Queneau.

N° 2 (15 mars)

LES AMANTS,
L. Malle, L. de Vilmorin.
LES PRIMITIFS DU XIII^e,
P. Guilbaud, J. Prévert.
X, Y, Z,
Ph. Litchitz.

N° 3 (15 avril)

LA PRINCESSE DE CLEVES,
J. Delannoy, J. Cocteau.
LE ROSSIGNOL DE L'EMPEREUR DE CHINE,
J. Trnka, J. Cocteau.
SAINTE - BLAISE - DES - SIMPLES,
J.-J. Kihm.

N° 4 (15 mai)

LOLA,
J. Demy.
LES MISTONS,
F Truffaut.

N° 5 (15 juin)

L'ENCLOS,
Armand Gatti.
ON VOUS PARLE,
J. Cayrol - Cl. Durand.
CHARLOTTE ET SON JULES,
J.-L. Godard.

N° 6 (15 juillet)

LE TESTAMENT DU DOCTEUR CORDELIER
Jean Renoir.
CUBA SI
Chris Marker.
Supplément-photo :
MERE JEANNE DES ANGES

« LA FILLE AUX YEUX D'OR » FRANÇOISE DORLÉAC ET PAUL GUERS DANS UNE DES SCENES COUPÉES QUE NOUS PUBLIONS DANS CE NUMÉRO

L'AVANT-SCENE DU THEATRE :

1er *septembre :*
Mille Francs de Récompense
Victor Hugo

15 *septembre :*
La Visite de la Vieille Dame
Friedrich Dürrenmatt

1er *octobre :*
Les Glorieuses
André Roussin

l'Avant-Scène du Cinéma

DIRECTEUR GENERAL :
ROBERT CHANDEAU
SECRETAIRE DE REDACTION :
GEORGETTE TOTAIN
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS
PARIS (6e)
DAN. 67-25 — C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 56
PRIX DU NUMERO :
2,50 N F — ETRANGER : 3 N F